

p. 24 - 146 Monna (?)

28 -

29 -

30 -

31 - 275

pas Rame

2 → Admonique -

28 -

39 →

H1

H6

TRISTAN

20

LA MARIANE

Il a été tiré de cet ouvrage soixante-cinq exemplaires sur papier Van Gelder.

Tous ces exemplaires sont numérotés et parafés par le Secrétaire général de la Société.

LF.
T8385m

SOCIÉTÉ DES TEXTES FRANÇAIS MODERNES

TRISTAN

LA MARIANE

TRAGÉDIE

ÉDITION CRITIQUE

PUBLIÉE PAR

JACQUES MADELEINE



149895
6/5/19

PARIS

LIBRAIRIE HACHETTE ET C^{IE}

79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

1917

INTRODUCTION

Comment Tristan fut-il amené à écrire des tragédies ? A la fin de 1634, il rentrait à Paris, d'une sorte d'exil dans les Flandres où il avait suivi Gaston d'Orléans, alors en rébellion ouverte, sinon tout à fait contre le roi son frère, du moins contre l'impérieuse autorité du cardinal de Richelieu. Tristan, sur ses trente-cinq ans (l'on s'accorde à fixer sa naissance en 1601, mais peut-être est-ce un peu court), était un gentilhomme de la maison de Monsieur, qui avait fait des vers, des vers d'amour chantant les belles et gracieuses dames qu'il fréquentait, des vers « héroïques », c'est-à-dire exaltant la grandeur ou les hauts faits des princes et des seigneurs dont il approchait. Les imprimeurs avaient donné de lui, en 1628, à Paris, une Ode de quelques pages intitulée *La Mer* ; à Bruxelles, en 1633, *Les Plaintes d'Acante & autres œuvres*, et en 1634, une *Eglogue Maritime dédiée à la Reyne de la Grande Bretagne* ; la même année 1634, à Anvers, *La Peinture de Son Altesse Serenissime* (l'infante Isabelle-Claire-Eugénie, régente des Pays-Bas). Tout cela pouvait encore se concilier avec la qualité d'homme de cour et d'homme d'épée qui était la sienne, et rien ne semblait indiquer précisément que sa vie dût prendre une orientation nouvelle. Mais la vérité est qu'il avait, dès sa première enfance, toujours été préoccupé de théâtre, en tout cas que toujours il s'était senti attiré vers les gens de théâtre.

Ce n'est pas dire une parole en l'air que de parler de sa première enfance, puisque le renseignement qu'il nous fournit lui-même sur ce point nous reporte à l'époque où il pouvait bien avoir de dix à douze ans, et où il était attaché comme page à la personne de l'un des bâtards de Henri IV, le tout jeune marquis de Verneuil, que Tristan appelle son Maître. Un même précepteur, le sieur Du Pont, donnait des leçons au petit prince et au petit page, et, s'il se montrait sans doute d'une extrême indul-

gence envers le fils du monarque, il se rattrapait aussitôt qu'il ne s'agissait plus que de Tristan. Les méthodes d'éducation du temps étaient expéditives, et Tristan, mainte fois, fut bel et bien fouetté. Il n'était d'ailleurs pas sans le mériter généralement, autant par son indiscipline d'enfant terrible et batailleur que par l'indiscipline aussi de son esprit.

Il n'y a qu'à l'écouter :

« En mes heures de loisir, j'apprenois par cœur quelque piece entiere des plus beaux vers dont on fist estime en ce tems-là, & j'en sçauois plus de dix mille que ie recitois avec autant d'action que si j'eusse esté tout remply des passions qu'ils representoient. Cette gentillesse m'acquit l'amitié de beaucoup de gens & entr'autres d'une troupe de Comediens qui venoient représenter trois ou quatre fois la semaine deuant toute cette Cour, où mon Maistre tenoit l'un des premiers rangs. Il me souvient qu'entre ces Acteurs il y en auoit un illustre pour l'expression des mouuemens tristes & furieux : c'estoit le Rossius de cette saison, & tout le monde trouuoit qu'il y auoit un charme secret en son recit. Il estoit secondé d'un autre personnage excellent pour sa belle taille, sa bonne mine, & sa forte voix, mais un peu moindre que le premier pour la majesté du visage & l'intelligence. J'aymois fort ces Comediens, & me sauuois quelquesfois chez eux, lors que j'auois quelque secrette terreur, & que nostre Precepteur m'auoit fait quelque mauuais signe. Ils faisoient grande estime de moy à cause de mon esprit & de ma memoire, qui n'estoient pas des choses communes; & lors que ie leur allois dire que j'estois en peine, & que nostre Precepteur me faisoit chercher, ils trouuoient moyen de me cacher, & m'amenans avec eux au Palais, lors qu'ils y alloient représenter, dès que mon Maistre passoit derriere leur Theatre pour leur parler en attendant qu'ils fussent prests à iouer, ils ne manquoient pas de venir faire en Corps une requeste en ma faueur. Mon Maistre qui ne m'auoit veu de deux ou trois iours, & qui sçauoit bien que j'estois sur le papier rouge, estoit aussi-tost touché de leur priere, & en adressoit sur le champ une autre à nostre Precepteur, qui ne se pouuoit defendre de promettre mon abolition : & lors que j'auois ouy les mots efficaces, ie sortois promptement de derriere quelque

basse de viole où ie m'estois tenu à refuge, & me venois ietter aux pieds de mon Maistre pour le remercier de cette nouuelle grace qu'il auoit obtenue pour moy. Vn iour que i'auois eu quelque demangeaison aux poings, & que ie les auois frottez contre le nez d'un ieune Seigneur de mon age & de ma force, mais non pas de mon adresse, ie m'allay sauuer parmy le Coturne. C'estoit vn iour que les Comediens ne ioüoient point, mais ils ne pouuoient toutesfois l'appeler de repos : il y auoit vn si grand tumulte entre tous ces debauchez, qu'on ne s'y pouuoit entendre. Ils estoient huit ou dix sous vne treille en leur iardin, qui portoient par la teste & par les pieds vn ieune homme enueloppé dans vne robe de chambre : ses pantoufles auoient esté semées auec son bonnet de nuict dans tous les quarrez du iardin, & la huée estoit si grande que l'on faisoit autour de luy, que i'en fus tout espouuanté. Le patient n'estoit pas sans impatience, comme il temoignoit par les iniures qu'il leur disoit d'un ton de voix fort plaisant, sur quoy ses persecuteurs faisoient de grands esclats de rire. Enfin ie demanday à vn de ceux qui estoient des moins occupez, que vouloit dire ce spectacle, & qu'auoit fait cet homme qu'on traittoit ainsi ? il me respondit que c'estoit vn Poëte qui estoit à leurs gages, & qui ne vouloit point ioüer à la boule, à cause qu'il estoit en sa veine de faire des vers : enfin qu'ils auoient resolu de l'y contraindre. Là dessus, ie m'entremis d'appaiser ce differend, & priay ces Messieurs de le laisser en paix pour l'amour de moy : ainsi ie le deliuray du supplice. Et lors qu'il eust appris qui i'estois, & qu'on luy eust rendu son bonnet & ses mules, il me vint faire compliment comme à son libérateur, & à vne personne dont on luy auoit fait vne grande estime. Tous ses termes estoient extraordinaires, ce n'estoit qu'hyperboles & traicts d'esprit nouuellement sorty des escoles, & tout enflé de vanité. Cependant la hardiesse dont il debitoit estoit agreable & marquoit quelque chose d'excellent en son naturel. Dès que nous fusmes entrez en conuersation, après auoir gagné vne alée assez sombre, il me fit entrer tout à fait dans sa confiance, & me fit part d'un sujet qu'il auoit pour vne Comedie ; il me pria d'en garder étroitement le secret, de crainte que quelqu'un en entendant parler ne le preuint à le traiter ; car, disoit-il

en me serrant la main, ces Messieurs qui se meslent de nostre mestier sont tellement larrons de la gloire d'autrui, qu'ils ne feignent point de s'atitrer ce qui ne leur appartient pas, & de s'en venter avec insolence¹. »

Le poète des comédiens témoigne à notre petit bonhomme une déférence qui paraît bien un peu narquoise, et il est amusant de le voir le traiter déjà presque en confrère. Les *Remarques & Observations* qu'on trouve à la fin de l'édition de 1667 du *Page disgracié* désignent ici Alexandre Hardy. Mais Hardy était un homme de cinquante ans à l'époque où la scène peut se passer, ce qui ne répond guère au signalement : « nouvellement sorti des escoles ». De nos jours, on a préféré reconnaître Théophile, qui avait vingt ans en 1612 ; les raisons alléguées ne sont pas telles que l'on ne puisse pas dire que : si ce n'est lui, c'en est un autre, lequel a des chances de rester anonyme. Le désir d'aboutir constamment à des certitudes, fort incertaines, entraîne parfois un peu plus loin qu'il n'est prudent d'aller. La même *clef* du *Page Disgracié* nomme les deux chefs d'emploi dont il fut question : Vautret et Valeran. Cette fois, il y a concordance avec divers documents valables ; et l'on a trace que la troupe de l'Hôtel de Bourgogne fut fréquemment appelée, vers le moment où nous sommes, à donner des représentations au Louvre.

La fredaine que nous avons vue amener Tristan à se réfugier « parmi le Coturne » était assez vénielle. Une incartade beaucoup plus grave, et pour laquelle il n'espérait pas un pardon si facile (il s'agissait de coups d'épée au lieu de coups de poing), le décida à s'enfuir aussi loin que possible. Et, s'il faut en croire les yeux fermés ce roman autobiographique du *Page Disgracié*, il alla fort loin, jusqu'en Angleterre, en Écosse, en Norvège. Puis il revient en France, mais ce n'est que pour traverser le pays afin de gagner l'Espagne. Par fortune, il s'arrête en route : à Poitiers, chez Nicolas de Sainte-Marthe ; à Loudun, chez l'illustre vieillard

1. *Le Page Disgracié*, I, ix. — *Le Page Disgracié, où l'on void de vif caracteres d'hommes de tous temperamens & de toutes professions*. Par Tristan L'Hermite. — A Paris, chez Toussaint Quinet, 1643, 2 v. in-18. Et : A Paris, chez André Boutonné, 1667, 2 v. in-12. — Une éditions moderne a été donnée en 1898, dans la Bibliothèque Elzévirienne.

Scévole de Sainte-Marthe, oncle du précédent; enfin, chez le marquis de Villars-Montpezat, au château du Grand-Pressigny, dans les environs de Loches. Il y fait fonctions de secrétaire. C'est pendant ce dernier séjour qu'il nous révèle un signe visible de sa vocation d'auteur dramatique. Pour plaire « à ce bon Seigneur (le marquis de Villars), il n'y eut rien, dit Tristan, que ie n'inuentasse... L'employois quelquesfois deux ou trois Pages, & autant de ieunes officiers de sa maison, pour représenter les soirs deuant luy quelque espece de Comedie dont i'auois ajusté les paroles, selon la force de mon esprit. ¹ »

Et puis, arrive le jour où se termine la disgrâce du Page. Son maître l'ayant emmené à Bordeaux où la Cour se trouvait pendant l'automne de 1620, Tristan est reconnu par un jeune gentilhomme qui avait été son camarade d'enfance sous la férule du précepteur Claude Du Pont. Le récit de ses aventures lui vaut l'absolution de ses fautes. Il est fait gentilhomme à la suite du Roi, en attendant d'être gentilhomme à la suite de Monsieur frère du Roi. Et, lorsque Louis XIII rentre à Paris le 7 novembre 1620, Tristan y rentre aussi.

Or l'on va voir s'il perd du temps à renouer les vieilles relations chères à son cœur. Dans le recueil de ses *Lettres*² qu'il publiera plus tard, parmi les *Lettres Amoureuses*, la *Lettre XX* porte cette suscription : « A une belle Comedienne, en l'année 1620 ». Le morceau est d'ailleurs banal, à force d'être précieux. Il contient des « expressions de pitié de sa condition » (c'est le sous-titre), c'est-à-dire qu'on la plaint de ne pas être, dans la réalité, l'une de ces reines dont elle tient les rôles. Pour clore, on lui conseille quand elle fera choix d'un amant de ne pas s'engager « avec vn esprit brutal ou stupide » et de ne mettre tant de trésors qu'entre les mains d'une personne qui en connaisse la valeur, — comme, sans doute, Tristan.

Mais ce séjour à Paris devait encore être de courte durée. En avril 1621, le roi emmène ses gentilshommes et son armée faire campagne contre les rebelles du Midi. Tristan en revient vers la fin de l'année, pour entrer au service du duc d'Orléans. S'ac-

1. *Le Page Disgracié*, II, xxix.

2. *Lettres Meslées du Sieur de Tristan* (voir page XLIX, ici).

quittait-il très ponctuellement de ses nouveaux devoirs? Sa *Lettre LXXXVIII* est pour s'excuser « de la negligence qui accompagne la Poësie ». Il faisait force vers de galanterie; rien ne nous découvre aucun essai d'un autre genre, moins personnel. En 1627, nouvelle campagne contre La Rochelle, commandée cette fois par Gaston. Puis commence pour ce prince la série des malheureuses équipées, des retraites en Lorraine et en Flandres où il traîne avec lui les gens de sa maison, proscrits comme lui. En 1635, son rôle historique est bien près d'être fini. Il n'y a plus grand'chose à espérer de lui, et chacun tire plus ou moins de son côté. Tristan va devenir résolument homme de lettres. Sans cesser d'écrire les rimes lyriques qui formeront ses trois principaux recueils : en 1638, *Les Amours*; en 1641, *La Lyre*; en 1648, *Les Vers Héroïques*, il pourra s'engager dès lors dans la voie où le poussaient, à n'en pas douter, des hantises déjà anciennes, où le portait aussi, d'ailleurs, une tendance générale de l'époque. Il n'est pas du tout besoin de supposer, comme on l'a fait, que l'acteur Mondory lui ait demandé une pièce; et il est assez hors de propos de penser que Tristan se soit fait prier, craignant de déroger. Tristan composa spontanément *La Mariane*, et l'apporta de même à ses amis les comédiens.

- *La Mariane* (1636) prélude à *Panthée*, tragédie (1637), *La Folie du Sage*, tragi-comédie (1644), *La Mort de Sénèque*, tragédie (1644), *La Mort de Chrispe ou les malheurs domestiques du grand Constantin*, tragédie (1645), *La Mort du grand Osman*, tragédie (1647), *Amaryllis*, pastorale (1652), *Le Parasite*, comédie (1653). Mais, en même temps qu'elle est, sur la scène, l'œuvre de début de Tristan, *La Mariane*, malgré la très grande valeur de *La Mort de Sénèque*, reste son chef-d'œuvre dramatique.

Avant Tristan, bien avant, un poète italien, Lodovico Dolce, avait fait jouer à Ferrare, et publié à Venise en 1565, une *Marianna*. C'est une sorte de tragédie romanesque où tant d'incidents lointains sont rapprochés et groupés malgré eux qu'ils empêchent l'attention de se concentrer sur les deux ou les trois personnages qui doivent la retenir toute. D'ailleurs on n'aurait aucune hésitation à affirmer que Tristan n'entendit même pas

parler de cette *Marianna*, si, dans son *Avertissement*, il ne prononçait les mots « d'imitations italiennes », qu'il s'est proposé d'éviter. Mais encore, cela ne doit-il pas s'entendre dans un tout autre sens, moins spécialisé ?

Et, avant Tristan, Alexandre Hardy avait fait représenter une tragédie de *Mariamne*, à une date que l'on ne saurait déterminer précisément entre 1595 et 1600, bien que les frères Parfaict la cataloguent, fort gratuitement, à l'année 1610. En 1625, Hardy fit entrer *Mariamne* dans le tome II de son *Théâtre*, parmi cinq autres ouvrages ; et, de l'ensemble voici ce que dit la Dédicace du volume : « Ce n'est qu'un bouquet bigarré de six fleurs vieilles depuis le temps d'une jeunesse qui les a produites : desquelles toutesfois l'injure des ans n'a pu totalement effacer le teint & l'odeur. » *Mariamne* est donc une des premières œuvres du poète ; on le sentirait au style, même s'il n'avait pris soin de nous en avertir. C'est une des cinq ou six cents pièces qu'il se vantait d'avoir mises sur la scène en une trentaine d'années, n'accordant à chacune qu'une semaine ou deux pour la produire, et cela, dit-il, « sans que la moindre douleur ait précédé son enfantelement ». Mais aussi n'avait-elle pas une vie bien plus longue, et était-elle vite remplacée par la suivante. — C'en est une entre les autres, ni plus ni moins, qui avait eu son heure, rapidement passée.

Tristan fut sans doute frappé de la beauté de cette histoire tragique où le vieux maître avait hâtivement, d'une main rude, taillé son drame, qu'ensuite, avec non moins de hâte et de rudesse, il avait habillé de sa grandiloquence redondante, depuis si démodée. N'était-ce pas un crève-cœur que, faute d'une exécution plus patiente et plus savante, un tel sujet n'eût fait que paraître un bref instant sur le théâtre, et fût désormais perdu, sans que l'on pût penser à le revoir sur la scène en la forme dont on l'avait affublé ? Tristan résolut de l'y remettre, en refaisant toute l'œuvre avec un art plus digne d'elle, et non sans remonter à la source première où Hardy n'aurait pas même eu besoin d'indiquer qu'il avait puisé, c'est-à-dire aux *Antiquités Judaïques* de Flavius Josèphe.

Une controverse s'est établie, d'ailleurs à travers plusieurs

années, entre le panégyriste de Hardy, M. Rigal¹, et celui de Tristan, M. Bernardin². « Tristan n'a rien, dans sa *Mariane*, qu'il ne tienne de Hardy », assure le premier. « Tristan ne doit rien à Hardy », répond le second. On serait presque tenté, plus d'une fois, de s'armer de l'équité distributive du Fablier : « Toi, tu te plains quoiqu'on n'ait rien pris... » et la suite, qu'il faudrait adapter³. Mais le mieux est encore de s'en tenir à la simple constatation faite par Pierre Corneille dans la préface de *Sophonisbe* : « Feu M. Tristan a renouvelé *Mariamne* sur les pas du défunt sieur Hardy. » Cela, c'est l'évidence. Mais Corneille pour s'autoriser d'avoir « renouvelé » *Sophonisbe* « sur les pas » de Mairet, qui lui-même marchait dans des chemins ouverts par Saint-Gelays, Claude Mermet, Antoine de Monchrestien, Nicolas de Montreux, cite encore quelques exemples : « Le grand éclat que M. de Scudéry a donné à sa *Didon* n'a point empêché que M. de Boisrobert n'en ait fait voir une autre trois ou quatre ans après (il oublie, avant eux, Jodelle et Hardy)... A peine la *Cléopâtre* de M. de Benserade a paru qu'elle a été suivie du *Marc-Antoine* de M. Mairet (exactement, Mairet a le pas sur Benserade, mais non sur Jodelle, Garnier, Belliard, Montreux)... » Et Corneille conclut par deux remarques aussi savoureuses l'une que l'autre : « Je voudrois que quelqu'un se voulût divertir à retoucher le *Cid*... » ; puis : « ... sa *Sophonisbe* est à lui, mais celle de Tite Live est à tout le monde. »

Hardy lui-même avait trouvé sa pièce à peu près faite dans le récit de l'historien des Juifs, Josèphe, qui, au livre XV de ses *Antiquités Judaïques*, rapporte en grand détail quelles circonstances causèrent la perte de Mariamne. Cela s'arrange déjà scéniquement. Sur une seule des déterminantes, Hardy a dû simplifier Josèphe. Ce qui irrite Hérode au point de l'amener à prononcer l'arrêt de mort contre une femme qu'il aime par-dessus

1. *Alexandre Hardy et le théâtre français à la fin du XVI^e et au commencement du XVII^e siècle*, par Eugène Rigal, ... Docteur ès-lettres. — Paris, Hachette, 1889, in-8 de xxiv et 715 pages.

2. *Un Précurseur de Racine, Tristan L'Hermite, sieur du Solier (1601-1655), sa famille, sa vie, ses œuvres*. Par N.-M. Bernardin, ... Docteur ès-lettres... — Paris, Alphonse Picard, 1895, in-8 de xii et 632 pages.

3. *Fables choisies mises en vers par M. de La Fontaine*, II, III.

tout, ce n'est pas une fausse accusation qu'elle ait voulu l'empoisonner, ce n'est même pas la haine méprisante avec laquelle elle se refuse à lui ; c'est qu'il se persuade follement qu'elle lui a été infidèle ; et cette persuasion naît en lui à la suite d'un incident qui, d'autre part, n'est pas à son honneur, mais le diminue et blesse son orgueil. Or, cet incident, les *Antiquités* le relatent deux fois de suite en n'y changeant que les noms, soit que Josèphe ait tenu à recueillir deux versions qui couraient, soit que le texte ait été interpolé. La première fois, l'homme sur qui porte le soupçon d'adultère appartient à la famille royale, et à de plus épousé la sœur d'Hérode, Salomé ; la seconde, c'est un simple compare, c'est Soëme. Hardy, en dramaturge qui sait son métier, a évité la répétition. Lodovico Dolce n'avait pas agi autrement. Tristan ne pouvait pas non plus prendre un autre parti, mais il reste évident qu'il le pouvait d'autant moins que Hardy avait réalisé cette amélioration. Et, lui aussi, c'est Soëme qu'il garde. Un autre historien, dont Tristan prétend s'être également servi, Hégésippe, en unifiant déjà, fait le choix contraire. Un prince est plus plausible qu'un serviteur quelconque. Mais, au théâtre, c'eût été doubler la jalousie d'Hérode par la jalousie de Salomé ; et surtout il ne fallait pas que Salomé, pour lui maintenir son caractère atroce et funeste, fût excitée contre Mariamne par un autre sentiment que la plus basse envie. Tristan a trouvé la difficulté résolue, et comme il le fallait. Il est vrai ; mais elle se résolvait toute seule. La question se réduit presque à ceci : si l'œuvre de Hardy n'avait pas préexisté, Tristan n'aurait-il pas construit la sienne telle exactement qu'elle est, en s'aidant seulement de Josèphe ? Il faut se demander au préalable s'il aurait songé, sans Hardy, à faire monter Mariamne sur la scène. Peut-être bien ; car on verra plus loin qu'une dizaine d'années avant qu'il écrivit sa tragédie, un auteur de renom, le P. Caussin, venait de remettre en lumière, et à la mode, la figure pathétique de la victime d'Hérode.

En tout cas il marque un progrès indéniable sur son prédécesseur au théâtre. N'eût-il voulu que tirer un meilleur parti d'un beau sujet qu'il estimait avoir été traité un peu trop sommairement, il aurait donc déjà accompli tout son dessein.

La pièce de Hardy s'ouvre par une sorte de Prologue, où l'Ombre d'Aristobule — ce frère bien-aimé de Mariamne, misérablement assassiné — vient reprocher à Hérode ses crimes passés où sont en puissance les forfaits futurs, et en prédire le châtiement encore lointain. Après cela, et sans qu'un lien soit nettement visible, une scène unique compose à elle seule le premier acte. Hérode, en un monologue long d'une soixantaine de vers, présente sa propre apologie, puis se plaint que Mariamne lui soit « rebelle ». Phérore, son frère, intervient pour lui reprocher sa faiblesse envers la reine, qui, cela est manifeste, n'est qu'une irréductible ennemie. Quand il a tout dit, Salomé reprend le dialogue, mais elle n'y apporterait rien de plus, si déjà elle n'insinuait quelque chose de cette accusation de vouloir empoisonner le roi, qui se produira plus tard. La mettrait-on en demeure de préciser sur l'heure et d'apporter la preuve, qu'elle serait fort embarrassée, puisqu'elle n'a pas encore suborné le faux témoin qui lui est nécessaire ?

Deux scènes composent le second acte. Elles n'ont aucune relation entre elles. Au temps de Hardy, l'action évoluait dans un décor à plusieurs compartiments. Lorsque des comédiens avaient échangé leurs répliques dans le lieu où ils étaient en situation de se trouver ou de se rencontrer, simplement ils disparaissaient de la vue des spectateurs ; d'autres comédiens, dans un autre endroit du théâtre offrant pour eux les convenances susdites, venaient se présenter et poursuivaient le drame. Ainsi Mariamne, en sa chambre, confie à sa vieille nourrice les sanglants griefs qu'elle a contre Hérode. Elle hait ce tyran au point que, si elle pouvait se défaire de lui, elle n'hésiterait pas. C'est un grand tort qu'elle aille jusqu'à dire cela. Du fait de cet aveu, la calomnie que l'on ourdira contre elle aura moins d'in vraisemblance, en tout cas nous choquera moins. Josèphe ne parlant de rien de tel, Hardy a été mal inspiré d'ajouter ce trait malencontreux. Quand les deux interlocutrices se sont raconté ce que ni l'une ni l'autre n'ignorait, un Page survient, porteur d'un ordre du roi Hérode, qui mande Mariamne.

La seconde scène de l'acte nous montre Salomé, chez elle,

expliquant à l'échanson royal ce qu'elle attend de lui, triomphant de ses hésitations, trouvant enfin le complice dont elle avait besoin pour perdre son ennemie.

Le troisième acte ne marque rien qu'une scène parce qu'il se passe tout entier à la même place ; mais, en réalité, c'est sept ou huit scènes qu'il renferme, tant il est gonflé d'événements. Au début, Hérode écume de rage : Mariamne a osé « le devoir d'une femme au mary refuser ». Phérore et Salomé n'auraient garde de calmer cette fureur. L'Échanson s'introduit et dénonce le crime supposé. Hérode l'emmène pour apprendre de lui en particulier les détails du complot. Lorsqu'il rentre, Phérore lui suggère, assez raisonnablement, de confronter la reine avec son délateur. Mais Hérode se borne à faire comparaître Mariamne qui dédaigne de se défendre et riposte à l'accusation par une accusation : Hérode n'a-t-il pas voulu la faire périr, elle, lorsque, cité devant le tribunal d'Antoine, il redoutait d'y laisser la vie ? Ce seul mot provoque un changement complet dans la marche du drame. Il n'est plus question de cette affaire de poison. Soëme, qui, en effet, avait reçu l'ordre funeste, a donc tout révélé ; mais il ne l'a pu que s'il a trahi son maître, d'une autre façon, avec Mariamne. Hérode veut s'en assurer : il fait venir l'Eunuque de Soëme, et le menace de la torture, sans pouvoir tirer de lui autre chose qu'un éclatant hommage à la vertu de la Reine. Soëme est amené ensuite et sommé d'avouer l'adultère. Mille morts ne pourraient lui arracher un lâche mensonge qui ternisse le « chaste renom » de Mariamne. Il est, comme son Eunuque, livré aux bourreaux.

Mais « l'affaire des poisons » est reprise au quatrième acte. Deux scènes en tout. La première montre Mariamne dans sa prison, d'où le Prévôt vient la tirer, afin qu'ait lieu, assez indifférente désormais et hors de saison, la confrontation conseillée par Phérore. A la seconde scène, l'Échanson mis en présence de la reine soutient bien mollement son accusation ; il hésite et s'embarrasse ; il est évident qu'il ne convainc personne. Au reste, ni cela, ni l'histoire de l'adultère, non moins vaine, n'est plus ce qui importe à Hérode. Ce qu'il voudrait, c'est faire plier Mariamne devant lui, la voir s'humilier, et prendre à son égard

d'autres sentiments, plus tendres. Il renvoie tout le monde pour pouvoir mieux agir sur elle par la persuasion. Il y perd son temps et ses peines ; et, revenant au parti de la rigueur, il ordonne que le procès se poursuive « dans demain ».

A l'unique scène du cinquième acte, un Messager fait le récit de la mort de Mariamne, qui donc a été jugée, condamnée et exécutée dans l'intervalle, en dehors d'Hérode, et, il semble, sans qu'il en ait été entièrement informé. Hérode, éclate en lamentations et en imprécations, et bannit de sa présence Phérore et Salomé accourus à ses cris forcenés.

Telle est la mise en œuvre exécutée par Alexandre Hardy. La lecture de *la Mariane* permettra de constater à quel point Tristan a su mener mieux et plus habilement l'action.

Sa disposition est à coup sûr fort préférable.

Au début, il remplace le Monologue de l'Ombre d'Aristobule, qui ne tenait guère à rien, par la saisissante scène du réveil en sursaut d'Hérode, sortant d'un pénible songe. Ce moyen dramatique des Songes n'était pas alors usé comme il le devint au temps de Racine. Ici, l'on y sent moins l'artificiel : nous nous trouvons devant une préoccupation réellement familière au poète, qui se complait à discourir sur les interprétations possibles de ces phénomènes de notre activité mentale, dans une scène considérée, à bon droit sans doute, comme un hors-d'œuvre, mais restant intéressante, en tout cas à titre documentaire.

Au second acte, il garde la scène où Mariamne pose ses griefs contre Hérode, mais il explique mieux qu'elle veuille les rappeler à ce moment précis. Elle vient en effet de recevoir l'ordre de se rendre auprès du tyran qu'elle hait ; elle devine ce qui l'attend, et elle a en outre à combattre les conseils de modération qui lui sont donnés. Puis, cette scène, Tristan la relie à celle qui, dans Hardy, la suit immédiatement, par une autre, qui constitue une très heureuse trouvaille. Mariamne est en présence de sa dangereuse ennemie, Salomé. Puisque cette animosité envieuse de la sœur du roi sera le facteur principal, décisif, de la perte de Mariamne, il faut bien que les motifs en soient étalés sous les yeux du public, et que cette rencontre entre les deux femmes enragées l'une contre l'autre ait lieu, et que ces répliques, si

hautaines de la part de Mariamne, si venimeuses de la part de Salomé, s'échangent, comme deux fines épées se cherchent. Salomé, à plus d'une fois, s'est senti touchée. Aussitôt, elle donne à son complice, l'Échanson, antérieurement choisi pour être l'instrument de ses desseins, les dernières instructions sur ce qu'il doit faire et dire.

Et, sans tarder, elle le pousse chez le roi au moment le plus propice, au moment même où Hérode vient de subir tous les mépris de Mariamne. Cette fin d'acte se compose de quatre scènes que Hardy avait maladroitement mêlées à l'acte suivant, le troisième, lequel doit être tout entier et uniquement rempli par le procès, et doit aussi voir le procès et entrepris et mené jusqu'au bout.

C'est bien ainsi que Tristan l'a conçu. Dès que le tribunal est en séance, Hérode prononce l'acte d'accusation. L'Échanson témoigne, la confrontation avec l'inculpée s'opère d'elle-même. Mariamne dédaigne de se défendre. Les juges concluent à la condamnation capitale, qui toutefois ne sera exécutée que si le roi la confirme. Il ne peut s'y résoudre : on sait qu'il aime Mariamne d'une amour sans égale. Il fait sa dernière tentative. Mais Mariamne ne veut point de grâce. Elle jette au tyran un suprême outrage, sans songer qu'ainsi elle compromet d'autres innocents qu'elle. Et en effet Soëme et l'Eunuque paient de leur vie le nouveau soupçon entré dans l'âme d'Hérode.

L'acte IV de Tristan, comme celui de Hardy, nous mène dans la prison où Mariamne est enfermée, mais si elle en sort, ce n'est plus pour retourner devant un tribunal, puisque toute la cause est entendue ; c'est pour marcher au supplice. Dans une scène précédente, l'arrêt de mort définitif a été arraché à Hérode par Phérore et Salomé, qui ont habilement allégué des raisons politiques, puissantes sur l'esprit d'un usurpateur. Hardy n'avait pas songé à faire jouer ce ressort, ni à susciter chez Hérode un dernier combat entre l'amour et la colère aveugle. Une autre trouvaille de Tristan est d'avoir mis en action un très poignant épisode, celui du reniement de Mariamne par sa mère Alexandra. L'historien en fournissait le détail. Hardy n'avait pu le négliger ; il l'avait introduit dans le grand récit du cinquième acte.

Tristan n'en fit pas moins. Mais, de plus, s'étant ravisé peut-être après coup, il lui consacra, tout en le maintenant dans le récit, deux scènes du quatrième acte. Il y a répétition, assurément, mais qui s'en plaindrait ? C'est là un des plus puissants éléments de tragique de ce sombre épisode de l'histoire juive.

Pour le cinquième acte, la conduite générale est la même chez Hardy et chez Tristan. On vient annoncer à Hérode la mort de la Reine et lui en rapporter toutes les circonstances. Suivent les fureurs d'Hérode, imprécations et lamentations. Mais il y a quelque différence d'exécution : l'on avouera bien que c'est le point essentiel. Partout ailleurs il n'y avait pour ainsi dire qu'à suivre les *Antiquités Judaïques*, et le second venu pouvait y trouver autant d'aide que le premier ; il n'est guère de rencontre entre eux qui ne s'explique ainsi. Au contraire, pour les manifestations de la douleur exaspérée du monarque, cet aboutissement qui n'en est pas un aux yeux de l'histoire, Josèphe n'offrait qu'une indication d'ensemble. Les poètes avaient donc libre carrière devant leur originalité. Hardy ne se fit pas faute de déployer son lyrisme abrupt et emphatique, de donner essor à ses éternelles invocations mythologiques. Mais sa déclamation s'essouffle vite. Entre temps, il marque un trait significatif, mais cursif, puis passe, à la hâte. Il termine court, comme quelqu'un qui serait pressé d'en finir. Que l'on veuille bien lire, à l'APPENDICE, les prenant pour point de comparaison, les soliloques qu'il prête à Hérode : on s'en rendra suffisamment compte, Tristan n'a pas été si mal inspiré, de « renouveler » Hardy.

Qu'il ait, dans une mesure plus ou moins grande, usé de l'œuvre du vieux dramaturge, cela ne fait décidément pas question. Et chargeons-le encore d'avoir également mis à contribution le P. Nicolas Caussin, auteur d'un livre qui, de 1624 à 1635, pour s'arrêter là, eut de fréquentes éditions, chacune augmentée dans une telle proportion que l'ouvrage, complet d'abord en un seul volume, en comporta finalement six. C'est constater la vogue que rencontra auprès du public du temps *La Cour Sainte*, ce singulier recueil où l'on trouve à peu près tout ce que l'on veut, histoire et cours de morale, roman et prédication. La pré-

dication domine, et le ton de prédication. Tristan, en son *Aduertissement*, vante le « stile magnifique » du P. Caussin, qui, il est vrai, fut confesseur de Louis XIII et pensa un moment abattre Richelieu. Ce style magnifique est le plus étonnant modèle qui se puisse rêver de la plus baroque extravagance. On en pourra juger. Tristan toutefois a su extraire du fatras du jésuite deux ou trois traits qu'il orne d'une saisissante beauté : telle l'exclamation brusque d'Hérode livrant la vie de Mariamne à ses ennemis acharnés (v. 1232) ; telle encore une image violente qui devient un admirable vers des stances de la prison (v. 1262). M. Rigal en veut amèrement à Tristan d'avoir employé une dizaine d'expressions dont Hardy s'était servi avant lui : grâce *entérinée*, *semer le divorce*, *miroir* de chasteté... Le cas est presque aussi pendable que d'avoir dit, après Caussin : un vrai *miroir*, *mettre les fers au feu*, une mine *éventée*. Ce qui est plus grave, c'est que Tristan n'échappe pas toujours à la déplorable influence d'une phraséologie moins que douteuse : exemple certains passages du récit de la noyade d'Aristobule. Il s'était pourtant promis d'écarter de son ouvrage les « pointes recherchées ». Il s'y est efforcé sans doute, mais tout est relatif, et bien des choses nous apparaissent aujourd'hui affectées, qui, de son temps, ne semblaient pas trop sortir de l'expression naturelle, et même un peu nue, dans « la perspective du théâtre », où il avait l'ambition d'atteindre.

Le P. Caussin fait une sainte catholique de « la patiente Mariamne », « miroir de patience », « déplorable, quoique très patiente », « héritière de la patience des Macchabées », « à qui jamais la patience n'échappait », « trophée de patience », ...c'est comme une litanie, dont la monotonie est insoutenable. Par contre, il pousse résolument au noir le caractère d'Hérode, pour qui il n'a que des épithètes flétrissantes. Nous avons vu que Hardy avait commis la faute d'art de prêter à Mariamne des velléités régicides. Quant à l'historien des *Antiquités Judaïques* et de *La Guerre des Juifs*, Flavius Josèphe, il considère toutes choses sous un jour assez différent. Pour lui, Hérode, malgré ses violences, reste un grand roi. Et Mariamne ne laisse pas que d'avoir bien des torts. Elle est orgueilleuse, autant certes que sa nais

sance peut l'y autoriser, « contentieuse, plus qu'il n'eût été de besoin » ; elle manque totalement de modestie et d'humilité, mais non pas d'une certaine « morosité » naturelle ; et, se fiant trop au pouvoir qu'elle sait avoir sur le roi, elle le brave ouvertement, et au delà de ce qu'une saine prudence eût conseillé. La tâche de Tristan consistait à adopter une juste mesure, juste par rapport aux convenances dramatiques, entre ces conceptions opposées. Il s'en est acquitté, non pas seulement « avec un peu de bienséance », ainsi qu'il dit l'avoir voulu faire, mais avec un tact très remarquable.

Est-ce encore pour obéir à la nécessité de présenter quand même Hérode comme un tyran détestable, qu'il lui attribue, avec Hardy et avec Caussin, la responsabilité du massacre des Innocents, quand cet événement ne saurait en tout cas avoir eu lieu que quatre ans après la mort d'Hérode ? Pourtant il avait lu Josèphe, de qui d'ailleurs ce massacre est, pour cause, totalement ignoré, à n'importe quelle date. Il l'avait lu fort soigneusement. A chaque instant un de ses vers fait allusion à quelque détail d'histoire qui se retrouve inscrit soit dans les *Antiquités Judaïques*, soit dans *La Guerre des Juifs*, ou dans les deux ouvrages à la fois. On a mis ici en notes au bas des pages les passages de Josèphe correspondant aux vers de Tristan, d'après la traduction que le poète a pu avoir sous les yeux ¹.

Mais Josèphe, aux chapitres où il écrit l'histoire générale du règne d'Hérode, n'avait pas à se soucier de grouper tout ce qui se rapporte immédiatement à Mariamne, ni ce qui amène ou explique la catastrophe où succombe cette reine. Les faits sont à leurs places, épars, à distance les uns des autres. Caussin au contraire, dans sa monographie, s'est complu à les réunir en un seul faisceau. On trouvera son résumé dans l'APPENDICE. Cet ensemble de faits si multiples est passablement embrouillé, et l'on est plus

1. *Histoire de Fl. Iosephe, sacrificateur hebreu, mise en françois, reueuë sur le Grec & illustrée de Chronologie, figures, annotations, & tables, tant des Chapitres que des principales matieres, par D. Gilb. Genebrard, Docteur en Theologie à Paris, & professeur du Roy ès lettres saintes & hebraïques. Au Roy tres chrestien. — A Paris, chez Denys de Cay, dans la Cour du Palais, au nom de Iesus. M. DC. XXVII. In-folio. (Première édition, 1578.)*

qu'excusable de n'en avoir présentes à l'esprit que les grandes lignes. Il est pourtant intéressant, et même nécessaire, d'en connaître le détail pour apprécier pleinement ces deux figures d'Hérode et de Mariamne. En même temps, si l'on supporte, parfois en s'en égayant, le « style magnifique », on mesurera mieux dans ces quelques pages ce que Tristan doit au P. Caussin, et aussi ce qu'il doit à Josèphe. Car l'auteur du *Polytique malheureux* ne cache nullement qu'il ne fait là qu'une besogne de traducteur un peu libre, un peu trop. Cette histoire, il l'a, dit-il, « tirée de Iosephe, avec quelques autres petits fragments & memoires ».

Il ne faut sans doute guère tenir compte des « fragments et mémoires ». De même Tristan, dans son *Aduertissement*, après Josèphe, allègue Hégésippe et Zonare. Ce n'est que pour l'étagage d'érudition. Le *De Bello Judaïco* d'Hégésippe est uniquement une traduction abrégée de l'ouvrage de Josèphe : tout ce qui concerne Mariamne tient au chapitre 31 du livre I ; l'abréviation va jusqu'à l'omission d'événements non dépourvus d'importance. Le livre V de la *Chronique* de Zonaras ne contient non plus rien qui ne soit pris aux *Antiquités Judaïques*. Mais laissons à Tristan Josèphe, Zonare, Hégésippe et le Révérend Père Caussin. A côté d'eux, M. Rigal fait grief à Tristan de n'avoir pas mentionné Hardy. C'est ne pas faire attention que Tristan n'entend donner indication que de ses sources historiques. « Le sujet de cette tragedie est connu... Quiconque a lu Joseph... sait assez quelles ont été les violences d'Herode... »

La Mariane de Tristan fut représentée pour la première fois, au printemps de 1636, sur le théâtre que Mondory venait d'ouvrir dans la salle du jeu de paume de la rue Vieille-du-Temple, et qui fut appelé le Théâtre du Marais.

M. Bernardin, qui, dans son livre sur Tristan, consacre une soixantaine de pages (pp. 189-193, 316-368) à *la Mariane*, croit que l'on se servit de l'un de ces décors à compartiments auxquels il a été fait allusion plus haut, et dont on avait usé à l'Hôtel de Bourgogne, de l'époque des Confrères de la Passion jusqu'aux premières années du XVII^e siècle. Selon lui, la scène, interchangeable

pendant tout le cours de la représentation, était ainsi divisée : au fond, la salle du trône où Mariamne sera jugée au troisième acte ; à gauche, au premier plan, la chambre où Hérode se réveille en sursaut (début du premier acte) ; à droite, au premier plan, la chambre de Mariamne, qu'utilise le début du second acte. Au plan d'arrière, à droite et à gauche, deux praticables attendent le quatrième acte, figurant, l'un, la prison où Mariamne est enfermée, l'autre, l'endroit où, sur le chemin du supplice, elle rencontre sa mère appostée là pour l'insulter. Le milieu du premier plan offrirait un espace libre aux scènes qui ne sont pas très expressément situées. Un essai de restitution dans ce sens fut exécuté à l'Odéon, le 6 février 1897, après une conférence explicative de M. Bernardin, qui l'a réunie à d'autres dans l'un de ses livres, en lui donnant ce titre : *La Mariane de Tristan et le décor à compartiments* ¹.

A vrai dire, l'emploi de ce système un peu primitif, s'il est certain pour la tragédie d'Alexandre Hardy, paraît infiniment plus conjectural dès qu'il s'agit d'une œuvre jouée en 1636. Et peut-être y aurait-il quelque prudence à s'en tenir, bien qu'elles appartiennent à une époque beaucoup plus récente, aux indications suivantes, médiocrement complètes, il est vrai, mais qui supposent en tout cas de vagues décors successifs, un pour chaque acte :

« *Mariane*. Théâtre est un palais. Au premier acte, il faut un lit de repos, un fauteuil, deux chaises ; au deuxième acte, c'est une chambre ; au troisième, il faut un trône, un fauteuil, un tapis sur le trône, deux bancs ; au quatrième acte, il faut la prison ; au cinq le palais & un fauteuil, & abaisser le rideau pour la fin ². »

Le succès de *la Mariane* fut éclatant. Au dénouement, les fureurs d'Hérode produisaient un effet très puissant sur l'esprit du public. Cela fut ainsi dès le premier jour et ne se démentit pas

¹. *Devant le Rideau*, conférences par N.-M. Bernardin... — Paris, Société française d'imprimerie et de librairie, 1901, in-18.

². *Memoire de plusieurs decorations*, par Michel Laurent, 1673. — Bibliothèque Nationale, manuscrits, f. fr. 24330.

par la suite. Nous en avons un témoignage qu'il importe de citer une fois de plus, tant de fois qu'on l'ait cité, à cause de l'ampleur magnifique de l'éloge : « On a vu dans ces derniers tems quelque crayon grossier de ces sortes d'impressions que faisoit autrefois la Tragedie. Quand Mondory jouoit *la Mariane* de Tristan au Marais, le Peuple n'en sortoit jamais que resveur & pensif, faisant reflexion à ce qu'il venoit de voir, & penetré à mesme temps d'un grand plaisir ¹. »

Le P. Rapin a beau jeu de parler ainsi de « crayon grossier », en remémorant après des années un enthousiasme de jadis, en le remémorant fort dignement d'ailleurs. Sur le moment, ceux qui veulent toujours discuter tinrent à attribuer une partie du triomphe au génie de Mondory ; et, parmi ceux-là, l'on ne rencontre rien moins que Pierre Corneille. Cela s'explique par peut-être une légère mauvaise humeur que le grand homme avait conçue à trop entendre dire et répéter que le succès de *la Mariane* eût contrebancé le succès du *Cid*, qui fut représenté, lui, pour la première fois dans l'automne de la même année 1636. Et il faut reconnaître que Corneille rend cependant justice à son rival. C'est lorsqu'il pose en principe que la « catastrophe » doit être réservée toute au cinquième acte d'une tragédie et finir la pièce. « Le contraire s'est vu dans *La Mariane*, dont la mort, bien qu'arrivée dans l'intervalle qui sépare le quatrième acte du cinquième, n'a pas empêché que les déplaisirs d'Hérode, qui occupent tout ce dernier, n'aient plu extraordinairement ; mais je ne conseillerois à personne de s'assurer sur cet exemple. Il ne se fait pas des miracles tous les jours ; & quoique son auteur eût bien mérité ce beau succès par le grand effort d'esprit qu'il avoit fait à peindre les désespoirs de ce monarque, peut-être que l'excellence de l'acteur qui en soutenoit le personnage, y contribuoit beaucoup ². »

Tristan, de son côté, ne marchandait pas à Mondory l'hommage de sa reconnaissance et de son admiration. « Cet illustre

1. *Reflexions sur la Poétique d'Aristote et sur les ouvrages des poetes anciens et modernes*, par le P. Rapin, 1674. — Livre II, XIX.

2. Corneille, *Discours de l'utilité et des parties du Poëme dramatique*, 1660.

Acteur ne tient point sa gloire du hasard, ou de l'aueuglement des hommes ; c'est par de merueilleuses qualitez qu'il a forcé toute la France de rendre iustice à son merite, & qu'il auroit obtenu de l'Antiquité des couronnes et des statuës. Iamais homme ne parut avec plus d'honneur sur la scene ; il s'y fait voir tout plain de la grandeur des passions qu'il represente : & comme il en est preoccupé luy-mesme, il imprime fortement dans les esprits tous les sentimens qu'il exprime. Les changemens de son visage semblent venir des mouuemens de son cœur : & les iustes nuances de sa parole, & la bien-seance de ses actions, forment vn concert admirable qui rauist tous ses spectateurs ¹. »

Pour peu qu'on l'en eût pressé, le bon Tristan aurait lui-même reporté sur Mondory tout le mérite de son œuvre.

La renommée veut en effet que Mondory se soit montré, dans le beau rôle d'Hérode, le plus admirable des acteurs tragiques de son temps. Il apportait à rendre les véhémences du dernier acte une telle passion, une telle fougue, qu'il y dépassa ses forces. « Ce personnage d'Herode, dit Tallemant des Réaux ², luy cousta bon ; car comme il avoit l'imagination forte, dans le moment il croyoit quasy estre ce qu'il representoit, & il lui tomba en jouant ce rosle, une apoplexie sur la langue qui l'a empesché de jouer depuis. » Cela arriva à l'automne de 1637. On trouva piquant, par la suite, de créer cette légende que Mondory serait mort sur la scène même. Mais la vérité est bien ce què dit Tallemant. Le grand comédien survécut à son attaque, mais resta paralysé, et dut renoncer à plus jamais monter sur le théâtre. Sa retraite n'alla pas sans nuire au succès de la tragédie de Tristan, et il paraît certain que les représentations furent interrompues assez longtemps. Mais enfin Mondory trouva des remplaçants, et, même privés de leur merveilleux interprète du début, les « dé plaisirs » d'Hérode, Corneille ne pouvait guère l'ignorer,

1. *Panthée*, tragedie de Monsieur de Tristan. — A Paris, chez Augustin Courbé, imprimeur et libraire de Monseigneur Frere du Roy, dans la petite Sale du Palais, à la Palme. M. DC.XXXIX. (*Auertissement à qui lit.*)

2. *Les Historiettes de Tallemant des Réaux*. — 436. Mondory, ou l'histoire des principaux comédiens françois. (Troisième édition, 1865, t. V.)

se reprirent à émouvoir les spectateurs. *La Mariane* fut jouée, d'une façon à peu près continue, pendant toute la durée du xvii^e siècle et jusqu'en 1703 ou 1704, par la troupe du Marais, par la troupe de Molière, à l'Ancienne Comédie et à l'Hôtel de Bourgogne. Nous le savons par quantité de témoignages contemporains, ainsi que par les Registres de La Grange et de ses successeurs. Il ne s'agit pas, bien entendu, de ces nombres effrayants de représentations auxquels nous sommes habitués aujourd'hui. Mais la pièce est « au répertoire » et y supporte sans crainte le voisinage des chefs d'œuvre de Corneille et de Racine. On la demande à Versailles; et elle connut même les honneurs picaresques de la « tournée » en province avec ses moyens de fortune. Tout le monde a lu ce chapitre du *Roman comique* de Scarron où l'on voit Destin, Mademoiselle de la Caverne et le sieur La Rancune tenir à eux trois les quinze ou seize personnages et y faire « des merveilles », sans risquer l'apoplexie.

Une autre preuve de la popularité durable que rencontra *La Mariane* nous est apportée par les fréquentes réimpressions que l'on en fit un peu partout. La plupart vont être énumérées.

L'édition originale de *La Mariane*, à l'AVERTISSEMENT que contenait déjà le manuscrit, ajoute une LETTRE de dédicace *A Monseigneur le Duc d'Orleans*; la seconde édition ajoute encore une ODE *Pour Monseigneur Frere du Roy allant en Picardie commander l'armée de Sa Majesté*. Dans ces vers, et dans sa dédicace, Tristan évoque la vision des fabuleux exploits que ne pourra manquer d'accomplir, dans les temps futurs, le Prince son maître: et ce n'est rien moins que d'aller revendiquer en Italie l'héritage, prescrit de longue date, de Valentine de Milan et y venger l'affront plus de trois fois séculaire des Vêpres Siciliennes; d'aller de là délivrer la Grèce du joug des Ottomans et enfin conquérir l'Asie, comme Alexandre. Aucune de ces folles et magnifiques prédictions n'était, malgré le don de vaticination que l'on reconnaît aux poètes, destinée à se réaliser. Mais du moins l'Ode peut féliciter Gaston d'un résultat en effet obtenu, et parler d'une « ville reprise ».

Il s'agit de Roye, et l'événement est du 18 septembre 1636.

La Picardie, depuis que les rois de France avaient perdu jusqu'à leur suzeraineté sur l'Artois, était province frontière avec les Flandres espagnoles. Dans l'été de 1636, les Impériaux, évitant la ville libre de Liège qui ne voulait pas les laisser passer, entrèrent en France, prirent La Capelle le 9 juillet et Le Catelet le 25, prirent encore Roye le 4 août et Corbie le 15, et ravagèrent impitoyablement tout le pays entre la Somme et l'Oise. Paris était menacé. La cour délibéra de se retirer au-dessous de la Loire. Mais Paris leva une armée de près de trente mille hommes, dont l'artillerie était traînée par des chevaux de carrosse. Louis XIII la donna à commander à son frère, venu de Blois avec une troupe de huit cents maîtres et les gentils-hommes de sa suite, dont Tristan sans aucun doute. Le 15 septembre, Monsieur mit le siège devant Roye qui, au bout de trois jours, « se rendit, après avoir, à ce qu'en disent les *Mémoires* de Puységur, souffert vingt ou trente coups de canon. » Pour Corbie, les opérations durèrent plus. La ville fut investie le 29 septembre. Un mois s'écoula à faire les lignes avec des forts et des redoutes. La garnison capitula le 9 novembre, au dixième jour de tranchée ouverte.

Après quoi les Impériaux repassèrent la frontière.

DESCRIPTIONS BIBLIOGRAPHIQUES

La bibliographie de *La Mariane* pourrait se réduire à la description du Manuscrit et des deux éditions portant la date de 1637, ou, si l'on veut, des quatre éditions in-4^o parues dans la première nouveauté de la tragédie. Il n'y a guère à y joindre pour l'étude du texte que le petit in-12 imprimé à Rouen en 1645 pour Augustin Courbé.

Il sera pourtant intéressant de noter la fréquence des éditions jusqu'au milieu du XVIII^e siècle, et plus tard encore.

MANUSCRIT. Bibliothèque Nationale, fonds français 15077 ; 114 pp. parchemin, 230 × 170 mm. — Reliure maroquin rouge ; sur les plats, filets d'or formant un quadruple encadrement rectangulaire ; fleurs de lis en ligne oblique aux angles ; au centre, une plus grosse, placée verticalement.

Première page, titre : *La | Mariane | De | Tristan*. — Au bas, dans une boucle des ornements calligraphiques, signature : *Petit d. T.*, qui est assurément celle du copiste. Au texte quelques corrections, d'une main différente, peut-être celle du poète.

Ni la *Lettre* ni l'*Ode à Monseigneur Frere du Roy* ne figurent dans le manuscrit, mais on y lit l'*Avertissement au Lecteur*. L'absence de l'épître dédicatoire, et le fait que la reliure n'est pas aux armes d'Orléans peuvent faire douter que ce manuscrit soit bien, comme on l'a dit, le manuscrit offert à Gaston.

La « distribution » est plus nombreuse que celle que présenteront les éditions. En fait, deux personnages seulement auront disparu dans l'imprimé : PHARÈS, *Capitaine des Gardes*, et ISBOCETH, *Seigneur de la Cour d'Herodes* ; tous deux semblent s'être fondus dans le rôle de THARÉ. On remarquera aux variantes qu'un trouble s'est produit à ce sujet dans la liste des Personnages et ne s'est jamais nettement dissipé sur la série des quatre

éditions in-4°. Les deux premières omettent également ALEXANDRA, *Mere de Mariane*, et toutes OZIAS, *Son Cheualier d'honneur*.

L'Acte I n'est pas divisé par scènes; l'Acte II ne compte que cinq scènes au lieu de sept; l'Acte III n'indique qu'une scène 1; l'Acte IV n'a que cinq scènes au lieu de six, disposition d'ailleurs suivie par l'édition originale; l'Acte V marque quatre scènes au lieu de trois. — Une confusion dans le numérotage des scènes de l'Acte III se produira dès l'édition originale et se répèrtera dans les suivantes.

LA | MARIANE | TRAGEDIE. | DV Sr DE TRISTAN | L'HERMITE.
|| A Paris, | Chez Augustin Courbé, Imprimeur & Libraire de
| Monseigneur le Duc d'Orleans, dans la petite Sale | du Palais,
à la Palme. | M.DC.XXXVII. | *Avec Priuilege du Roy.*

In-4°; 6 ff. non chiffrés, 117 pp., et 2 pp. non chiffrées.

Bibliothèque de la Comédie-Française, I.354.

Feuillet 1. — Frontispice.

Feuillet 2. — Titre.

Feuillets 3 et 4, recto et verso. — *Lettre à Monseigneur...*

Feuillets 5, recto et verso. — *Aduertissement.*

Feuillet 6, recto. — *Les Personnages.*

Feuillet 6, verso. — *Argument du premier acte.*

Pages 1-117. — LA MARIANE.

Pages 118 et 119 non chiffrées. — *Priuilege du Roy* (14 juin 1636), et *Acheué d'imprimer le 15. iour de Feurier 1637.*

L'*Ode pour Monseigneur...* ne figure pas encore aux liminaires.

Le frontispice est signé : *A. Bosse jn. et fe.* — En haut, dans un cartouche : LA MARIANE | *du Sr de Tristan.* — En bas : *A Paris, Chez Augustin Courbé. 1637.*

Au milieu d'un portique en ovale que dépassent des cimes d'arbres, Hérode siège en son trône abrité d'un dais et surélevé d'une estrade. Il a, un peu en arrière de lui, à sa droite Phéroré, Salome à sa gauche. A chacun des bas-côtés, se présentant de profil, deux Juges. Debout au pied de l'estrade, Mariane, qu'escorte le Grand Prevost, est confrontée à l'Eschanson. — Mariane, longue et mince, porte un vêtement qui laisse les épaules et les seins à découvert; ses cheveux frisés s'échappent du diadème, que surmonte une corne de bonnet d'où tombe une écharpe;

elle a sa main gauche à la hauteur de la ceinture ; ses manchettes de dentelles sont retroussées sur le poignet.

Cette gravure servit, telle quelle et sans changement de date, pour la seconde édition qui est de la même année 1637, et pour la troisième, de 1639. Puis, en 1639, la composition d'Abraham Bosse fut utilisée comme frontispice de la tragédie de La Calprenède : *La Mort des Enfants d'Herode, Ou Suite de La Mariane*.

A cet effet, l'inscription du cartouche a été modifiée comme suit. La ligne : LA MARIANE est précédée d'une ligne comprenant ces deux mots : SVITE DE ; la ligne : *du Sr de Tristan* a été effacée sur la planche, non sans laisser de visibles traces. — Et, dans le dessin lui-même, Mariane a été transformée en l'un de ses fils. Le corps du personnage, plus massif, est vêtu d'une cuirasse et d'un juponnet laissant les jambes nues jusqu'aux brodequins montants ; le profil est d'un adolescent ; la tête est nue avec des cheveux bouclés ; les avant-bras sont nus, et la main gauche se trouve remontée un peu plus vers le haut de la poitrine. — Au bas, on a repris le 7 de 1637 pour en faire un 9 un peu raidi, anguleux par en haut.

Le frontispice fut ensuite réintégré dans la quatrième édition de LA MARIANE, parue en 1644.

L'inscription du cartouche est remise en son premier état ; la ligne SVITE DE se lit presque encore, au moins en partie. Au bas, la date 1639, avec le 7 changé en 9, subsiste.

Le traitement subi par la planche ne permit pas sans doute de revenir simplement à la Mariane primitive : c'est donc cette fois le jeune prince qui a été féminisé. Le corps garde son ampleur et reste vêtu de la cuirasse et du juponnet, que corrigent mal un collier de perles, précédemment supprimé, et une sorte de draperie tenant on ne sait comme, derrière le dos. Les jambes et les bras demeurent nus ; la main gauche est toujours levée. Le profil a été à peine adouci par le changement apporté à la coiffure : les cheveux, maintenant lissés et massés, s'ornent d'un rang de perles et retrouvent la couronne à coiffe faisant saillie, mais qui est placée vers la nuque, de façon instable.

Les divergences de texte entre l'édition originale et le manuscrit sont notables, on le verra. La principale consiste dans le

remplacement de seize vers où, à propos des désordres que peut causer l'amour, il était question d'Alcide et d'Omphale, par vingt-quatre vers (243-266) où les exemples cités de Samson, de David, et d'Antoine et Cléopâtre, sont plus vraisemblables dans la bouche d'un monarque juif et d'un contemporain de la conquête romaine. Ce souci de ne point introduire dans un milieu judaïque des souvenirs de la Fable grecque prouve un scrupule d'art totalement insoupçonné d'Alexandre Hardy, qui ne jurait que par l'Amphitryoniade, que par Egisthe ou Ixion, par Charon, Cloton et Aleton. A plusieurs reprises Tristan témoigne clairement de sa préoccupation : il chasse Médée de son vers 336 ; il atténue, au vers 1453, un rappel du festin d'Atrée et de Thyeste ; là où il invoquait les Dieux, il s'astreint à ne plus interpeller que les Cieux. Il lui échappe cependant qu'il a comparé Mariane successivement à une Danaïde et à une Reine Amazone, et parlé, lui aussi, de la Parque.

Il est ensuite un autre genre de corrections que peut-être on ne rencontrera pas toujours sans être bien près d'une sorte de regret. Ils étaient amusants, par exemple, ces « Parthes » qui venaient, aux vers 175-176, « brouiller les cartes ». Tristan a cru bon d'atténuer l'image, en assagissant la rime. C'est la visée au style noble, aux dépens de l'expression spontanée, pittoresque, sans doute quelque peu audacieuse ; en bravant l'anachronisme, on dirait : romantique. En somme la tendance reste louable, car nul ne saurait aller jusqu'à déplorer l'élimination des « deux pommes » du vers 1072 du manuscrit.

D'autres retouches, assez fréquentes, sont d'heureuses modifications de détail, et parfois ont pu être suggérées aux répétitions ou aux représentations.

LA | MARIANE | TRAGÉDIE. | SECONDE ÉDITION REVEUE ET CORRIGÉE. || A Paris, | Chez Augustin Courbé, Imprimeur & Libraire de | Monseigneur Frère du Roy, dans la petite Salle | du Palais, à la Palme. | M.DC.XXXVII. | *Avec Privilège du Roy.*

In-4° ; 8 ff. non chiffrés, 117 pp., et 2 pp. non chiffrées.

Bibliothèque de la Comédie-Française, I. 355.

Feuillet 1. — Frontispice.

Feuillet 2. — Titre.

Feuillets 3 et 4, recto et verso. — *Lettre à Monseigneur...*

Feuillets 5 et 6, recto et verso. — *Ode pour Monseigneur...*

Feuillet 7, recto et verso. — *Aduertissement.*

Feuillet 8, recto. — *Les Personnages.*

Feuillet 8, verso. — *Argument du premier acte.*

Pages 1-117. — LA MARIANE.

Pages 118 et 119 non chiffrées. — *Priilege du Roy et Acheué d'imprimer le 15. iour de Feurier 1637.*

La seconde édition diffère un peu moins de l'édition originale que celle-ci ne différerait de l'imprimé. Une vingtaine de corrections, environ, dont les plus intéressantes sont celles-ci : quatre vers ajoutés et quatre autres vers remplacés dans la réplique du troisième acte où Hérode fait rentrer sous terre celui des deux Juges qui se montrait timidement indocile à ses volontés ; quatre vers supprimés, sans doute comme entachés de préciosité, lorsque le même Hérode commence à se lamenter après avoir ouï le récit de la mort de Mariane.

Qu'elle soit plus ou moins amendée, cette édition est la dernière que le poète ait revue, et dont même il se soit mêlé de corriger les épreuves. Il faut en conséquence, puisque le texte n'a plus été remanié après elle, y reconnaître l'édition définitive. Et c'est elle seule qu'il y avait à prendre, et que l'on a prise ici comme base de réimpression.

M. Jules Couët, Archiviste de la Comédie-Française (comment pourrai-je jamais assez le remercier de son infatigable bonne grâce et de ses précieux conseils ?) possède en sa collection particulière un curieux exemplaire de LA MARIANE portant sur le titre la mention : *Seconde Edition*, et qui cependant n'est pas conforme à l'exemplaire faisant partie de la Bibliothèque de la Comédie.

A n'y pas regarder de tout près, on pourrait croire à une autre forme de cette édition, à une forme qui aurait son individualité propre. Mais un examen attentif avertit qu'il n'y a là, en réalité, qu'un trompe-l'œil.

Les huit feuillets liminaires seulement sont de la seconde édition, et présentent avec elle une identité parfaite dans les moindres détails de l'impression et de l'ornementation.

Quant aux pages 1 à 117 et à 119, elles appartiennent, non pas à la seconde, non pas même à la troisième, mais bien à la quatrième édition, celle de 1644. C'en est la typographie, sans nulle exception que l'on puisse surprendre; ce sont les mêmes fleurons, en-têtes et culs-de-lampe; au premier vers de chaque scène, les mêmes lettres ornées, ou bien la même absence caractéristique de lettre ornée; ce sont les mêmes coupures de lignes aux indications de scène mises en manchette. Enfin, c'est le même texte, avec toutes ses inexactitudes, plus nombreuses que partout ailleurs, et aussi, pour être équitable, ses corrections, d'ailleurs très rares.

Comment et à quelle époque cet exemplaire composite s'est-il constitué de feuilles de provenances diverses? et est-il unique? En tout cas, il ne pouvait en être fait état dans le relevé des variantes, pour cause de double emploi tantôt avec la seconde édition, tantôt avec la quatrième.

LA | MARIANE | TRAGEDIE. | TROISIÈME EDITION, REVEVE ET CORRIGÉE. || A Paris, | chez Augustin Courbé, Imprimeur & Libraire de | Monseigneur Frere du Roy, dans la petite Sale | du Palais, à la Palme. | M.DC.XXXIX. | *Avec Priuilege du Roy.*

In-4°; 8 ff. non chiffrés, 117 pp., et 2 pp. non chiffrées.

Bibliothèque de l'Arsenal, B. L. 9758.

Même disposition de pages que précédemment. Le *Priuilege* est le même, et l'*Acheué d'imprimer* continue à se dater du 15. *jour de Feurier 1637*. Il faudra en dire autant pour le n° suivant.

L'unique particularité de cette troisième édition est de défigurer le texte en maint endroit, et de façon déplorable.

Par exemple, lorsque le vers 1666 est : *Obseruez sa demarche, & le considerez*, l'on trouve : *& la considerez*. Parfois une syllabe parasite est ajoutée; ainsi : *La lumiere & le bruit s'espandoient parmy le monde*, au lieu de : *par le monde* (vers 87); ou bien : *Le tesmoin qui l'accuse est vn homme irreprochable*, quand il faudrait : *est homme irreprochable* (vers 847). Parfois au contraire, une

amputation douloureuse : *Fera voir ma vertu qui n'est point tachée, pour : qui ne s'est point* (vers 1348).

Un autre de ces désastres mérite également la mention. Au vers 1359, les premières éditions donnaient correctement : *Je voudrois que son cœur peust borner sa tristesse*. Mais au vers précédent il y a le mot : *honorer*. Par contamination, la troisième édition met : *peust honorer sa tristesse*, ce qui, indépendamment du vers faussé, a le tort de ne rien signifier. La quatrième édition cependant reproduit cela, et d'autres en font autant. Plus tard, en 1652, un imprimeur de Toulouse, qui sera noté à sa place, est choqué par les treize syllabes, cherche un mot plus court, ne trouve pas : *borner*, et donne banalement : *peust banir...*

Le même typographe toulousain, en essayant de remettre sur ses pieds le vers 1348, arrive à cette maladroite restitution : *Fera voir ma vertu qui n'en est point tachée*. Il est vrai qu'ailleurs on pourra lire : *Fera voir la vertu*, et : *qui ne fut point tachée*.

C'est ainsi que les textes, passant de main en main, se corrompent et s'adultèrent.

LA | MARIANE, | TRAGÉDIE. | QUATRIÈME ÉDITION, | REVEUE
ET CORRIGÉE. || A Paris, | Chez Augustin Courbé, Imprimeur &
Libraire de | Monseigneur le Duc d'Orléans, dans la petite |
Sale du Palais, à la Palme. | M.DC.XXXXIV. | *Avec Priuilege
du Roy.*

In-4° ; 8 ff. non chiffrés, 117 pp., et 2 pp. non chiffrées.

Bibliothèque de la Comédie-Française, I. 356.

La quatrième édition répète les pires fautes de la troisième avec une fidélité néfaste. S'il arrive qu'elle corrige, ce doit être par hasard, et parce qu'il est tout aussi difficile de reproduire exactement les mauvaises leçons que les bonnes. Mais enfin il y a des cas où elle corrige. Seulement elle n'évite pas toujours de remplacer une erreur par une erreur aggravée. Le vers 613, dans la première édition comme dans la seconde, est tel : *Figure-toy le fait d'un penser ingenu*. La troisième estropie : *Figure-toy fait...* La quatrième, en écrivant : *Figure-toy un fait...* rétablit bien le compte des syllabes, mais agrmente le vers d'un hiatus et enrichit le texte d'un non-sens.

Les non-sens, au surplus, et les contresens les plus énormes ne lui font pas peur. Le vers 759 qui, même dans la troisième édition, était : *Dès sa conception ta rage est auortée*, devient celui-ci : *Dès sa conception ta race est auortée*. Ce n'est plus du tout ce que Tristan a écrit, c'est ce qu'il aurait dû écrire, s'il avait voulu dire autre chose : dans la suite de l'image, *conception* n'appelle-t-il pas *race* aussi bien qu'*auortée* ?

L'édition de 1644, on le voit, ajoute aussi des fautes aux fautes de celle de 1639. Elle oublie même un vers, le vers 1522.

Il est de toute évidence que l'insouciant Tristan n'a plus seulement regardé ses épreuves. Il était peut-être inutile de mêler ici aux variantes ces simples « coquilles », qui ne sont que cela. Mais ne fallait-il pas indiquer ainsi, que les deux premières éditions, en outre du manuscrit, pouvaient, elles uniquement, compter, à l'exclusion des autres ? Par extraordinaire M. Bernardin erre quand il avance que « c'est dans l'édition de 1639 qu'il faut chercher le texte définitivement fixé par Tristan ».

La Mariane eut ces quatre éditions in-4°. Le chevalier de Mouhy mentionne trois éditions in-8° publiées par Augustin Courbé aux dates de 1637, 1644 et 1656. Mais son *Journal du théâtre français*, resté manuscrit, fourmille d'inexactitudes et d'allégations gratuites. Il a dû confondre les formats, pour 1637 et 1644, et imaginer le reste. Personne n'a jamais vu un traître exemplaire répondant au signalement qu'il indique. D'ailleurs, à cette époque, on n'employait pour les pièces de théâtre que l'in-4° concurremment avec l'in-12.

Il existe, en effet, plusieurs éditions in-12, quelques-unes parues dans la nouveauté de la pièce, ou du vivant de l'auteur.

On ne signalera ici que pour mémoire, faute d'avoir pu la rencontrer dans aucun dépôt public, celle qui est inscrite au n° 812 du *Catalogue des livres de feu M. Guyot de Villeneuve* (1901) :

LA MARIANE. — Paris, Augustin Courbé, 1637. In-12, frontispice gravé.

Il se pourrait que ce fût le prototype de la petite édition dont la description va suivre.

LA | MARIANE | TRAGÉDIE | DU S^r DE TRISTAN | L'HERMITE.
 || Sur l'Imprimé. | A Paris, chez Augustin Courbé, Imprimeur
 | & Libraire de Monsieur Frere du Roy, dans | la petite salle
 du Palais, à la Palme. | M.DC.XLIII.

In-12 ; 88 pp. Impression en italiques.

Page 1. — Titre.

Pages 3-5. — *Lettre à Monseigneur...*

Page 6. — *Les Personnages.*

Pages 7-88. — LA MARIANE.

L'*Ode pour Monseigneur...* et l'*Aduertissement* ne figurent pas parmi les liminaires. Les *Arguments*, au devant de chaque acte, manquent, ainsi qu'à la fin du volume le *Priuilege*.

Cette édition in-12 reproduit le texte du premier in-4° de 1637, avant les corrections apportées au second in-4° dans le courant de la même année. Il faut donc remonter à un type d'origine, imprimé vers février 1637, à un type in-12 antérieur à l'édition in-4° considérée ici comme définitive.

Le titre offre encore le nom de l'auteur, remplacé depuis par la mention : « seconde... troisieme... quatriesme edition revue et corrigée ». A la liste des Personnages, le *Gentilhomme qui raconte la mort de Mariane* s'appelle encore THARÉ, et non pas NARBAL, ce qui est d'ailleurs, dans l'une et l'autre édition, en contradiction avec le dialogue du cinquième acte.

L'on continue à lire, vers 1266, la leçon primitive : *Mon ame se resigne à tes bontez diuines*, qui, pour éviter une amphibologie possible, a été changée en celle-ci : *Mon ame n'a recours qu'à tes bontez diuines*. Et l'on retrouve encore les quatre vers, par exemple, supprimés dans la suite avant le vers 1559.

Le catalogue Soleinne enregistre un in-12 de Courbé en 1655. M. Bernardin en connaissait un exemplaire à la Bibliothèque de Liège. Il se classe dans ce groupe-ci, ou s'assimile à l'édition suivante. Brunet le note : *jouxte la copie imprimée à Paris...*

LA | MARIANE | TRAGÉDIE. || Imprimé à Roüen, & se vend | A
 Paris, | chez Augustin Courbé, | au Palais, en la Galerie des
 Merciers, à la Palme. | M.DC.XLV. | Avec Priuilege du Roy.

In-12 ; 8 ff. non chiffrés, 75 pp., et 3 pp. non chiffrées. Impression en caractères elzeviriens.

Feuillet 1. — Frontispice.

Feuillet 2. — Titre.

Feuillets 3 et 4, recto et verso. — *Lettre à Monseigneur...*

Feuillets 5 et 6, recto et verso. — *Ode pour Monseigneur...*

Feuillet 7, recto et verso. — *Aduertissement.*

Feuillets 8, recto. — *Les Personnages.*

Feuillet 8, verso. — *Argument du premier acte.*

Pages 1-75. — LA MARIANE.

Pages 76, 77, 78, non chiffrées. — *Privilege* (14 juin 1636), et *Acheué d'imprimer* (15 février 1637).

Le frontispice est signé *Daret sc.* — En haut, l'inscription : *La Mariane | Tragedie* se lit sur un lambeau de peau, à laquelle pend une symbolique tête de brebis, et qui est maintenu en l'air par les griffes et les crocs d'un lion non moins symbolique, dont on ne voit pas le corps.

Au premier plan, c'est la scène du quatrième acte entre Mariane et Alexandra sa mère. Derrière les deux femmes le Capitaine des Gardes et le Chevalier d'honneur. Le lieu est un corridor de prison, en raccourci, au haut de marches. Au second plan, à gauche du dessin, plus loin qu'une herse dont on ne voit que la partie supérieure, celle d'en bas qui forme porte étant ouverte, un groupe de gardes armés de lances. Sur la droite, dans une sorte de décor successif, on découvre, le drame ayant fait un pas de plus, la cour de la prison, une haie de soldats, et au delà, sur l'échafaud, Mariane agenouillée, et le bourreau levant son glaive dans « vn prompt esclair d'acier ».

Cet imprimé à Rouen a, de toute certitude, été établi sur la bonne édition, c'est-à-dire la seconde, car il ne contient aucune des fautes grossières de la troisième et de la quatrième.

Il rectifie même heureusement parfois son modèle. Il met sur une seule ligne THARÉ, son *Capitaine des Gardes*, ne voyant là, comme il convient, qu'un unique personnage. Il s'accorde avec le Manuscrit pour écrire, au vers 381, *le vieux Hircane* et non *les vieux Hircane*, comme portent tous les in-4^o.

Il garde toutefois la marque de son origine en tombant dans une distraction grave de la seconde édition que les suivantes ont évitée par merveille : *Elle m'a dit des maux...*(vers 676).

Malheureusement il introduit aussi une bonne dizaine de fautes, qui lui sont personnelles : vers 557, *de faux pas*, pour *un faux pas* ; vers 1227, *par vostre malheur*, au lieu de *pour* ; vers 1442, *separer la teste de son corps*, au lieu de *sa teste*. L'on pourrait être tenté de voir de véritables variantes dans les cas suivants : vers 20, *preceder un accident*, au lieu de *deuancer* ; vers 998, *voicy ton amant*, au lieu de *ton amour* ; vers 1092, *nostre empire*, pour *mon empire* ; — si les fautes qui viennent d'être signalées aux vers 557, 1227, 1442, ne démontreraient que le tout ne doit être pris que comme de simples fantaisies du nouvel imprimeur.

Nous restons donc en face du Manuscrit, de la première édition, et de la seconde, seulement.

L'imprimé de Rouen tantôt se vendit séparément, tantôt englobé dans un recueil collectif d'œuvres théâtrales :

THEATRE | FRANÇOIS | des Sieurs | de Scudery. | Tristan. | Desmarests. | & autres. || A Paris, chez Augustin Courbé dans la | petite Sale du Palais, à la Palme. | M.DC.XLVIII. | *Avec Privilege du Roy.* — In-12.

La Table des Pièces contenues en ce Recueil énumère : *L'Amant liberal. L'Amour tyrannique. Eudoxe. Mariane. Panthée. Visionnaires. L'Aueugle de Smyrne. Les Tuilleries.* Toutes ces parties sont à pagination distincte.

Malgré la date de 1648 du titre général, on a bien sous les yeux le petit in-12 de 1645, avec son frontispice et son titre particulier. Page 41, on retrouve cette coquille : *rtcompenses*.

LA | MARIANE, | TRAGEDIE. | TROISIÈME EDITION | *reueue & corrigée.* || A Tolose. | Chez Arnaud Colomiez, Imp. du Roy. | Et | Jean Brocour, Ruë de la Porterie. | M.DC.LII.

In-12 ; 93 pp. Impression en italiques.

Page 1. — Titre.

Pages 3-5. — *Lettre à Monseigneur...*

Pages 6-8. — *Ode pour Monseigneur...*

Pages 9-10. — *Aduertissement.*

Page 11. — *Les Personnages.*

Page 12. — *Argument du premier acte.*

Pages 13-93. — LA MARIANE.

Cette nouvelle impression provinciale avoue, sur son titre, sa filiation. Elle redresse d'ailleurs la plupart des torts du troisième in-4°. Du moins elle le voudrait bien, et l'intention est louable ; mais nous avons vu que, dans les cas difficiles, elle déploie une ingéniosité qui se fourvoie. Le plus clair est que l'imprimeur n'avait sous les yeux que l'exemplaire qu'il copie.

Voici, à son ordre de date, une autre impression exécutée cette fois hors de France :

LA MARIANE, TRAGÉDIE. Suivant la copie imprimée à Paris. 1676, in-12.

Cette édition, sortie des presses de Jean et Daniel Steucker de La Haye, ne nous est connue que par un catalogue de vente de livres. Ce n'est probablement pas la dernière qui ait été publiée au cours du dix-septième siècle.

THEATRE | FRANÇOIS, | ou | Recueil des meilleures Pieces du
| Theatre des Anciens Auteurs. || A Paris, | Chez Pierre Ribou,
sur le Quay | des Augustins, à la descente du Pont-Neuf, | à
l'image Saint Louis. | M.DCC.V.

La Mariane fait partie de ce recueil.

MARIANE, | TRAGÉDIE. | PAR LE SIEUR | TRISTAN L'HERMITE.
| Nouvelle édition, | Augmentée de la Vie de l'Auteur. || A
Paris, Quay des Augustins, | Chez François Flahault, au coin
de la | rue Pavée, au Roy de Portugal. | M.DCC.XXIV. | *Avec
privilege du Roy.*

In-8° ; 12 ff. non chiffrés, et 88 pp.

La *Vie de Tristan*, médiocre, remplace l'*Avertissement au Lecteur*, c'est-à-dire qu'elle prend place après l'*Ode pour Monseigneur*... ; les *Arguments* sont supprimés.

Le texte a été établi avec un certain soin, avec même un certain zèle, mais un zèle indiscret dont plusieurs effets sont néfastes. Vers 316, Tristan avait écrit : *le meurtrier de ses peres*, selon la prononciation de son temps, qui ne comptait le mot : *meurtrier* que pour deux syllabes. Ici, nous lisons : *l'assassin de ses peres*. Amendement d'autant moins opportun qu'au vers 361,

trouvant probablement cette fois la difficulté insoluble, la nouvelle édition se résigne à maintenir : *Meurtrier de mes parens*.

En quoi *dans une sepulture* du vers 1436 a-t-il choqué le correcteur de François Flahault qui substitue : *dedans la sepulture* ? Après avoir voulu expulser un archaïsme de prononciation, voici qu'il fait entrer un archaïsme grammatical.

Mais la plus curieuse de ses malencontreuses interventions porte sur le vers 413. Les éditions à partir de la seconde le donnent ainsi : *Celuy qui vers le Nil emporta les portraits*. Les portraits de qui ? se demande le correcteur. S'il avait pu consulter l'édition originale, il aurait eu la réponse : *Celuy qui vers le Nil emporta nos portraits*. C'est en effet le portrait de Mariane et le portrait de son frère Aristobule, que Gellius va montrer à Antoine, en Égypte. Mais le correcteur ne songe qu'au jeune Aristobule, et il s'ingénie à ceci : *Celuy qui vers le Nil en porta les portraits*. Il pouvait ne pas connaître l'incident raconté par Josèphe et par le P. Caussin ; mais, au lieu d'un portrait de la sœur et d'un portrait du frère, nous avons là deux ou plusieurs portraits d'Aristobule seul, ce qui est torturer la pensée de Tristram. Non moins grave est de lui prêter ce tour : *en pour de lui*, qui n'est aucunement de son style.

L'excuse, c'est que la leçon : *les portraits* doit bien être une simple inadvertance, cause d'incertitude.

MARIANE. | TRAGÉDIE.

In-12 ; 83 pp.

Page 1, non chiffrée. — Titre.

Page 3, non chiffrée. — *Acteurs*.

Page 4, non chiffrée. — *Argument du premier acte*.

Pages 5-83. — MARIANE.

Ce petit volume qui ne contient ni la *Lettre*, ni l'*Ode*, ni l'*Avertissement*, n'a non plus d'autre titre que cette façon de faux-titre : *Mariane, tragédie* ; et il est cependant complet ainsi, si l'on se réfère à la pagination.

Il a dû faire partie de quelque recueil collectif d'œuvres dramatiques datant selon toute apparence du commencement au

moins du dix-huitième siècle. En effet, *Mariane* n'est plus précédé de l'article, et *Acteurs* est mis en place de *Les Personnages*.

A part ces détails extérieurs, il suit pas pour pas l'*Imprimé de Rouen* mis en vente chez Courbé. Toutes les erreurs de cet in-12 se retrouvent là. Cependant un nouvel écart : au vers 1360, *moindre tendresse*, au lieu de *moins de tendresse*. Ce ne peut être le seul, mais la recherche serait sans intérêt.

La présence de la leçon : *en porta les portraits* (vers 413), est-elle un motif de ranger cette édition après celle de Flahault ?

MARIANE, | TRAGÉDIE. | PAR | TRISTAN L'HERMITE. || A Troyes, | chez la Veuve de Jacques Oudot, | Imprimeur & Marchand Libraire, | rue du Temple, 1724. | Avec Approbation et Permission Royale.

In-12 ; 70 pp. et 1 f. non chiffré.

Cette édition, abominablement imprimée sur papier à chandelle, serait correcte s'il n'arrivait d'y lire entre autres choses : *Fera voir la vertu que l'on a opprimée*, ce qui porte le dernier coup au vers 1348. Elle se rattache d'ailleurs à l'*Imprimé de Rouen*, par les particularités des vers 20, 998, 1092, etc.

La *Lettre* et l'*Ode* ont disparu. L'*Approbation* et la *Permission* inscrites au dernier feuillet recto et verso sont, l'une du 14 mai, l'autre du 1^{er} juin 1723.

MARIANE, | TRAGÉDIE. | PAR TRISTAN L'HERMITE. || A Troyes, | chez la Veuve de Jacques Oudot, | Imprimeur & Marchand Libraire, rue | du Temple. | M. DCC.XVIII.

In-12 ; 70 pp. et 1 f. non chiffré.

Il faut rectifier la date : 1738, et non 1718, puisque la *Permission du Roi*, au dernier feuillet, est du 17 octobre 1738.

Un peu moins mal imprimée, cette édition reproduit la précédente page pour page, et n'a garde de n'aggraver, par de nouveaux forfaits, les anciens, dont l'attentat commis sur ce vers 1348, si éprouvé de tous temps.

Un autre tirage de l'imprimerie Oudot porterait la date de 1736. Il n'est guère à rechercher, si l'on juge par les deux informes livrets qu'on vient de voir.

MARIANE, | TRAGÉDIE | du sieur | Tristan-L'Hermite. | *Remise au Theatre.* || A Paris, | chez Didot, Quay des Augustins, | à la Bible d'Or. | M.DCC.XXXI.

In-12 ; 94 pp.

On attribue à J.-B. Rousseau ce travail d'arrangement, qui ne porte que sur la « diction », ainsi que l'explique un Avertissement. « Les changemens arrivés dans notre langage et dans nos manières de parler ont en quelque sorte obscurci l'éclat, et défiguré les plus beaux traits » de ce Poème. De telle façon que « la *Mariane*, avec tout ce qui peut rendre une Tragédie admirable, n'ose plus paroître sur le Théâtre, uniquement par le défaut de sa diction, qui, au milieu des expressions les plus sublimes, rampe véritablement en plusieurs endroits, et que nos oreilles ne pourraient plus supporter en ce temps-ci. »

Voyons comme Tristan rampe : HERODE. — *Ah ! voicy Pherore.* — PHERORE. — *On me disoit icy que vous dormiez encore.* — Et quelle « diction soutenue » pourront supporter les nouvelles oreilles : HERODE. — *Ah ! je vois Pherore.* — PHERORE. — *Hé quoi ? votre réveil suit de si près l'Aurore ?*

« Le travail, dit l'Avertissement, n'a pas été fort pénible, puisqu'il ne consistoit que dans le retranchement, la correction, ou le supplément de cent cinquante ou cent soixante vers, tout au plus. » Tout au plus ? La réalité, c'est que le total des « retranchements », à lui seul, monte à 230 vers et qu'il y a bien 130 vers défigurés ou entièrement supplantés, ou ajoutés.

Le texte de Tristan est loin ! Cette édition ne figure donc que pour mémoire, et même ne devrait pas figurer dans la bibliographie de *la Mariane*.

THÉÂTRE | FRANÇOIS, | ou | Recueil | des meilleures pieces | de Théâtre. | Tome II. | A Paris, | chez | P. Gandouin, Quay des Augustins | Nyon Pere, Quay de Conti | Valleyre, rue de la vieille Boucherie | Huart, rue Saint-Jacques | Nyon Fils, Quay des Augustins | Clousier, rue Saint-Jacques. | M.DCC.XXXVII. | *Avec Approbation et Privilege du Roy.*

Pieces contenues dans ce second volume : *Cosroës. La Sophonisbe. La Mort de Mustapha. La Mort de Chrispe. Panthée. La Mariane.*

La moitié du volume appartient à Tristan. *La Mariane* y occupe les pages 549 à 652. Toutes les particularités attestent la filiation de l'*Imprimé de Rouen*. Il est curieux de constater que cette petite impression provinciale de 1645 a pris, sans doute parce qu'elle était la plus répandue pour son format commode, une importance prépondérante.

RECUEIL DES MEILLEURES PIÈCES DRAMATIQUES faites en France depuis Rotrou jusqu'à nos jours. Lyon, 1780, in-8.

La Mariane fait encore partie de ce recueil, comme de plusieurs autres du même genre, vers le même temps.

PETITE | BIBLIOTHEQUE | DES | THÉÂTRES, | Contenant un
Recueil des meilleures | Pièces du Théâtre François, Tra-
gique, | Comique, Lyrique & Bouffon, depuis | l'origine des
Spectacles en France, jus- | qu'à nos jours. || A Paris, | au Bureau,
rue des Moulins, Butte Saint- | Roch, n° 11, où l'on souscrit. |
M.DCC.LXXXIV. | Avec Approbation, et Privilège du Roi.

Petit in-12 ; 26, XXII, et 96 pp. De l'imprimerie de Valade.

Page non chiffrée. — Titre : CHEF D'ŒUVRE | DE | TRISTAN
L'HERMITE. || A Paris, | Au Bureau de la Petite Bibliothèque
des Théa- | tres, rue des Moulins, Butte S. Roch, n° 11. ||
M.DCC.LXXXIV.

Pages 1-8. — Vie de Tristan L'Hermite.

Pages 9-26. — Catalogue des Pièces de Tristan L'Hermite.

Page non chiffrée. — MARIAMNE, | TRAGÉDIE | DE | TRIS-
TAN L'HERMITE | dédiée | à Monseigneur le Duc d'Orléans. || A
Paris, | Au Bureau.....

Pages i-iv. — *Lettre à Monseigneur...*

Pages v-vj. — *Avertissement.*

Pages vij-viiij. — Note des Rédacteurs.

Pages ix-xvij. — Jugements et Anecdotes sur Mariamne.

Pages xviiij-xxij. — Catalogue des Tragédies qui ont paru sous le titre de Mariamne.

Page 1, non chiffrée. — MARIAMNE, | TRAGÉDIE | DE | TRIS-
TAN L'HERMITE. | Représentée en 1636.

Page 3, non chiffrée. — *Personnages.*

Page 4, non chiffrée. — *Argument du premier acte.*

Pages 5-96. — MARIAMNE.

De tout ce qui précède depuis 1637 la tragédie de Tristan ne sort, en général, que plus ou moins gravement défigurée. Mais voici ce qu'on pourrait appeler : une intention (au dix-huitième siècle) d'édition critique. Les « Rédacteurs » se sont, pour ce volume de leur collection comme pour les autres, appliqués à donner un texte, à leur sens, le meilleur possible, et même un texte comparé, et aussi à éclairer ce texte et toute l'œuvre à l'aide des renseignements et des documents qu'ils étaient en mesure de rassembler.

La *Vie de Tristan* n'est, il faut bien l'avouer, qu'un démarquage de celle qui orne l'édition de François Flahault, 1724 ; toutefois des bavardages par trop oiseux y ont cédé la place à des précisions biographiques infiniment plus utiles. Le *Catalogue des Pièces* n'est autre chose qu'une bibliographie embryonnaire et non sans erreurs de la *Mariane*, puis des ouvrages dramatiques que le poète écrivit ensuite. Le *Catalogue des Tragédies* sur le même sujet est une nouvelle bibliographie commentée qui vient compléter la première. Les *Jugements et Anecdotes* essaient de fournir quelques détails sur les représentations et sur le succès qu'obtint la pièce.

La *Note des Rédacteurs* dit : « Nous avons eu grand soin, pour cette Pièce, de comparer toutes les Editions que nous avons pu nous en procurer ; mais c'est surtout au Manuscrit indiqué dans notre Catalogue des Pièces de Tristan que nous devons les variantes importantes de notre Edition. »

Tout cela est fort louable. Malheureusement, ce qui manque trop à cette édition critique, c'est la méthode et le scrupule critiques.

Il fallait d'abord y mettre moins d'indépendance. Tristan ayant intitulé son œuvre : *La Mariane*, il n'y avait pas de raisons de lui imposer ce titre de : *Mariamne*, qui est celui qu'avait adopté Hardy et que Voltaire avait repris, avant de l'allonger en *Hérode et Mariamne*. Pourquoi préférer, en dépit du poète, cette orthographe, même d'allure plus historique ? et pourquoi enlever l'article, qui est une mode de parler du temps de *La Mariane* ? Il n'y avait également aucun motif de nommer l'héroïne *Mariamne* tout au long du dialogue.

Quelle force majeure obligeait d'éliminer l'*Ode pour Monseigneur Frere du Roy allant en Picardie commander les armées de sa Majesté*? Ces vers, à coup sûr, n'ont point de rapports avec l'événement mis sur la scène. Mais ils sont une date.

Nous arrivons à la tragédie elle-même. Les « Rédacteurs » se vantent d'en avoir comparé toutes les éditions. Nous savons qu'il suffisait de s'inquiéter des deux premières. Ils les ont eues entre les mains probablement l'une et l'autre, mais ils sont allés s'embarrasser en outre de l'in-8 de François Flahault, auquel ils n'auraient dû accorder aucune autorité puisqu'elle avait été faite soixante-dix ans après la mort du poète. Ils y ont récolté les trois corrections absurdes des vers 316, 413 et 1436. Il eût mieux valu s'abstenir.

A cela près, c'est au Manuscrit uniquement qu'ils ont puisé leurs variantes « importantes ». Importantes ou non, il fallait les admettre toutes, et non pas en choisir seulement une douzaine (on croit d'abord qu'ils s'en sont tenus là), quand il y en a aisément quinze fois plus. Ces variantes, ils les ont, disent-ils, après les avoir « guillemettées », tantôt placées « dans le corps de la Piece » et tantôt « renvoyées au bas des pages ». La seconde façon est la bonne ; la première ne vaut rien. En les incorporant dans le texte, ils ne se sont pas rendu compte qu'ils annulaient des corrections ou qu'ils passaient outre à des suppressions que l'auteur avait jugées nécessaires, décision qui ne pouvait appartenir qu'à lui, et où ils n'avaient, eux, rien à voir. Puis il se produit que, quand nous rencontrons quatre vers de suite guillemettés, il nous est impossible de savoir s'il s'agit d'une correction, ou s'il s'agit d'une suppression, l'une et l'autre abolies. Est-ce un vers seul, nous comprenons que, là, Tristan avait cru améliorer, et qu'on le relève de cette erreur ; mais encore, quelle était sa correction ? La leçon originelle vaut-elle mieux en effet que celle par quoi il l'avait remplacée ? ou bien, comme on pourrait lui faire l'honneur de le croire, avait-il réalisé un progrès quelconque vers la perfection ? On aimerait à en juger en dernier ressort.

Mais les Rédacteurs se moquent un peu de nous, avec leurs guillemets. Ils en mettent quand cela leur plaît, environ une

fois sur trois. Alors, quand ils les oublient, c'est bien pis. Il n'est même plus possible au lecteur de deviner qu'il n'a pas sous les yeux le dernier texte avoué par Tristan, mais celui que Tristan pensa devoir retoucher.

Si l'on fait une recension un peu minutieuse, on constate qu'ici les variantes fournies par le manuscrit comparativement avec la seconde édition se montent en réalité à trente-cinq ou trente-six, que chacune d'ailleurs soit d'un seul mot ou de plusieurs vers. Ce n'est encore qu'un quart ou un cinquième de ce qu'on pourrait voir. Du moins, le choix des Rédacteurs se justifie-t-il ? Il ne semble guère ! Ils en ont laissé d'aussi « importantes » et de non moins intéressantes que celles qu'ils ont relevées. Ils ont opté pour les « *légions d'Arabes et de Parthes* » (vers 175-176), pour « *cette autre Médée* » (vers 335-336), pour le « *lamentable objet* » du vers 1754 ; tout cela sans daigner en donner acte. Mais ils ont ignoré les premières formes également curieuses des vers 200, 413, 468, 513, 633-634, 1066, 1071-1073, 1113-1114, 1402, 1561, 1667 et 1676, et 1741-1743, — entre autres. Il est vrai que, s'ils les avaient accueillies, autre part qu'au bas des pages, ce que nous en ignorerions, c'est la forme définitive.

Le moins que l'on puisse penser, c'est que tout cela manque singulièrement d'ordre et de suite.

Il y aurait bien encore quelques reproches à faire aux Rédacteurs. On ne leur ira pas chercher chicane d'avoir rajeuni l'orthographe, mais oui bien la syntaxe et le vocabulaire. Tristan disait (vers 22) : *suffisans de vous epouuenter* ; ils substituent : *suffisans pour...*, sans avertir. Ils marquent par des italiques que le mot : *énigme* était masculin du temps de Tristan, et ils signalent de même, à trois reprises, une faute de prosodie, imaginaire à la même époque ; mais c'est sans que le lecteur sache exactement quelle est l'intention de ces italiques.

Pour tout résumer, ce qui sort de cette combinaison arbitraire du Manuscrit, des éditions originales, de l'édition de François Flahault, et enfin de l'apport personnel des « Rédacteurs », c'est un texte qui n'est pas le texte définitif de Tristan, qui n'est pas non plus le texte à aucune époque, en aucun de ses états, — qui

est un texte selon le goût de quelques lettrés de la fin du dix-huitième siècle. D'ailleurs, de quelques lettrés fort recommandables. Il ne faut pas trop demander et c'est mieux qu'on ne pouvait attendre à cette date. Enfin, il est une chose dont il y a grand compte à tenir, c'est la découverte, la prise en considération, l'utilisation, même imparfaite, du Manuscrit.

L'édition de la « Petite Bibliothèque des Théâtres » reste la seule, depuis Tristan, dont on doive faire cas. Celle qui suit ne la vaut pas, malgré les promesses de son titre, et bien qu'exécutede notre temps, où l'on ne se contente pas si facilement.

Les cahiers d'un bibliophile. II. LA MARIANE, tragédie, par Tristan L'Hermite. Nouvelle édition. Texte collationné sur les meilleures éditions publiées du vivant de l'Auteur, par Edmond Girard. — Se trouve, à Paris En la Maison des Poètes, 42, rue Mathurin Regnier, 42.

Petit in-4° ; 9 ff. et 146 pp.

Au 3^e feuillet, cette reproduction de titre :

LA | MARIANE, | TRAGEDIE. | QVATRIESME EDITION | REVEVE
ET CORRIGÉE. || A Paris, | chez Augustin Courbé, Imprimeur &
Libraire de | Monseigneur le Duc d'Orleans, dans la petite | Sale
du Palais, à la Palme, | M.DC.XXXXIV. | *Avec Priuilege du
Roy.*

Les feuillets suivants reproduisent les liminaires, dans l'ordre connu. L'unique infidélité à la quatrième édition est que la liste des *Personnages* est plutôt celle de l'*Imprimé de Rouen*, avec l'adjonction toutefois du nom d'ALEXANDRA, qui est placé après celui de MARIANE. — Mais il est plus simple, et plus exact, de dire que l'éditeur a rectifié et complété de son cru cette liste.

Les pages 1 à 117 réimpriment, scrupuleusement page pour page, la tragédie.

Le *Priuilege* occupe les pages 118 et 119, non chiffrées.

Aux pages 121-145 : *Bibliographie et Variantes* (signé : E. G.)

A la page 146, cet « achevé d'imprimer » :

L. G. — 10 octobre MDCCCCI. — E. G.

Par une singulière aberration, M. Girard a donc pris pour type la quatrième édition qui est la plus mauvaise des éditions

in-4°, la plus mauvaise des éditions publiées du vivant de l'Auteur. C'est sans doute parce qu'elle est la plus commune. Il sait cependant qu'elle n'a pas de mérite. Il dit dans une note : « On remarquera que j'ai fidèlement reproduit une faute curieuse de l'édition de 1644 ; il y a deux Scène Deuxième dans le troisième Acte. » Mais, là même, il ne s'avise pas qu'il avoue qu'il n'a guère regardé les autres éditions ; il y aurait retrouvé la même « faute curieuse ».

Dans une autre note : « Lonare (au lieu de Zonare) comme le dit — et comme me l'a fait dire — fautivement le texte de 1644. » Pourquoi aller choisir précisément un texte défectueux, et s'y tenir si religieusement ?

Enfin, à propos du vers 87, qu'il donne ainsi : *La lumière et le bruit s'espandoient parmy le monde*, voici encore cette note : « Ce vers de treize syllabes, où la faute de typographie devient évidente, lorsqu'on la compare au texte du manuscrit, prouve, ainsi que deux ou trois autres vers faux qu'on rencontrera plus loin, qu'en 1644, Tristan, jugeant son texte bien définitivement arrêté, ne se donnait plus la peine de relire les épreuves et abandonnait à l'imprimeur le soin de les corriger. »

Tout cela vaut le poids d'or ! Il fallait donc élire un autre état du texte, s'enquérir du moment précis où Tristan l'avait « définitivement arrêté ». En outre, il n'était nullement besoin de remonter jusqu'au manuscrit, il suffisait des deux éditions de 1637 pour lire la leçon correcte : *par le monde*. Il apparaît de plus en plus que M. Girard n'a eu sous la main que la quatrième édition, et le manuscrit.

Il laisse donc : *s'espandoient parmy le monde*. Il laisse également : (vers 613) *Figure-toy un fait* ; (vers 759) *ta race est auortée* ; (vers 1348) *qui n'est point tachée* ; (vers 1484) *et ie ne la sçaurois croire*. Mais pourquoi redresse-t-il (c'est manque de logique), au vers 1359, *peust honorer sa tristesse* en : *peust borner* ; au vers 1715, *couple infernale* en *couple infernal* ; au vers 1796, *ne t'imaginans pas* en *ne t' imagine pas* ? Pourquoi repêche-t-il le vers 1652, qui avait disparu de l'édition qu'il suit ? — Seuls, naturellement, les exemples les plus saillants, les cas dont il a déjà ici été question, sont cités. Et cela suffit amplement.

Mais voici. C'est lorsque M. Girard triche qu'il a raison. Il prétend nous offrir, en les pages 1-117, une sorte de fac-similé de l'édition de 1644, telle quelle, avec toutes ses déformations, ou presque ; il ne nous en dénonce les torts que dans les notes qu'il place au bas des pages 121-145. Ce faisant, il paraît ignorer qu'il n'y a que certains lecteurs qui lisent des notes, surtout lorsqu'elles se trouvent rejetées à la fin du volume, et que, pour les autres, le texte demeure ce qu'il est au moment où on le leur met sous les yeux. — De là l'extrême importance de donner tout d'abord le meilleur texte.

Était-il donc si difficile de ne pas aller précisément calquer celui de la quatrième édition ? M. Bernardin, derrière qui M. Girard se retranche volontiers, aurait peut-être adopté la troisième édition. Il se serait déjà un peu moins mépris, quoique pas beaucoup. Mais il indiquait qu'on pouvait consulter la première à la Bibliothèque de la Comédie-Française et la seconde à la Bibliothèque de Grenoble. C'est même, sans nul doute, faute d'avoir, à cause de l'éloignement, examiné à loisir l'exemplaire de Grenoble qu'il n'a pas reconnu là l'édition véritablement définitive, ou, mieux, la dernière revue par Tristan. En tout cas, il ouvrait une piste suffisante, et il n'y avait ensuite plus qu'à se rendre compte par soi-même.

On sent que la *Bibliographie* ne peut pas être très détaillée. Ce qui lui manque, c'est d'être de première main, — de cette main qui tourne les pages des livres.

C'est là que se lisent les étonnantes réflexions plus haut citées, là, ou bien dans la liste, qui suit, des *Variantes*, tirées uniquement du Manuscrit.

Le Manuscrit était signalé par la notice du volume de la Petite Bibliothèque des Théâtres. M. Girard n'entend pas suivre les errements des Rédacteurs de 1784, et ne recueillir que les *Variantes* « importantes ». Il en omet quand même près d'une centaine, notamment toutes les variations dans les indications de scène, qui ont cependant un intérêt... scénique.

Tout ce qu'on pourrait reconnaître à ce travail, c'est d'être pavé d'intentions, sans doute bonnes.

La bibliographie de *La Mariane* doit se compléter par la mention de deux recueils où prirent place par la suite deux des liminaires de la tragédie.

LETTRES | MESLÉES | DV SIEVR | DE | TRISTAN. || A Paris, | Chez Augustin Courbé, Libraire & Impri- | meur de Monsieur frere du Roy, dans la petite | Salle du Palais, à la Palme. | M.DC.XLII | *Avec Priuilege du Roy.*

In-12; 12 ff. non chiffrés, 527 pp., et 8 ff. non chiffrés.

Pages 25 à 30. — *A Monseigneur le Duc d'Orleans, en presentant la Tragedie de Mariane à son Altesse Royale.*

LA LYRE | DV | SIEVR TRISTAN. || A Paris, | Chez Augustin Courbé, | Libraire & Imprimeur de | Monsieur frere du Roy, dans la petite Salle | du Palais, à la Palme. | M.DC.XXXI. | *Avec Priuilege du Roy.*

In-4°; 4 ff. non chiffrés, dont un pour le frontispice, 32 pp., 168 pp. à pagination nouvelle, et 1 f. pour le *Priuilege*.

Pages 59 à 62. — *Pour Monseigneur le Duc d'Orleans, Lors que son Altesse commandoit les Armes du Roy en la Prouince de Picardie. Ode.*

Voici la liste des sigles usités dans la présente édition, aux variantes en bas des pages.

M. — MANUSCRIT.

A. — LA MARIANE, 1637.

B. — LA MARIANE, seconde édition, 1637.

C. — LA MARIANE, troisieme édition, 1639.

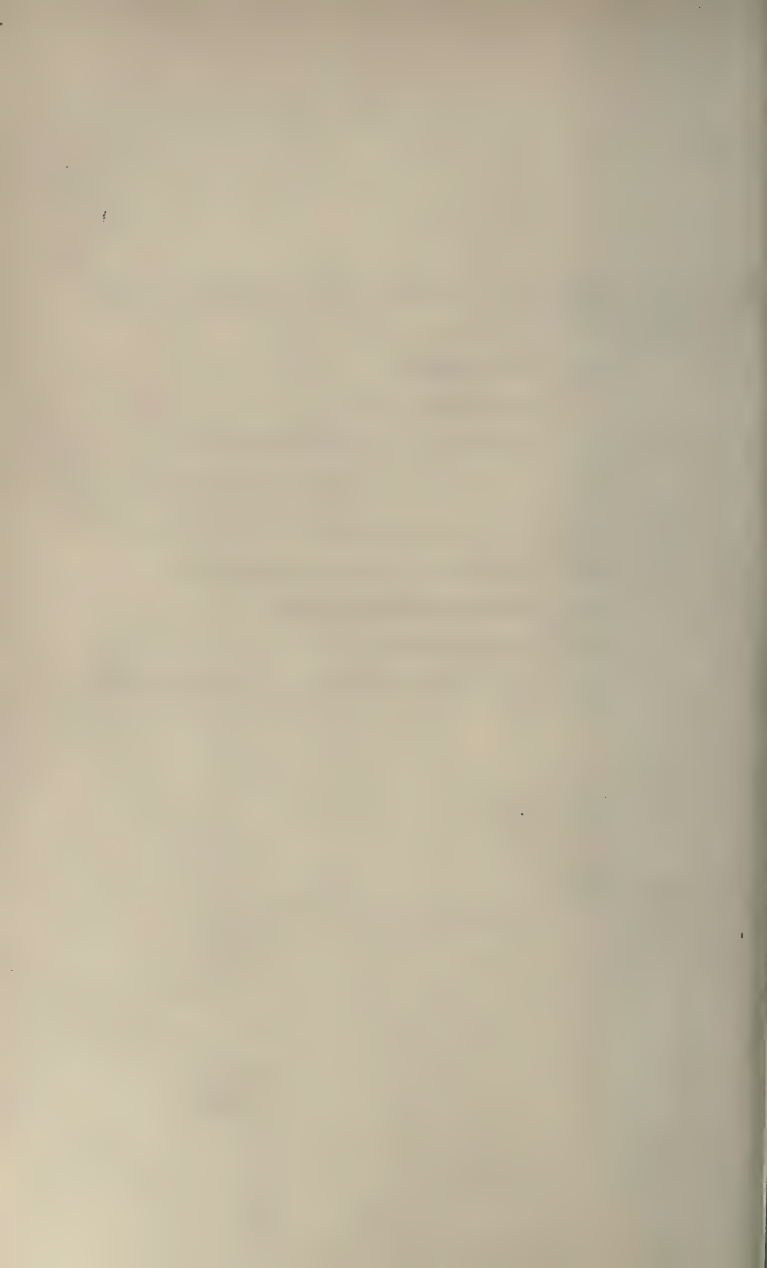
D. — LA MARIANE, quatrieme édition, 1644.

F. — LA MARIANE. *Imprimé à Rouen*, 1645.

Lm. — LETTRES MESLÉES, 1642.

L. — LA LYRE, 1641.

B donne le texte généralement suivi dans la présente édition.



LA
MARIANE
TRAGÉDIE.

SECONDE ÉDITION, REVUE ET CORRIGÉE.

A PARIS

Chez AUGUSTIN COVRÉ, Imprimeur & Libraire de
Monseigneur frère du Roy, dans la petite Salle
du Palais, à la Palme.

M. DC. XXXVII.
AVEC PRIVILEGE DU ROY.

A

MONSEIGNEVR
LE DVC D'ORLEANS

MONSEIGNEVR,

Après l'estime que vous auez faite de cette Peinture parlante de MARIANE, ie croirois diminuer beaucoup de son prix, si ie n'auois l'honneur de la presenter à
5 VOSTRE ALTESSE. Vous auez payé trop prodigalement vne si petite rareté, l'ayant apellée Merueilleuse ; & certes cette louange de la bouche d'un si grand Prince, merite bien de plus dignes reconnoissances que celle-cy. Ie ne pretends pas aussi, MONSEIGNEVR, m'acquiter
10 par vn si petit hommage, des honneurs que ie dois à VOSTRE ALTESSE : ce seroit vser d'actions de graces trop communes, vers vne Diuinité si propice. I'espere bien de presenter quelque iour à vos Autels des Offrandes plus receuables. Les Muses dispensatrices de la gloire,
15 n'auront qu'à me fournir assez d'industrie pour ce beau dessein, ie m'asseure que vos Illustres actions m'en donneront assez de matiere. L'Ange qui veille pour le salut de la France, & qui trauaille si glorieusement pour sa prosperité, ne l'a pas encore conduite iusqu'à la grandeur où elle doit arriuer. Si la IUSTICE & la PIETÉ,
20 accompagnées de la VALEVR, ne promettent aux nobles projets du Roy, que des succès bien fauorables ; les

M. (Pas de LETTRE A MONSEIGNEVR.)

Lm. A MONSEIGNEVR LE DVC D'ORLEANS, En presentant la Tragedie de Mariane à son Altesse Royale.

3. *A.* n'auois pas l'honneur

limites de cét Estat s'estendront au moins aussi loing souz
le Regne du victorieux LOVIS, que souz celuy de CHAR-
25 LEMAGNE : Et VOSTRE ALTESSE servira sans doute beaucoup
à ce digne establissement. Soit que vous commandiez
vne Armée au delà des Alpes, pour aller rechercher dans
l'Italie les droicts de vos Predecesseurs ; soit qu'avec de
plus grandes forces, vous alliez oster le ioug à la Grece,
30 pour le donner à toute l'Asie, selon la voix des Oracles,
MONSEIGNEVR ; Vous ferez des choses plus qu'humaines,
& qui feront entreprendre de beaux efforts aux excel-
lens Esprits de ce Siecle, afin de les immortaliser. Il ne
faudra guere d'inuention pour donner apres ces emplois,
35 beaucoup de splendeur à l'image de vostre vie, il suffira
si l'on peut représenter naïfvement les Lauriers dont vous
serez couronné. Je n'ay pas tellement vieilly au service
de VOSTRE ALTESSE, que ie ne puisse encore esperer de
voir ces progresz, & de produire mesme alors quelque
40 Œuvre, qui rende tesmoignage de vostre Gloire, & de
mon tres-humble zelle à vostre service ; vous faisant
auoüer qu'apres le plaisir qu'on sent à faire de belles
actions, il n'y en a point d'egal à celuy de s'entendre
louër de bonne grace. Je suis,

45 MONSEIGNEVR,

DE VOSTRE ALTESSE,

Le tres-humble, & tres-obeïssant seruiteur,

TRISTAN L'HERMITE.

POVR

MONSEIGNEVR

FRERE DV ROY

Allant en Picardie commander l'armée de Sa Maïesté.

ODE.

Ingrate cause de mes veilles,
l'ay trop escrit de desespoirs
Sur les cruautez sans pareilles
Dont tu rebutes mes deuoirs.
GASTON qui va porter la guerre
Aux extrémitez de la Terre
Me porte à changer de discours ;
Et i'aime mieux dans nos alarmes
Chanter la gloire de ses armes,
Que la honte de mes amours.

Ce ieune et glorieux Achille
A qui tant d'honneur est promis,
A desia repris vne ville
Et repoussé les ennemis.
Le voila desia qui s'apreste
Pour aller faire la conqueste
D'une precieuse Toison ;
Suiuy de cent Heros d'elite
Qui ne cedent pas en merite
A ceux qui suiuirent Iason.

M, A. (Pas d'ODE POVR MONSEIGNEVR.)

L. POVR MONSEIGNEVR LE DVC D'ORLEANS, Lors que son Altesse commandoit les Armes du Roy en la Prouince de Picardie. ODE.

Poursuy, GASTON, prens vne pique,
Et va combattre à coups de main
Le rauissant Lion Belgique,
Et le superbe Aigle Romain.
Portant tes armes inuincibles
Contre des Monstres si nuisibles
Par qui nos champs sont desolez ;
Fay sortir apres tant de guerres
De leurs ongles & de leurs serres
Les Etats qu'ils nous ont volez.

30

Suy la Victoire qui t'apelle
Escartant de toy le mal-heur,
Et gagne vne palme immortelle
Qu'elle propose à ta valeur :
L'Artois soupire en sa misere
Sous vne Puissance estrangere
Qui le tient en captiuité ;
Auiourd'huy ta fatale espée
Ne peut estre mieux occupée
Qu'à luy rendre sa liberté.

40

Milan dont l'horrible Couleure
Nous a tant deuoré d'Enfans,
Doit estre le second chef d'œuvre
De tous ces exploits triomphans.
Le Pó dessus son lit humide,
Predit de toy qu'un ieune Alcide
Est sur le point de l'écorner ;
Et que de ta iuste colere
La Sicile aura le salaire
Des Vespres qu'elle fit sonner.

50

L'art dont i'escris les belles choses
 N'attend que tes gestes guerriers :
 Comme ie t'ay donné des roses,
 Ie te veux offrir des lauriers.
 Fen les escadrons comme vn foudre,
 Et nous fay voir dessus la poudre
 Vn nouuel Hector aterré.
 Ie dépeindray si bien l'image
 Des merueilles de ton courage,
 Qu'Alexandre en auroit pleuré.

60

Mais sois ialoux de cette gloire
 Que le Temps ne pourra finir;
 Tesmoigne aux filles de Memoire
 Qu'elles sont en ton souuenir.
 GASTON, ces Vierges cognoissantes,
 Attendent sans estre pressantes
 Le Bien qu'elles ont merité :
 Et laissent aux lasches courages
 La poursuite des auantages
 Qu'on a par importunité.

70

TRISTAN.

3. L. nompareilles — 7. L. M'oblige à changer — 21. L. Prince
 Illustre, prens — 26. L. Contre ces Monstres — 49. L. La Sicile attend
 C, D. (L'Ode n'est pas signée.)

ADVERTISSEMENT.

Le sujet de cette tragedie est si connu, qu'il n'auoit pas besoin d'arguments ; quiconque a leu Iosephe, Zonare, Egesippe, & nouuellement le Politique Mal-heureux, exprimé d'un stile magnifique, par le Reuerend
5 Pere Caussin ; sçait assez quelles ont esté les violences d'Herode, qui furent fatales aux Innocens, et particuliere-
ment à cette Illustre Mariane, dont il auoit vsuré le lict & la liberté, avec la Couronne de Iudée. Je me suis
efforcé de dépeindre au vif l'humeur de ce Prince san-
10 guinaire, à qui la Nature auoit fait assez de graces pour le rendre un des plus grands hommes de son siecle, s'il n'eust employé ces merueilleux auantages contre sa propre
reputation, en corrompant des biens si purs par le débordement d'une cruauté sans exemple, & des autres vices
15 qu'on a remarquez en sa vie : Voy ceste peinture en son iour, & n'y cherche pas des finissemens qui pourroient

M. Auertissem. au lecteur.

1-2. *M.* qu'il n'a pas besoin — 3-5. *M.* Egesippes, etc., sçait assez —
7. *M.* ceste Illustre Mariane dont il vsurpa — 10. *M.* assez de grace

7-8. Ce desloyal tenant la vie, le sceptre & la couronne de la maison de Mariamne, pour recompense luy osta le sceptre, la couronne, la vie...
CAUSSIN, La Cour Sainte, Le Polytique malheureux : App., 27-29.

9-11. C'estoit un grand iugement naturel, un esprit perçant à merueille, un courage esleué autant qu'il se peut dire. Un homme qui venu de rien poussa sa fortune iusques au throsne, & l'affermist parmy tant d'affaires espineuses, iusques à se faire admirer par les plus sensez du monde...
CAUSSIN, 6-10.

affoiblir en quelque sorte la hardiesse du dessein : Je ne
me suis pas proposé de remplir cet ouvrage d'imitations
Italiennes, & de pointes recherchées ; i'ay seulement
20 voulu descrire avec vn peu de bien-seance, les diuers
sentimens d'un Tyran courageux & spirituel, les artifices
d'une femme enuieuse & vindicative, & la constance
d'une Reine dont la vertu meritoit vn plus fauorable
destin : Et i'ay dépeint tout cela de la maniere que i'ay
25 creu pouuoir mieux reüssir dans la perspectiue du
Theatre ; sans m'attacher mal à propos à des finesses
trop estudiées ; & qui font paroistre vne trop grande
affectation, en vn temps où l'on fait plus d'estat des
beautez qui sont naturelles, que de celles qui sont
fardées.

18-19. *M.* cette ouvrage de pointes recherchées & d'imitations Italiennes
— 25. *M.* la prospectiue

22-23. Vne Dame, qui a esté vn vray miroir de patience... CAUSSIN,
15-16.

LES PERSONNAGES.

HERODE.

THARÉ.

SON CAPITAINE DES GARDES.

PHERORE, Frere d'Herode.

SALOME, sa sœur.

MARIANE.

DINA, Dame d'honneur & confidente de Mariane.

L'ESCHANSON.

LE GRAND PREVOST.

DEVX IVGES.

SOESME.

L'EVNVQVE.

LE CONCIERGE.

NARBAL, Gentil-homme, qui raconte la mort de Mariane.

La Scene est en Ierusalem.

M. PERSONNAGES. HERODE. — THARÉ, gentilhomme de la chambre d'Herode. — PHERORE, frere d'Herode. — SALOME, sœur d'Herode. — MARIANE, femme d'Herode. — DINA, confidente de Mariane. — L'ESCHANÇON. — L'HVISSIER du cabinet. — PHALEG. 1. Iuge. — SADOE. 2. Iuge. — PHARES, capitaine des gardes. — ACHAM, Preuost. — SOESME, creature d'Herode. — L'EVNVQVE. — LE GEOLIER. — ISBOCETH, Seigneur de la cour d'Herode. — ALEXANDRA, mere de Mariane. — OZIAS, cheualier d'honneur d'Alexandra. — NARBAL, gentilhomme de la cour d'Herode. — LES GARDES d'Herodes.

A. HERODE. — SON CAPITAINE DES GARDES. — PHERORE, Frere d'Herode. — SALOME, sa sœur. — MARIANE. — DINA, Dame d'honneur & confidente de Mariane. — L'ESCHANSON. — DEVX IVGES. — SOESME. — L'EVNVQVE. — LE CONCIERGE. — THARÉ, gentil-homme, qui raconte la mort de Mariane. — *La scene est en Ierusalem.*

C, D. HERODE. — THARÉ. — SON CAPITAINE DES GARDES. — PHERORE, Frere d'Herode. — SALOME, sa sœur. — MARIANE. — ALEXANDRA, Mere de Mariane. — DINA, Dame d'honneur & confidente de Mariane. —... (Le reste, conforme à B.)

F. HERODE. — THARÉ, son Capitaine des Gardes. —... (Le reste, conforme à B.)

ARGUMENT DV PREMIER ACTE.

1. Herode s'esueille en sursaut, troublé d'une vision espou-
uantable. 2. Son frere & sa sœur essayent de remettre son
esprit de ceste frayeur, luy representant la vanité des songes.
3. Herode se recueille en soy-mesme, s'assure sur l'amitié des
5 Romains, & sur sa valeur. 4. Puis ceste crainte estant dissipée,
il se plaint de l'amour qu'il a pour Mariane, dont il souhaiteroit
d'estre plus aimé. 5. Pherore et Salome s'efforcent en vain de
rendre de mauvais offices à cette Princesse. 6. Herode l'enuoye
querir par Soesme, avec dessein de l'obliger à prendre plus
10 d'affection pour luy.

M. (Pas d'ARGUMENT,)

9-10. *A.* à prendre pour luy plus d'affection.

LA
MARIANE

TRAGEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

HERODE, *S'euillant en sursaut.*

Fantosme injurieux qui troubles mon repos,
Ne renouvelle plus tes insolens propos;
Va dans l'ombre eternelle, ombre pleine d'enuie,
Et ne te mesle pas de censurer ma vie :
5 Je suis assez sçauant en l'art de bien regner,
Sans que ton vain courroux me le vienne enseigner,
Et i'ay trop seurement affermy mon Empire
Pour craindre les mal-heurs que tu me viens predire :

M. ACTE PREMIER. HERODE, THARÉ, PHERORE, et SALOME. (Il n'y a pas de division par scènes.)— M. (L'indication : *S'euillant en sursaut.* manque.)

1. M. qui troublez — 8. M. que tu me veux

le donneray bon ordre à tous les accidens,
10 Qui n'estant point preueus, perdent les imprudens.
Mais quoy ? le front me suë, & ie suis hors d'haleine ;
Mon ame en ce repos a trouué tant de peine
A se desabuser d'une fascheuse erreur,
Que i'en suis tout émeu de colere & d'horreur.
15 Hola.

Ferore paroist avec le Capitaine des Gardes.

M. (L'indication : Ferore paroist avec le Capitaine des gardes. manque.)

SCENE DEUXIÈME.

THARÉ Capitaine des Gardes, HERODE, PHERORE.

THARÉ.

Que vous plaist-il, Sire ?

HERODE.

Ah ! voicy Pherore.

PERORE.

On me disoit icy que vous dormiez encore.

HERODE.

20 Tu m'as bien entendu quand j'ay parlé tout haut
Je me suis éveillé tout à l'heure en sursaut,
Après la vision la plus melancolique
Qui puisse devancer un accident tragique.

PERORE.

25 Les songes les plus noirs que l'on puisse inventer,
Seroient-ils suffisans de vous épouventer :
Vous qui sçavez braver les forces indomptables,
Et qui craignez si peu les perils véritables ?
Ce sont des visions qui n'ont iamais d'effet.

M. (Pas de division scénique.) — A. SCENE DEUXIÈME. HERODE
THARE Capitaine des Gardes, PERORE.

21-22. Quoy ? d'un songe fâcheux Sabine est travaillée ? TRISTAN,
La Mort de Seneque, tragedie. 1645.

HERODÉ.

Mon esprit est troublé du songe que j'ay fait :
 Il m'en reuient sans cesse vne idée importune,
 Qui ne doit m'auertir que de quelque infortune :
 C'est vn auant-coureur de quelque aduersité.

PHERORE.

30 On ne doit pas en faire vne necessité ;
 Ces apparitions sont comme les images
 Qu'un meslange confus forme dans les nuages ;
 C'est vn sombre tableau d'hommes & d'animaux
 Qui ne fait arriver ny des biens ny des maux.

HERODE.

35 Quand tu nous fus rauy par un destin contraire,
 Mon genereux aîné, braue et fidelle frere,
 L'appris ton accident par vn mesme rapport :
 Je fus par mesme voye aduerty de ta mort :

26. Puis ie suis effrayé d'un songe que j'ay fait. *La mort de Chrispe, ou les malheurs domestiques du grand Constantin*. Par le s^r Tristan L'Hermite. 1645.

35-40. Aucuns Parthes mirent la main sur Hyrcanus & Phasaëlus... Mais la magnanimité de Phasaëlus est digne de grande admiration ; lequel sçachant qu'il estoit destiné à la mort, n'estant point si fâché de ce qu'il deuoit mourir, que de tomber à l'appetit de son ennemy, estimant cela vne chose si miserable, se brisa la teste contre vne pierre, n'ayant point d'autres armes pour se deffaire, veu qu'il auoit les mains liées... [Herodes] n'estoit pas encore aduerty de la mort de son frere, & taschoit de le racheter de la main de ses ennemis... Il arriua à Rhinocure, & là sceut nouuelles de la mort de son frere. IOSEPHE, *Antiquitez Iudaïques*, trad. Genebrard, XIV, xxv. — CAUSSIN, 196-204.

Joseph mourut en Iudée en l'absence de son frere... Et là perdit toute son armée, & luy mesme y fut tué en combatant vaillamment... Herodes fut aduerty de la mort de son frere en Daphné, qui est vn faux-bourg d'Antioche : & desia auoit-il songé que tel mal-encontre luy aduiendroît, comme si le songe luy fust manifestement aduenü pour luy signifier la mort de son frere. IOSEPHE, *Ant.*, XIV, xxvii.

I'eus aux bords du Iourdain des visions cruelles
 Qui preuinrent le bruit de ces tristes nouuelles.

PHERORE.

Pour moy i'ay mille fois des songes obserué,
 Sans que de leur presage il soit rien arriué;
 Et selon qu'vn Rabin me fit vn iour entendre,
 C'est les prendre fort bien, que de n'en rien attendre.

HERODE.

Quelles fortes raisons apportoit ce Docteur,
 Qui soustient que le songe est tousiours vn menteur?

PHERORE.

Il disoit que l'humeur qui dans nos corps domine,
 A voir certains obiects, en dormant nous incline :
 Le flegme humide & froid, s'esleuant au cerueau,
 Y vient représenter des broüillars & de l'eau :
 La bile ardente & iaune, aux qualitez subtiles,
 N'y dépeint que combats, qu'embrasemens de villes :

Ainsi qu'Herodes estoit pres de Daphné, qui est en Antioche, il eut de terribles songes, qui luy donnerent certaines significations de la mort de son frere. Et comme en ce trouble, il sortit hors de son lict, voicy que les messagers qui apportoiēt les fascheuses nouuelles de ceste mort, entrerent. JOSEPHE, *Guerre des Juifs*, trad. Genebrard, I, XIII.

47-80. Nous faisons trois sortes de songes : les vns sont naturels : les autres animaux : les derniers sont par dessus ces deux.

Les naturels suivent la nature de l'humeur qui domine : Celuy qui est cholere ne songe que de feux, de batailles, d'embrasemens : le phlegmatique pense tousiours estre dans les eaux. La connoissance de ces songes est necessaire au bon Medecin pour connoistre la complexion & temperament de son malade... La cause de tous ces songes se rapporte à la propriété de l'humeur : car comme le phlegmatique songe ordinairement vn rauage d'eaux, le cholérique vn embrasement : ainsi le melancholique ne songe que de morts, sepulchres, & toutes choses funestes, pour ce qu'il se presente à l'imagination vne espece semblable à l'humeur qui domine, de laquelle la memoire vient à s'euëiller, ou pour ce que les esprits estans comme sauuages, & tous noircis, voltigeant par tout le

Le sang qui tient de l'air, & respond au Printemps,
 Rend les moins fortunez en leurs songes contens :
 55 Sa douce exhalaison ne forme que des roses,
 Des obiects esgayez & d'agreables choses :
 Et la melancholie à la noire vapeur,
 Où se logent tousiours la tristesse & la peur,
 Ne pouuant figurer que des images sombres,
 60 Nous fait voir des tombeaux, des spectres & des ombres.
 C'est ainsi que chacun aperçoit en dormant
 Les indices secrets de son temperament.

cerueau, & se pourmenant iusques à l'œil, representent à l'imagination toutes choses obscures...

Le second genre de songes est de ceux qu'on appelle animaux, qui viennent de quelque perturbation de l'ame. On definit ce songe vne representation de ce qui a passé le iour, ou par les sens, ou par l'entendement : ce sont quasi les plus frequens : car si nous auons veu, ou pensé, ou discoursu le iour de quelque chose avec beaucoup d'affection, la nuict le mesme objet se representera. Le pescheur, dit Theocrite, songe ordinairement de poissons, de riuieres, de reths : le soldat des alarmes, de surprise de villes, de trompettes : l'amoureux ne resve la nuict qu'à ses amours.

Le dernier genre des songes est par dessus la nature, par dessus tous les sens, & par dessus l'entendement humain : ces songes sont ou diuins*, ou diaboliques : les diuins viennent de Dieu, qui nous aduertit bien souuent de ce qui nous doit arriver, & nous enuoye des reuelations plaines de mysteres. Tels ont esté au vieil Testament, les songes d'Abraham, Iacob, Ioseph, Salomon, Nabuchodonosor, Pharaon, Daniel, Mardochée : & au nouueau de saint Ioseph, des trois Roys d'Orient, de saint Paul. Les songes diaboliques arriuent souuent par l'astuce du malin esprit qui va tousiours tournoyant à l'entour de nous, & tasche de nous attraper en veillant ou en dormant. Il nous represente donc bien souuent des choses estranges, & nous descouure en dormant des secrets, qui semblent estre cachez à la nature mesme, il trouble nostre imagination par vne infinité de vaines illusions. Voylà toutes les causes des songes.

Toutes les Œuvres de M^e ANDRÉ DU LAURENS, sieur de Ferrieres, premier Medecin du Tres-chrestien Roy de France & de Nauarre, Henry le Grand. A Paris, MDCXXI, in-fol. — Discours auquel est traicté des Maladies melancholiques.

* ... vn songe diuin m'a soudain reueillée. *La Mort de Seneque.*

HERODE.

Ainsi l'on songeroit tousiours les mesmes choses ?

PHERORE.

65 Les songes quelquefois viennent par d'autres causes ;
De mesme que les vns expriment nos humeurs,
Les autres bien souuent representent nos mœurs.
L'ame d'un homme noble, encore qu'il repose,
Mesprisela Fortune, & l'Honneur se propose :
Et celle du volleur, preuenant son destin,
70 Rencontre des Preuosts, ou fait quelque butin.
De mesme l'vsurier en sommeillant repasse
Et les yeux & les mains sur l'argent qu'il amasse :
Et l'Amant preueni de crainte ou de desirs,
Esprouue des rigueurs ou goust de plaisirs.

HERODE.

75 Ces expositions ne me contentent gueres,
Ces principes communs ont des effets vulgaires ;

72. M. Et ses yeux et ses mains

L'extresme tristesse peut former de semblables images au cerueau d'un Amant mal traicté de sa Maistresse. En voicy la cause en ces deux vers :

*D'autre-fois comme il plaist à la noire vapeur
Qui s'esleue tousiours de ma melancolie.*

Les Medecins tiennent que les personnes fort melancholiques, sont sujetes à faire des songes espouventables ; pour ce que les vapeurs qui s'exhalent de ceste humeur terrestre & noire, ne peuuent guere produire que de tristes & funestes imaginations. Voy du Laurans au traité qu'il a fait des maladies Hypochondriaques. *Annotations sur les plaintes d'Acante.* (TRISTAN, *Les Plaintes d'Acante & autres œuvres*, Société des Textes Français Modernes, 1909.)

Et tu sçais qu'autrefois l'Egypte remarquoit
Aux songes importans que Ioseph expliquoit,
Qu'il en est, dont l'image est heureux ou funeste,
80 Nous annonçans la grace, ou le courroux celeste.

Salome entre.

Quoy qu'il en soit, Pherore, escoute vn peu le mien,
N'importe qu'il promette, ou du mal ou du bien.

M. Salome entre en cet endroit — 79. M. dont l'image est heureuse

77-80. Ces augures par fois ne sont pas sans effet. *La Mort de Chrispe.*

SCENE TROISIESME.

SALOME, HERODE, PHERORE, SOESME.

SALOME.

85 Vous plaist-il que i'entende aussi cette auanture,
Qui n'est à bien parler qu'une vaine peinture,
Qu'un Enigme confus sur le sable tracé?

HERODE.

Ne m'interromps donc pas quand i'auray commencé.
La lumiere & le bruit s'espandoient par le monde :
Et lors que le Soleil qui se leue de l'onde
Esleuant au cerueau de legeres vapeurs,
90 Rend les songes qu'on fait plus clairs et moins trompeurs :
Après mille ambaras d'especes incertaines,
De rencontres sans suite & de chimeres vaines,
Je me suis trouué seul dans un bois écarté,
Où l'horreur habitoit avec l'obscurité,
95 Lors qu'une voix plaintiue a percé les tenebres.
Apelant MARIANE, avec des tons funebres.
I'ay couru vers le lieu d'où le bruit s'espandoit,
Suiuant dans ce transport l'Amour qui me guidait,
Et qui sembloit encor m'auoir presté ses aisles,
100 Pour atteindre plustost ce miracle des Belles.

M. (Pas de division scénique.) A. SCENE TROISIESME, SALOME, HERODE, PHERORE. — 87. C, D. parmy le monde — 89. M. des legeres — 92. C, D. De rencontre sans suite (M. De rencontres... l's, d'une autre main que celle du copiste.) — 100. M. Pour me faire trouuer

Mes pas m'ont amené sur le bord d'un estang,
 Dont j'ay trouué les eaux toutes rouges de sang;
 Il est tombé dessus vn esclat de tonnerre;
 J'ay senty sous mes pieds vn tremblement de terre,
 105 Et dessus ce rivage, enuironné d'effroy,
 Le ieune Aristobule a paru deuant moy.

SALOME.

O Cieux! ie serois morte estant en vostre place;
 Le sang à ce recit dans mes veines se glace.

PHERORE.

Ie sens la mesme horreur dans mes os se couler.

HERODE.

110 Escoutez donc le reste, & me laissez parler;
 Il n'auoit point icy la Tyare à la teste
 Comme aux iours solemnels de nostre grande feste,
 Où tirant trop d'esclat d'un riche vestement,
 Il obligeoit les Iuifs à dire hautement,
 115 Qu'une si glorieuse & si noble personne
 Meritoit de porter la Mytre & la Couronne.
 Ie ne l'ay reconnu qu'à la voix seulement;
 Il sembloit retiré de l'onde fraichement,

106. M. Le ieune Aristobule aparut — 107. M. O Dieux !

112. La feste des tabernacles, que nous celebrons avec grande célébrité... JOSEPHÉ, *Ant.*, XV, III.

111-116. Le ieune Aristobulus qui auoit alors dix-sept ans passez, monta à l'autel pour faire le seruice diuin selon la Loy, ayant ses ornemens sacerdotaux, & obseruoit les ceremonies fort proprement: au demeurant sa grande beauté luy donnoit lustre, & sa stature plus grande que son aage ne le requeroit, & sa face montrant la noblesse de sa race, faisoient que les yeux de tous estoient dressez sur luy, & tous auoyent leurs affections à luy, reduisans en memoire les faits vertueux de son grand pere Aristobulus. JOSEPHÉ, XV, III. — CAUSSIN, 338-375.

120 Son corps estoit enflé de l'eau qu'il auoit beuë,
 Ses cheueux tous mouillez luy tomboient sur la veuë,
 Les flots auoient esteint la clarté de ses yeux,
 Qui s'estoient en mourant tournez deuers les Cieux;
 Il sembloit que l'effort d'une cruelle rage
 Auoit laissé l'horreur peinte sur son visage,
 125 Et que de sang meurtry tout son teint se couurist,
 Et sa bouche estoit morte encor qu'elle s'ouurist.

Ses propos dès l'abord, ont esté des iniures,
 Des reproches sanglans : mais tous plains d'impostures.
 Il a fait contre moy mille imprecations,
 130 Il m'est venu charger de maledictions,
 M'a parlé de rigueurs sur son pere exercées,
 M'imputant tous les maux de nos guerres passées :
 Bref voyant qu'il osoit ainsi s'emanciper,
 A la fin i'ay leué le bras pour le fraper :

131. *M, C, D.* M'a parlé des rigueurs

133-134. *M, A.* Bref il m'en a tant dit osant s'emanciper
 Qu'à la fin

118-126. Apres que la feste fut passée, Herodes appelé au banquet en la maison d'Alexandra, feit tant par paroles gracieuses, & douces contenance, qu'il attira le ieune homme en vn lieu commode pour faire ce qu'il pretendoit, & monstroit que pour l'amour de luy il vouloit bien ioïer & s'esbatre à la façon des ieunes garçons. Le lieu où ils s'esbatoient estoit trop chaud de sa nature : parquoy ils furent tantost lassez, & laisserent leur ieu : & se retirerent pres des grans viuiers & estangs qui estoient à l'entour du palais, où on prenoit la fraischeur sur le midy. Là premierement ils se mirent à regarder aucuns de leurs amiz & seruiteurs qui nageoient. Puis apres Herodes prouoqua Aristobulus : & feit tant qu'iceluy se ietta dedans l'eauë avec les autres, se baignant avec eux. Aucuns des amiz d'Herodes qui auoyent receu ce mandement du Roy, plongeoyent Aristobulus dedans l'eauë ainsi qu'il nageoit, & faisoient cela comme follestrans & se iouans avec luy : mais ils ne quitterent ce ieu iusques à ce qu'il fust estouffé dedans l'eauë. IOSEPHE, *Ant.*, XV, III.
 — CAUSSIN, 382-409.

131. CAUSSIN, 188-191. — Alexandre fut aussi tué : car Scipion lui fit trancher la teste en Antioche, pour les choses qu'il auoit faites contre les Romains. IOSEPHE, *Guerre*, I, VII.

135 Mais pensant de la main repousser cét outrage,
Ie n'ay trouué que l'air au lieu de son visage :
Ainsi de violence, & d'horreur trauaillé,
Auec vn cry fort haut ie me suis esueillé.
Voila quel est mon songe : & bien que vous en semble,
140 Salome, qu'en dis-tu ?

SALOME.

Moy ? Ie dis que i'en tremble.

PHERORE.

Ie ne celeray pas que i'en suis effrayé.

SALOME.

C'est quelque auis du Ciel qui vous est enuoyé.

HERODE.

L'auis à déchiffrer est si fort difficile
Qu'il n'eust pû m'obliger d'vn soin plus inutile.

SALOME.

145 L'Estat, d'vn changement peut estre menacé.

HERODE.

Ce qu'escrit le Destin ne peut estre effacé.
Il faut bon-gré, mal-gré, que l'ame resoluë
Suiue ce qu'a marqué sa puissance absoluë :
De ses pieges secrets on ne peut s'afranchir,
150 Nous y courons plus droit en pensant les gauchir.
L'homme à qui la Fortune a fait des auantages,
Est comme le vaisseau sauué de cent orages ;
Qui subiet toutefois aux caprices du sort,
Peut se perdre à la rade, ou perir dans le port.

- 155 Mais qui me peut choquer ? & qu'ay-je plus à craindre
 Au faiste du bon-heur où l'on me voit atteindre ?
 Rien n'est assez puissant pour me perdre aujourdhuy,
 Si le Ciel en tombant ne m'accable sous luy :
 Je ne puis succomber que par vne auanture
- 160 Dont le coup soit fatal à toute la Nature.
 Tous les Asmoneans sont dedans le tombeau,
 On voit dessus le Thrône vn Monarque nouveau,
 Qui tient sous les Lauriers sa Couronne & sa teste
 Pour iamais à l'abry des coups de la tempeste.
- 165 Je sçay bien quel support Auguste m'a promis,
 Me voulant receuoir au rang de ses amis ;
 Et i'ay tant de faueur auprès de son Genie,
 Que i'y suis asseuré contre la calomnie :
 Ceux qu'il aime le mieux d'entre ses Courtisans
- 170 Font cas de ma vertu, comme de mes presens :
 Et i'ay mille secrets par où le Iourdain libre
 N'a point à redouter la colere du Tybre.

162. M. On voit sur leur vieux Trône

161-162. Et ainsi la Principauté des Hasmonees print fin, laquelle dura cent vingt six ans. Ce a esté vne noble maison & renommée, tant à cause de la lignée & que la dignité de la Sacrificature a continué en cette famille-là, qu'aussi à cause des Iuifs. Mais ceste famille pour ce qu'elle fut agitée de seditions domestiques a perdu la domination, & le Royaume paruint à Herodes fils d'Antipater, qui n'estoit point de noble lignée, ains roturier & sujet aux Rois. IOSEPHE, *Ant.*, XIV, xxviii.

165-166. Cesar le receut entre ses amis plus familiers. IOSEPHE, XV, x. — Or le plus grand & excellent bien qu'Herodes estimast luy estre adueuu, c'estoit qu'Auguste l'aymoit plus que tous les autres apres Agrippa, & Agrippa plus que tous les autres apres Auguste. IOSEPHE, *Guerre*, I, xv. — CAUSSIN, 774-815.

169-170. Ils furent tous si contens de luy qu'il confesserent qu'il les auoit traittez plus richement que le revenu de ce Royaume ne portoit... Il acquit vne opinion singuliere de magnanimité. Il vsa aussi de si grande humanité & liberalité enuers les autres Princes & grands Seigneurs Romains qui reuenoient d'Egypte qu'il ne fut oncques point trouué son pareil en cet endroit. IOSEPHE, *Ant.*, XV, x.

De tout autre costé, pour brauer le mal-heu.
 Je suis assez muny de force & de valeur :
 175 Que l'Arabe, le Parthe, & l'Armenie entiere,
 De trente legions menacent la frontiere,
 Avec vn camp volant i'iray les afronter,
 Et feray leurs desseins à leur honte auorter.
 I'iray les repousser au fond de leurs Prouinces,
 180 Et par tant de progres humilier leurs Princes,
 Qu'ils viendront confesser en receuant ma loy,
 Qu'on ne profite guere à s'attaquer à moy.

SALOME.

Les Princes vos voisins sçauent vostre courage;
 Ils en ont fait l'essay dés vostre plus bas aage :
 185 Ils presteront l'oreille à des conseils meilleurs,
 Et leur ambition prendra son cours ailleurs.

HERODE.

Je n'auois pas quinze ans lors que ie pris les armes,
 Lors que i'allay chercher la mort dans les alarmes,

175-176. *M.* Que trente legions d'Arabes & de Parthes
 Tournent vers mes États pour y brouiller les cartes,
 179. *M, A.* iusques dans leurs Prouinces

187-188. Antipater... constitua le plus grand de ses fils, assauoir Phasaëlus Gouverneur de Hierusalem & de toute la region voisine : & au second de ses fils, qui estoit Herodes, il donna Galilee, combien qu'il fust fort ieune pour lors : car il n'auoit point plus haut de quinze ans. Ce que toutefois ne luy apporta aucune nuisance, ainsi d'autant qu'il estoit d'un noble naturel, il trouua tout incontinent son occasion pour monstrier sa vertu. Car il print Ezecias, qui estoit vn Capitaine de pendards & brigans, qui desia de long temps ne faisoient que destrousser & brigander sur les frontieres de Syrie, & finalement le tua avec plusieurs autres de ses complices. Ce fait là luy acquit vn grand credit envers les Syriens, qui ne desiroient rien mieux sinon que leur país fut purgé de brigans & voleurs. *IOSEPHE, Ant., XIV, xvii. — CAUSSIN, 130-145.*

Et si dés ce temps-là mon bras par mille exploits
 190 Domptoit les Nations, & soumettoit les Roys.

Que i'ay fait de combats, & gaigné de batailles,
 Que i'ay surpris de Forts, & forcé de murailles.
 Dans vn champ spacieux, quand le fruit de Cerés
 De ses tuyaux dorez enrichist les guerés,

195 On ne voit gueres plus de iauelles pressées,
 Que i'ay veu contre moy de picques herissées,
 Qui voloient en esclats par tout où ie donnois,
 Dans la bruslante ardeur dont ie les moissonnois.

193. M. Dans vn camp

189-198. Marion... se ietta sur la Galilée, & occupa trois fortes places. Mais Herodes les recoura toutes... Il vint au deuant d'Antigonus & le vainquit : & à peine estoit-il entré dans les marches de Iudée, quand Herodes le chassa. IOSEPHE, *Ant.*, XIV, xxi. — Les Parthes le voulant mettre (Antigonus) en possession du Royaume, menerent leur armée contre Iudée... [Antigonus] paruint iusques aux murs de Hierusalem. Sur cela Herodes avec sa bande fit vne saillie sur ses ennemis qui estoient es faux-bourg : & apres auoir vaillamment combatu, contraignit beaucoup de milliers d'hommes à gagner au pied. XIV, xxiii. — Herodes qui estoit en l'arriere-garde fut assailly presque par cinq cens hommes de cheual qui estoient à l'embusche, lesquels firent incontinent tourner en fuite ceux qu'ils rencontrerent les premiers. Et Herodes avec ceux qui estoient à l'entour de luy, se ruerent sur eux avec grande impetuosité, & les repousserent viuement, & ayant donné courage à ses gens, recommença le combat, & ceux qui s'enfuoient retournerent, voire de telle sorte que les Barbares estoient là tuez de tous costez. Et le Roy ne cessa de fraper & de tuer.. Six mille hommes des ennemis descendirent du haut des montagnes & estonnerent les Romains : & ceux qui estoient armez à la legere, faisoient des saillies & escarmouchoient contre les gens du Roy Herodes, iettans pierres & flesches contr'eux, en sorte qu'il y en eut vn qui blessa le Roy aux parties de dessous le ventre... Herodes print par force cinq villes, où il tua enuiron deux mille de ceux qui y estoient en garnison... XIV, xxvii. — Il mena son ost en Arabie, ayant grand nombre de gens tant de pied que de cheual, prenant son chemin droit sur Diospolis, auquel lieu les Arabes le vindrent trouuer, car ils estoient desia bien aduertis de l'entreprise d'Herodes. Là fut donnée vne bataille fort aspre : mais finalement les Iuifs furent les plus forts... Il marchoit le premier deuant toute son armée, XV, vi. — [Herodes] ne craignoit point de se fourrer dans les plus grands dangers. IOSEPHE, *Guerre*, I, xiii.

PHERORE.

Vos belles actions se treuvent sans pareilles,
 200 Iules, quoy que l'on die, avec plus de merueilles,
 Et par moins de combats & de trauaux diuers,
 S'estoit fait apeler Maistre de l'Vniuers.
 Vous avez surmonté mille fascheux obstacles,
 Et toute vostre vie est pleine de miracles.

HERODE.

205 Dans ma condition, ie serois trop heureux,
 Si ie n'estois pressé d'un tourment amoureux ;
 D'un feu continüel, d'une ardeur sans mesure,
 Qui tient incessamment mon ame à la torture :
 Ou si ie pouuois vaincre vne seuerité
 210 Qui s'opose au courant de ma prosperité.
 O bon-heur imparfait ! ô rigueur importune,
 J'ay pour mes compagnons l'Amour & la Fortune ;
 Ils ne me quittent point, ils suiuent tous mes pas :
 Mais l'un m'est fauorable, & l'autre ne l'est pas.
 215 L'un fait qu'à tout vn peuple aujourd'huy ie commande,
 Et l'autre me refuse vn cœur que ie demande :
 Vn cœur que ie ne puis ranger sous mon pouuoir
 En possédant le corps où ie le sens mouuoir.
 Aueugles Deïtez, esgalez mieux les choses,
 220 Meslez moins de lauriers avecque plus de roses,

200. *M, A.* avec moins de merueilles,

205-238. Il ne l'aimoit point d'une façon vulgaire, comme font ordinairement les gens mariez, mais comme presque insensé en son amour. JOSEPHE, *Ant.*, XV, XI. — Il estoit tellement assoté de sa femme Mariamnè, que l'amour croissant tous les iours le brusloit si fort, qu'à cause d'elle il ne sentoit rien de ce qui luy faisoit mal. Car autant qu'il l'aimoit, autant elle le haysoit. JOSEPHE, *Guerre*, I, XVII.

Faites qu'avec plus d'heur, ie sois moins renommé,
Et n'estant point si craint, que ie sois plus aimé.

C'est avecque raison que mon humeur est sombre,
Ma gloire n'est qu'un songe, & ma grandeur qu'une ombre
225 Si lors que tout le monde en redoute l'effet,
Ie brusle d'un desir qui n'est point satisfait.

SALOME.

Depuis qu'en vostre lit Mariane est entrée,
Et que par tant de soins elle est idolatrée,
Vostre Maison sans cesse est ouverte aux douleurs;
230 On n'observe en vous deux que plaintes & que pleurs.

HERODE.

Mes plaintes sont tousiours plus iustes que ses larmes.
Pourquoy me parut-elle avecque tant de charmes,
Tant de rares vertus & de diuins apas,
Pour entrer dans ma couche, & pour ne m'aimer pas ?
235 Faut-il que deux moitez soient si mal assorties ?
Qu'un tout soit composé de contraires parties ?
Que ie sois si sensible, elle l'estant si peu ?
Que son cœur soit de glace & le mien soit de feu ?

PHERORE.

Après auoir acquis des honneurs à la guerre,
240 Qui vous font enuier aux deux bouts de la terre,
Succombant dans la paix à d'inuisibles coups,
Vous voulez que par tout on ait pitié de vous.

228. C, D. Et par tant de soins — 232. D. avec

227-230. La fortune luy fauorisoit autant au dehors, comme elle estoit contraire en sa maison, & sur tout quant au mariage, en quoy sur tout il pensoit estre bien heureux auparavant. IOSEPHE, *Ant.*, XV, xl.

HERODE.

L'erreur dont on m'accuse a troublé de grands hommes,
 Soit aux siecles passés, soit au temps où nous sommes.
 245 L'amour est tellement fatal à la valeur,
 Qu'il n'est point de Heros exempts de ce mal-heur ;
 Celuy qui de son poil tenoit toute sa force,
 Ne sceut se destourner de cette douce amorce.
 Et ce petit Berger qui deuint vn grand Roy,
 250 Fut en ses derniers iours plus insensé que moy.
 Anthoine sous ce ioug abaissant son courage,
 A de moindres clartez s'ébloüit dauantage,
 Pour suiure Cleopatre il quitta son bon-heur,
 Et s'embarquant ainsi, fit naufrage d'honneur.
 255 De moy tous mes desseins sont sans honte & sans crime :
 Le feu qui me consume, est vn feu legitime ;
 Le n'ay pas des desirs que l'on puisse blasmer :
 Car i'aime seulement ce que ie dois aimer.

243-258. M. (Au lieu de ces 16 vers, les 10 vers qui suivent :)

HERODE.

Pherore, mon merite a le foible d'Alcide,
 Ce heros qui domta d'une masse homicide
 Les tyrans orgueilleux & les monstres diuers
 Qui depitans le ciel desoloient l'Vniuers :
 Apres qu'il eust defait tant de cruelles bestes,
 Des geans à trois corps, des serpens à sept testes,
 Qu'il eust forcé l'enfer, & les cieux soustenu
 Fust-il pas desarmé par vn enfant tout nu,
 Amour qui le blessa d'un petit trait de flame
 Le fist-il pas filer sous des robes de femme ?

251-254. A la verité les amours de Cleopatre luy ont estouppé les oreilles : & Dieu... luy a osté l'entendement. IOSEPHE, *Guerre*, I, xv.

255-258. Il aimoit Mariamnè sa femme d'un amour legitime, & autant ardemment qu'on pourroit faire : & n'y eut iamais homme qui ait porté plus grande affection à sa femme, non point mesme ceux desquels les histoires sont pleines. IOSEPHE, *Ant.*, XV, xi.

PHERORE.

Si dans la passion d'une amour coniugale
 260 De la Reine et de vous, l'ardeur estoit esgale,
 Qui pourroit condamner vostre ressentiment
 Ou voudroit s'opposer à cét embrasement ?
 Mais quoy ? vostre raison est vraiment endormie ;
 Vous faites vanité d'aimer vne ennemie,
 265 Qui pour recompenser vn traictement si doux
 N'aplique son esprit qu'à mesdire de vous.

SALOME.

Sans mentir ceste erreur est digne de reproche ;
 Quel plaisir prenez vous de cherir vne roche,
 Dont les sources de pleurs coulent incessamment,
 270 Et qui pour vostre amour n'a point de sentiment ?

HERODE.

Si le diuin objet dont ie suis idolatre,
 Passe pour vn rocher, c'est vn rocher d'albastre,
 Vn escueil agreable, où l'on voit esclater
 Tout ce que la Nature a fait pour me tenter.
 275 Il n'est point de rubis vermeils comme sa bouche,
 Qui mesle vn esprit d'ambre à tout ce qu'elle touche,
 Et l'esclat de ses yeux veut que mes sentimens
 Les mettent pour le moins au rang des diamans.

259-266. M. (Au lieu de ces 8 vers, les 6 vers qui suivent.)

PHERORE.

Alcide comme vous ne fut iamais charmé,
 Car s'il aimoit Omphale, il en estoit aimé.
 Ceste belle Princesse admirant sa vaillance
 Auoit conceu pour luy beaucoup de bienueillance,
 Où le suiet ingrat de vostre affection
 Voudroit vous immoler à son auersion,
 267. M. Ceste erreur est cent fois plus digne

PHERORE.

La beauté toutefois doit estre desdaignée,
 280 Qui de bon naturel n'est point accompagnée.

HERODE.

Toute ceste rigueur, vient de sa chasteté,
 Mais son humeur hautaine est plaine de bonté;
 Quand le Parthe inhumain prit Hyrcane & Phaselle,
 Le deus ma deliurance à son conseil fidelle :
 285 Sans cet insigne effet de sa secrette amour,
 Je perdois à la fois, & le Sceptre & le iour;
 C'estoit fait de ma vie & le traistre Antigone,
 En me foulant aux pieds, remontoit sur le Throsne.

Cette obligation me touche tendrement,
 290 Et me fait excuser ses desdains aisément;
 Je voy beaucoup d'orgueil en ses beautez diuines :
 Mais on voit rarement des roses sans espines.
 Et puis il est bien iuste à dire verité
 Qu'elle garde entre vous vn peu de maiesté :
 295 Mille Roys glorieux sont ses dignes ancestres,
 Et l'on peut la nommer la fille de nos Maistres.

281. *M. A.* Cette rigueur qu'elle a — 282. *M.* En son humeur hautaine elle a de la bonté — 283. *D.* Pharselle — 294. *M.* sa Maiesté :

283-286. On enuoya vn Eunue vers Herodes, qui auoit charge de le tirer hors de la ville, & de l'empoigner... [Herodes] auoit desia ouy de quelques autres, que son frere estoit pris. Et la fille d'Hyrcanus luy augmentoit ce soupçon : la fille de laquelle il auoit fiancée. Et combien que les autres ne fissent que se moquer des aduertissemens de ceste femme, nonobstant Herodes y obtemperoit volontiers : car c'estoit vne femme fort prudente. IOSEPHE, *Ant.*, XIV, xxv. — Mariamnne fille d'Hyrcanus, qui estoit femme prudente entre toutes les autres, le prioit à grande requeste qu'il ne sortist point, & ne se fiasst nullement à ces Barbares. IOSEPHE, *Guerre*, I, xi.

287-288... Il [Antigonus] s'estoit aydé des Parthes pour recouurer le Royaume des Iuifs. IOSEPHE, *Ant.*, XIV, xxvi. — CAUSSIN, 191-222.

SALOME.

Elle en vze donc bien, car on sçait au Palais,
 Qu'elle parle de nous comme de ses valets.
 Et c'est dequoy pourtant nous ne ferions que rire,
 300 N'estoit mille discours que l'on nous vient redire,
 Par où son cœur ingrat, avec esmotion,
 Tesmoigne contre vous sa noire intention.

HERODE.

Nous ne pouuons iamais, avecque bien-seance,
 Aux rapports des valets, donner tant de creance :
 305 Ainsi que l'interest les a rendus flateurs,
 Nostre facilité les peut rendre menteurs ;
 Et mesme le mensonge est assez ordinaire,
 A ces petites gens dont l'ame est mercenaire.

SALOME.

Les miens n'ont pas le cœur, ny l'esprit d'inuenter
 310 Tout ce que de la Reine ils me viennent conter.

HERODE.

Appren nous quelque traict de ceste violence ?

SALOME.

Elle parle de vous avec vne insolence,
 Que sans beaucoup d'horreur on ne peut reueler,
 Et que sans crime aussi l'on ne sçauroit celer,

297-298. La Royne qui estoit orgueilleuse & de haut courage, luy auoit reproché quelque-fois entre leurs débats de femme, qu'elle n'estoit point de noble race. IOSEPH, *Ant.*, XV, III. — ...iaçoit que bien souuent elle reprochast à la sœur & la mere du Roy qu'elles n'estoient point de noble race. Ce fut la cause qu'il y auoit vne haine irreconciliable entre elles. XV, XI.

312-314. CAUSSIN, 621-623.

315 Vous nomme à tous propos l'auteur de ses miseres,
 Le tyran de l'Estat, le meurtrier de ses peres,
 Et de mille raisons anime son courroux,
 Pour faire sousleuer les peuples contre vous.

HERODE.

La Iudée aujourd'huy soûmise à ma puissance,
 320 Ne trouue son bon-heur qu'en son obeïssance.
 On ne peut l'esmouuoir ainsi facilement,
 Et ie ne croy pas tout aussi legerement.
 Ie connoy Mariane, & sçay qu'elle est trop sage
 Pour s'estre abandonnée à tenir ce langage.
 325 Si les Grands s'arrestoient à tout ce qu'on leur dit,
 L'imposture auprès d'eux auroit trop de credit ;
 On verroit dans les Cours vne guerre eternelle,
 Il faudroit chaque iour faire maison nouuelle.

PHERORE.

En cas de ces auis, pour se gouuerner bien,
 330 Il ne faut pas tout croire, & ne negliger rien.

HERODE.

Le la verray bien tost ceste belle indiscrete ;
 Ie luy reprocheray ceste iniure secrette,
 Et sa bouche pourtant, avec vn seul baiser,
 Quand elle auroit tout dit, pourra tout appaiser.

318. *M. D.* Pour faire sousleuer le peuple — 319. *M.* connoissant ma puissance — 327. *M.* vne guerre immortelle

322. Combien qu'il ne les repoussast pas, toutefois il ne vouloit point adiouster foy à leurs rapports. IOSEPHE, *Ant.*, XV, XI. — CAUSSIN, 851-857.

Il apele Soesme, et luy parle à l'oreille.

335 Soesme, escoute vn mot.

SALOME. *Parlant à Pherore.*

O foiblesse indicible !

Il est ensorselé, le charme est tout visible :
Mais il faut s'employer à faire adroitement
Dissiper la vertu de cet enchantement.

PHÉRORE.

340 Madame, ceste amour est vne maladie,
A laquelle il faudra que le temps remedie.
Nos auis aujourd'huy ne sont pas de saison.
Ce mal enuenimé resiste à la raison.

HERODE. *Acheuant d'instruire Soesme.*

345 Obserue bien sur tout en faisant ce message,
Et le ton de sa voix, & l'air de son visage :
Si son teint deuient pasle, ou s'il deuient vermeil ;
L'en sçauray la response en sortant du Conseil.

M. (L'indication) : Il apele Soesme... manque). — A. Il apele Soesme et luy commande tout bas d'aller faire un compliment à Mariane, pour l'obliger à le venir voir.

335-336. M. Viens ça.

Il parle tout bas.

SALOME.^s

Voyez comment son ame est obsédée
Par les charmes trompeurs de cette autre Médée.

M. (L'indication : Acheuant d'instruire Soesme, manque).

ARGUMENT DV SECOND ACTE.

1. Mariane se plaint des cruautéz d'Herode, & descouvre à sa confidente l'ordre qu'il auoit donné à Soesme pour s'en deffaire, en cas qu'il ne retournast pas de Rodes. 2. Salome l'escoute, & fait vn Dialogue avec elle. Puis elle acheue d'encourager, & d'instruire l'Eschançon qui doit l'accuser. 3. Herode chasse Mariane de sa chambre, donne audience à l'Eschançon, qui vient luy parler de cette imposture, & se prépare à faire son proces.

M. (Pas d'ARGUMENT.)

3. *C, D.* Rhodes — 5. *A.* qui doit accuser Mariane. — 6-7. *A.* l'Eschançon, qui vient accuser Mariane, & se prepare

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

MARIANE, DINA.

MARIANE.

Je croirois ton conseil, s'il estoit raisonnable :
Mais quoy ? veux-tu que j'aime vn Monstre abominable,
Qui du trespas des miens me paroist tout sanglant ?

DINA.

350 Si vous ne l'aimez pas, faites-en le semblant ;
En ceste occasion vous devez vous contraindre,
C'est vn art excellent que de sçauoir bien feindre :
Lors que l'on est reduit à ceste extremité,
De ne pouuoir agir avecque liberté.

MARIANE.

355 Moi ? que ie me contraigne ? estant d'une naissance,
Qui peut impunément prendre toute licence,
Et qui sans abuser de ceste autorité,
Ne reigle mes desirs que par l'honnesteté ?
Que mon cœur se desmente, & trouue du merite
360 A plaire au sentiment, d'un Barbare, d'un Scythe :
Meurtrier de mes parens ?

DINA.

Madame, parlez bas.

MARIANE.

Si mon corps est captif, mon ame ne l'est pas :
Le laisse la contrainte aux seruiles personnes,
Le sors de trop d'ayeuls qui portoient des Couronnes,
365 Pour auoir la pensée, & le front differans,
Et deuenir Esclaue en faueur des Tyrans.
Qu'Herode m'importune, ou d'amour, ou de haine,
On me verra tousiours viure & mourir en Reine.

DINA.

Madame, le Palais est tout plein d'espions
370 Qui veillent iour & nuit dessus vos actions ;
Depuis vn certain temps Salome tient à gages
Pour cét office seul, des filles & des Pages,
Sans cesse à cette porte ils viennent escouter
Quels sont tous vos propos, qu'ils luy vont rapporter.

MARIANE.

N'importe, laissons les escouter à leur aise,
375 Ils n'auront pas le bien d'ouïr rien qui luy plaise.

DINA.

Le Roy vous a-t-il fait quelque nouuel ennuy
Pour causer ces desdains que vous auez pour luy ?

MARIANE.

Quoy ! t'imagines-tu que la tragique histoire
380 De mes plus chers parens sorte de ma mémoire ?

369-374. Il y auoit des espies qui la guettoient assiduelement, de telle sorte que le Roy sçauoit tout ce qu'elle faisoit, voire mesme comment elle viuoit... IOSEPHE, *Ant.*, XV, III. — CAUSSIN, 593-595.

Tousiours le vieux Hircane & mon frere meurtris
 Me viennent affliger de pitoyables cris ;
 Soit lors que ie repose, ou soit lors que ie veille,
 Leur plainte à tous momens vient frapper mon oreille ;
 385 Ils s'offrent à toute heure à mes yeux explorez,
 Le les voy tous sanglans & tous défigurez,
 Ils me viennent conter leurs tristes auantures,
 Ils me viennent monstrier leurs mortelles blessures,
 Et me vont reprochant pour me combler d'ennuis
 390 Qu'auecque leur bourreau ie dors toutes les nuits.
 Il faut que le perfide acheue ma disgrace ;
 Il en veut à mon sang, il en veut à ma race,
 Il n'est pas satisfait pour auoir massacré
 Vn vieillard venerable, vn Pontife sacré
 395 Qui le mit dans ses droits & dans son alliance,
 Logeant en son appuy toute sa confiance :
 Ny pour auoir esteint d'vne estrange façon
 Vn innocent beau frere, vn aimable garçon,
 Le ieune Aristobule, hélas ! lorsque i'y pense
 400 Le cours de la douleur emporte ma constance ;
 I'ay le cœur si serré que ie ne puis parler,
 Et mon ame affligée est preste à s'enuoler.
 A peine il arriuoit en son quatriesme lustre,
 Et l'on voyoit en luy ie ne sçay quoy d'illustre,

381. *M, F.* le vieux Hircane *A, B, C, D.* les vieux Hircane — 398. *M.*
 vn celeste garçon — 400. *M, C, D.* de ma douleur

393-396. Il auoit octante ans passez... Combien qu'il se promist beau-
 coup d'Herodes, toutefois il n'en put rien tirer... Antipater & Herodes
 sont paruenus à si grands biens par sa bonté : & pour toute recompense,
 il a esté vilainement occy. *IOSEPHE, Ant., XV, IX.* — *CAUSSIN, 669-*
678, 711-714.

397-424. (Cf. notes aux vers 111-116, 118-126.)

- 405 Sa grace, sa beauté, sa parole & son port,
 Rauissoient les esprits dés le premier abord.
 Il estoit de mon poil, il auoit mon visage,
 Il estoit ma peinture, ou i'estois son image.
 Puis les Cieux en son ame auoient mis des thresors
 410 Qui respondoient encore à ceux d'un si beau corps,
 Et leurs graces sur luy sembloient estre tombées
 Pour releuer l'honneur des braues Macabées.
 Celuy qui vers le Nil emporta les pourtraits
 Confessoit tout rauy de ses charmans attraits,
 415 Que dans la Palestine on eleuoit vn homme
 Qui valoit bien les Dieux qu'on adoroit à Rome.
 Le peuple que sa veuë au Temple rauissoit,
 Admirant ses apas tout haut le benissoit,
 Et ce Tyran cruel en conceut tant d'enuie
 420 Qu'il fit soudain trancher le beau fil de sa vie ;
 Ce clair Soleil leuant adoré de la Cour
 Se plongeait dans les eaux comme l'Astre du iour,

413. *M, A.* emporta nos pourtraits

407-408. Alexandra qui estoit fille d'Hyrscanus, femme d'Alexandre qui estoit fils du Roy Aristobulus, duquel elle eut deux enfans, vn fils fort beau nommé Aristobulus, & vne fille nommée Mariamnè, femme d'Herodes, qui estoit aussi fort belle. IOSEPHE, *Ant.*, XV, II.

413-416. Gellius vint en Iudée pour quelques affaires qu'il y auoit : & quand il eut veu Aristobulus, il print plaisir en luy, s'esmerueillant de la stature & de la beauté de ce ieune adolescent, ne se pouuant aussi saouler de contempler la beauté de Mariamnè : & disoit qu'Alexandra estoit heureuse en lignée. Il parla donc à Alexandra, & luy persuada d'enuoyer les pourtraits de ses deux enfans à Antoine : car il se pourroit bien faire que quand il les auroit veus, on pourroit impetrer quelque chose de luy. Cette femme esmeuë des paroles de Gellius, enuoya ces pourtraits à Antoine. Et Gellius de son côté enrichissoit le cas, affermant qu'il luy auoit semblé que ces enfans n'estoient point issuz d'une race mortelle mais diuine, voulant induire Antoine à les aimer. IOSEPHE, *Ant.*, XV, II. — CAUSSIN, 262-268, 461-465.

421-424. Ce beau Soleil qui s'estoit leué avec tant d'esclat & d'applaudissemens se coucha dans les ondes pour n'en ressortir iamais que les palleurs de la mort sur le visage. CAUSSIN, 406-409.

Et n'en ressortit pas en sa beauté première,
Car il en fut tiré sans force & sans lumière.

425 Et puis qu'après cela ie flatte l'inhumain
Qui ne vient que d'oster la vie à mon germain ?
Plustost le feu me brusle, ou l'onde son contraire
Rende mon sort pareil à celui de mon frere.

DINA.

430 Tous ces traits de mal-heur depuis long-temps passez
De vostre souuenir doiuent estre effacez :
Faut-il qu'à tous propos cette triste peinture
Renouuelle vos pleurs sur vne vieille iniure ?
Que tousiours vostre esprit en vos ans les plus beaux
Erre si tristement à l'entour des tombeaux ?
435 Madame, faites tréfue auecque ces pensées,
Vos celestes beautez y sont interessées,
Vostre teint composé des plus aimables fleurs,
Sert trop long-temps de lit à des ruisseaux de pleurs.
Le temps & la raison sans doute vous inuitent
440 A bannir ces ennuis qui vos iours precipitent :
On vous a fait des maux, mais pour ne rien celer
On prend beaucoup de soin pour vous en consoler.

MARIANE.

Comment !

DINA.

Le Roy vous aime,

MARIANE.

Il m'aime ? ô l'innocente !

DINA.

Il souspire tousiours quand vous estes absente,
 445 Il vous nomme à toute heure, il compte tous vos pas ;
 N'est-ce pas vous aimer ?

MARIANE.

Hé quoy ? ne sçay-tu pas
 Que cette ame infidelle est pleine d'artifices,
 Que ma perte despend de ses premiers caprices,
 Et qu'au moindre hazard qu'il s'attend de courir
 450 Il ordonne aussi tost qu'on me face mourir ?
 C'est le soin principal de cette amour extrême,
 Et c'est à quoy n'aguere il obligeoit Soesme
 Lors que tout effroyé pour Rodes il partoît
 Redoutant d'y trouuer la mort qu'il meritoit.

DINA.

Ce trait est sans mentir cruel et tyrannique,
 455 Je ne demande plus quelle chose vous pique ;
 Les ordres inhumains de cét esprit ialoux
 Font voir en cét endroit qu'il s'aime mieux que vous.
 Mais quoy, vous trouuant hors de ce péril extremes,
 460 Vous aimant mieux que luy, dissimulez de mesme.

448-452. [Herodes] laissant la charge de son Royaume à son oncle Ioseph, luy manda secrettement que si Antoine ordonnoit quelque griefue punition contre luy, tout soudain il tuast Mariamnè : pour ce qu'il portoit vne telle affection à sa femme que s'il aduenoit que mesme apres sa mort quelqu'un iouyst de la beauté d'icelle, il pensoit que tort luy seroit fait en cela. IOSEPHE, *Ant.*, XV, iv. — Ioseph son Thresorier &... Sohemus..., furent commis à la garde des Dames. Mais encore leur auoit-il donné ce mandement, que s'ils entendoient que quelque chose de mal luy auint, il les missent incontinent toutes deux à mort. XV, ix. — CAUSSIN, 482-501, 608-612 et 766-773.

453. Herodes... s'en alla hastiuement à Rhodes, pour venir au deuant de Cesar. IOSEPHE, *Ant.*, XV, ix. — CAUSSIN, 717.

465 Vous verrez quelque iour vos aimables enfans
 Les Thiares au front, heureux & triomphans ;
 Au moins si par vn trait de mauuaise conduite
 Vostre mespris ne rend leur fortune destruite,
 470 Ne perdez pas le soin qui les doit conseruer :
 Si le Roy vous attend il faut l'aller trouuer.

Salome se monstre à l'entrée de la chambre.

MARIANE.

470 l'iray : mais ce sera pour luy faire paroistre
 Qu'il est vn parricide, vn scelerat, vn traistre,
 Et que ie ne sçay point de loy, ny de deuoir
 Qui me puisse obliger desormais à le voir :
 Le conseil en est pris.

DINA.

O Cieux ! ie tremble toute.

MARIANE.

Pourquoy ?

DINA.

Tout est perdu, Salome nous escoute.
 Que ie hay ces esprits meschans et curieux.

M. (L'indication : *Salome se monstre à l'entrée de la chambre.* manque.)
 — 468. M. Qu'il est vn scelerat, vn sanguinaire, vn traistre — 471. M.
 O Dieux !

461-462. Des cinq enfans qu'il auoit eus de sa seconde femme Mariamnè, il y auoit trois fils & deux filles. Le plus petit mourut aux escholes à Rome : & quant aux deux autres il les faisoit nourrir comme enfans de Roy, tant pour la noblesse de leur mere que d'autant qu'il les auoit engendrez depuis qu'il estoit Roy. Et d'auantage l'amour qu'il portoit à leur mere les luy faisoit aymer. JOSEPHE, *Guerre*, I, xvii.

SCENE DEVXIESME.

MARIANE, & SALOME.

MARIANE.

Approchez-vous plus prés, vous nous entendrez mieux.

SALOME.

475 Je m'alois retirer vous croyant empeschée,
Et l'on diroit aussi que vous estes faschée.

MARIANE.

Vne iuste colere animoit mon discours.

SALOME.

C'est vne passion qui vous émeut tousiours.

MARIANE.

Je souffre aussi tousiours vne rigueur insigne.

SALOME.

480 Vous auez des mal-heurs dont vous n'estes pas digne.

MARIANE.

Je croy qu'on ne void rien dans mes déportemens,
Qui puisse meriter ces mauuais traitemens.

SALOME.

Vous estes fort à plaindre en l'estat où vous estes,
Mais toutes les Beutez ne sont pas satisfaites.

478. Si estoit contentieuse plus qu'il n'eust esté de besoin. IOSEPH,
Ant., XV, XI.

MARIANE.

485 Pour vous en vos destins vous n'avez que du bien.

SALOME.

Vous sentez vostre mal, & moy ie sens le mien.

MARIANE.

Vostre cœur releué se plaint de la fortune ?

SALOME.

I'ay bien d'autres ennuis dont le cours m'importune.
Mais ainsi que i'entrois, que disiez-vous du Roy ?

MARIANE.

490 Je me plaignois de luy comme il se plaint de moy.

SALOME.

Je ne puis deuiner ces grands sujets de plainte.

MARIANE.

C'est que ses Espions me tiennent en contrainte.

SALOME.

L'innocence par tout peut auoir des tesmoins.

MARIANE.

I'aurois plus de repos s'ils m'importunoient moins.

SALOME.

495 Vous deuriez dire au Roy combien cela vous blesse.

MARIANE.

Vous deuriez l'auertir aussi de sa foiblesse.

496. C, D. Vous deuriez aussi l'aduertir

SALOME.

S'il a de la foiblesse, à vostre iugement,
On ne l'aperçoit guere à son gouuernement.

MARIANE.

500 Le deplorable estat où l'on me voit reduite,
Est le plus rare effect de sa grande conduite.

SALOME.

Vous y remarqueriez moins d'imperfection,
Si vous n'auiez pour luy beaucoup d'auersion.

MARIANE.

Je n'ay d'auersion que pour l'horreur du crime,
Mais tous les gens de bien l'ont en la mesme estime.

SALOME.

505 S'ils ont ces sentimens, ils en parlent bien bas.

MARIANE.

C'est qu'ils craignent la mort, & ie ne la crains pas.

SALOME.

C'est en dire vn peu trop; vous deuez ce me semble,
Porter plus de respect au neud qui vous assemble.

MARIANE.

510 Les respects qu'on luy doit me sont assez cognus,
Car ie n'ignore pas d'où vous estes venus.

507. M. Ah ! c'est en dire trop

507-508. Elle se donnoit trop de licence & se laschoit par trop la bride. IOSEPHE, *Ant.*, XV, XI.

510. [Antipater] estoit Idumeen... Toutefois Nicolas Damascenien recite qu'il est descendu des principaux des Iuifs, qui de Babylone estoient

SALOME.

Moy, i'ignore d'où vient cette haine apparente.

MARIANE.

Cette mauuaise humeur vous est indifferente.

SALOME.

Si vous auiez pourtant quelque diuision,
 Je m'offrirois à vous à cette occasion,
 515 Et vous presenterois mes tres-humbles seruices.

MARIANE.

Vous me rendez tousiours assez de bons offices.

SALOME.

Je vous en rens bien moins que vous n'en meritez.

MARIANE.

Le Ciel reconnoistra toutes ces charitez.

SALOME.

L'honneur de vous seruir m'est trop de recompense.

MARIANE *se leue.*

520 Chacune de nous deux sçait bien ce qu'elle en pense. ✓

513. M. Si vous faisiez — 520. M. MARIANE, *se leuant.*

venus en Iudée. Mais il dit cela pour gratifier à Herodes, lequel depuis fut fait Roy des Iuifs. IOSEPHE, *Ant.*, XIV, II. — Antipater auoit espousé vne femme noble d'Arabie, nommée Cypris, de laquelle il eut quatre fils, assauoir Phasaëlus, Herodes (qui depuis fut Roy), Iosephe & Pheroras : & vne seule fille, nommée Salomé. IOSEPHE, *Guerre*, I, VI.

520. Cependant les femmes fumoyent de courroux & despit l'une contre l'autre. IOSEPHE, *Guerre*, I, XVII.

SALOME.

Vous allez voir le Roy :

MARIANE.

Ouy i'y vay de ce pas,
Luy tenir vn discours qui ne luy plaira pas.

SALOME.

Vous ne luy direz rien qui luy puisse déplaire,
Il aime tout de vous iusqu'à vostre colere.

MARIANE.

525 Et moy qu'il a renduë vn objet de pitié,
I'abhorre tout de luy, iusqu'à son amitié.

SALOME, *seule.*

Superbe, dedaigneuse, au courage inuincible,
Ne t' imagine pas que ie sois insensible :
Non, non, ie ne suis pas de ces lasches esprits,
530 Qui peuuent aisément suporter vn mespris,
Souuien-toy que le mien ne reçoit point d'iniure,
Qu'il ne rende aussi tost avec beaucoup d'vsure ;
Salome sçait fort bien comme il faut obliger,
Et n'est pas ignorante en l'art de se vanger.
535 Nous n'aurons pas long-temps à souffrir ses caprices,
Mon intrigue est fatale à tous ses artifices,
I'ay gagné depuis peu le premier Eschançon
Qui doit lancer contr'elle vn trait de ma façon,
Vn trait noir qui portant la tristesse & la crainte,

522. *M.* des propos qui ne luy plairont pas — 523. *M.* qui puisse luy déplaire — 534. *M.* vne ingrate en l'art de se vanger

527. Ceste noble femme... & et de grand courage, laquelle toutesfois n'estoit pas assez modeste ny humble. IOSEPHE, *Ant.*, XV, XI.

540 Donne à l'ame credule vne mortelle atteinte,
Trouble les sentimens, & fait qu'en vn instant
L'ardante amour se change en courroux esclatant.
Cét homme en est capable, il est ma creature,
Et veut mettre pour moy sa vie à l'aventure :
545 Il faut haster l'effet de ce iuste dessein,
De peur que ce secret lui pese sur le sein,
Qu'il n'en aille aduertir vn tiers qui nous trahisse,
Ou qu'en raisonnant trop il ne se refroidisse :
550 Mais ne le voy-ie pas qui s'en vient droit à moy,
Desia sur ce projet la peur luy fait la loy ;
Il porte sur le front vne morne tristesse.

548. M. Et qu'en raisonnant trop — M. L'Eschançon entre (au v.
548.) — 551. M. sur son front

SCENE TROISIEME.

L'ESCHANSON, SALOME.

L'ESCHANSON.

Pouray-ie dire encore vn mot à vostre Altesse,
Sur l'exécution de son commandement ?

SALOME.

Ouy, ie l'escouteray; parle donc hardiment.

L'ESCHANSON.

555 Madame, en vous seruant i'affronte des supplices,
Ie m'en vay me conduire entre des precipices,
Dans vn sentier glissant, où faisant vn faux pas
Ie suis tout assuré d'arriuer au trespas.
Il ne faudroit au Roy qu'une seule pensée,
560 Pour ralumer le feu de son Amour passée,
Vn doux ressouuenir de sa tendre amitié,
Vn regard tout chargé des traits de la pitié,
La moindre emotion qui vienne à la trauserse,
Vne larme, vn soupir, me choque & me renuerse,
565 I'y voy mille perils : mais ie les braue tous,
Car mon obeïssance est aueugle pour vous :
Et puis vous m'asseurez que par cette industrie,
Ie m'expose à la mort pour sauuer ma patrie.

SALOME.

570 Si tu fermes les yeux pour m'exprimer ta foy,
Ie le veux recognoistre ouurant la main pour toy,

563. M. qui vient — 565. M. Ie voy

Mais tu fais ta fortune, & t'acquires vne gloire,
Qui pourroit esgaler l'honneur d'une victoire,
Tu preserves ton Roy d'un funeste accident,
Tu nous retires tous d'un naufrage evident.
575 Et dans cette entreprise où ie te sers de guide,
Le labeur est leger & le prix est solide,
Tu vas en cet exploit par ma commission,
Tu n'auances du tien que sous ma caution :
C'est moy qui te presente, & c'est moy qui t'auouë,
580 Qui vay donner le bransle & pousser à la rouë.
Tu sçais bien que le Roy croit assez de leger,
Et que c'est un esprit que ie sçay ménager.
Ton raport va surprendre une ame défiante,
Credule, furieuse, & fort impatiente.
585 Dans ce trouble excité, si tu fais ton deuoir,
Il mordra l'ameçon sans s'en appercevoir.
C'est un apas subtil que ie luy feray prendre,
Sans qu'il ait le moyen de s'en pouuoir deffendre.
Puis pour ta seureté tu seras aduerty,
590 Que Mariane mesme est de nostre party.
Son cœur enuenimé d'une rage nouvelle,
S'entend avecque nous pour conspirer contr'elle.
Tout à l'heure en deux mots elle m'a fait iuger
Qu'elle va voir le Roy pour le desobliger :
595 Tu sçay de quelle sorte il supporte une iniure,
Sers toy donc à propos de cette conioncture ;
Tout rit à nos desseins, tout respond à nos vœux,
L'occasion paroist, pren-la par les cheveux.

596. C, D. de cette coniecture

L'ESCHANSON.

Ces puissantes raisons mettroient en assurance
 L'ame la plus timide & la plus en balance :
 Mais puisque vostre Altesse & les Cieux l'ont voulu,
 Mon cœur sur ce sujet est assez resolu.
 Tout ce qui me retient, c'est que ie vay parestre
 Et deuant vn grand Prince, & deuant vn grand Maistre,
 Qui sçait ce qu'on veut dire auant qu'on ait parlé,
 Et qui peut descourir vn cœur dissimulé.
 Madame, en peu de mots vous plaist-il de m'apprendre
 La meilleure façon dont ie puis le surprendre ;
 Adiustez à mon ordre vn peu d'enseignement,
 Afin que mon effort succede heureusement.

SALOME.

Il faut dans ce raport par vne adresse extresme,
 Que pour le mieux tromper tu te trompes toy-mesme :
 Figure toy le fait d'un penser ingenu,
 Comme si sans mensonge il estoit aduenu,
 Puis ayant en ton ame imprimé ceste image,
 Laisse agir là dessus ta langue & ton visage.
 Je ne puis te donner de meilleure leçon :
 Mais dy tousiours le fait de la mesme façon,
 Croy toy-mesme l'horreur que tu veux faire croire,
 Et prens garde en parlant de manquer de memoire.
 Dy ces mots à peu prés. Sire, de iour en iour,
 La Reine m'entretient sur vn Philtre d'amour,

613. C. Figure toy fait D. Figure toy vn fait

621-632. L'Eschanson du Roy, lequel elle auoit de long temps gagné, pour signifier au Roy que sa femme Mariamnè l'auoit sollicité qu'il luy voulust faire le plaisir de verser au Roy vn breuuege d'amours :

Qu'elle voudroit mesler parmy vostre breuusage,
 Afin de vous porter à l'aimer dauantage :
 625 Mais connoissant assez l'excez de vostre ardeur,
 Il trouue que ce Philtre est de mauuaise odeur,
 Veut mesme que tandis qu'elle m'en sollicite,
 Elle est mal assurée, & paroist interdite :
 Là dessus, meut de zele & de fidelité,
 630 L'en viens donner aduis à vostre Majesté,
 De peur que par l'employ de quelque autre ministre,
 Vous soyez preuenu d'un accident sinistre.

L'ESCHANSON.

Il trouue ce discours fort propre à l'esmouuoir,
 Et l'espere, Madame, y faire mon deuoir.

SALOME.

635 La Reine en son cartier se sera retirée,
 Porte donc ce propos d'une voix assurée.
 Il m'y rencontrera : feras-tu cet effort ?

L'ESCHANSON.

Ouy, Madame, deussay-ie y rencontrer la mort.

633-634. *M, A.* Ce stile est le meilleur que l'on puisse employer
 Pour surprendre un esprit que l'on veut effroyer

& si le Roy s'enqueroit plus outre de quelle façon estoit ce breuusage, il respondist que le poison estoit par deuers elle, & quant à luy, on ne l'auoit requis sinon de prester son seruice. Que si le Roy ne s'esmouuoit point, quand il orroit parler du breuusage d'amours, que lors il se teust : car il ne luy aduiendroit aucun danger. L'ayant donc ainsi instruit...
 JOSEPHE, *Ant.*, XV, XI. — CAUSSIN, 873-882.

SCENE QVATRIESME.

HERODE, MARIANE.

HERODE, *chassant Mariane de sa chambre.*

Va, va, ie te tiendray ce que ie te promets,
 640 Sors viste de ma chambre, & n'y r'entre iamais.
 Te rendre inexorable alors que ie te prie?
 Ingrate, mon amour se transforme en furie;
 Et desia tous ses traits qui sortent de mon cœur,
 Se changent en serpens pour punir ta rigueur.
 645 Ce mespris me descouure vn desir de vengeance,
 Que ie veux observer avecque diligence.
 Desormais de ta part tout me sera suspect,
 Ie n'auray plus pour toy ny bonté ny respect,
 Et s'il auient iamais que dans cette humeur noire,

M. SCENE 4. HERODE, MARIANE, SALOME, L'HVISSIER DV CABINET,
 L'ESCHANÇON, LE CAPITAIN DES GARDES, PHERORE. — M. HERODE *chas-*
sant Mariane. — 649. M. S'il arriue iamais

639-652. Le Roy sur l'heure de Midy s'estoit vne fois retiré en sa
 chambre pour se reposer, & appella sa femme Marianné pour se iouer
 avec elle. Marianné y entra bien, mais elle ne voulut coucher avec luy,
 ains quelque priere qu'il luy fist, elle le mesprisoit : & outre cela elle
 luy reprochoit la mort de son pere & de son frere : Herodes fut despité
 de ces paroles & reproches & à grand peine se peut-il tenir qu'il ne la
 frappast. JOSEPHE, *Ant.*, XV, XI. — CAUSSIN, 857-869.

642. Son extremesme amour pour elle luy rendoit ce mespris insuppor-
 table... Et par ce il conuertist son amour en haine. JOSEPHE, *Ant.*, XV, XI.

648. Et à la fin elle fit tant qu'elle se rendit odieuse... mesme à celuy
 dont elle n'attendoit nul mal. JOSEPHE, *Ant.*, XV, XI.

650 Tu lances quelque trait qui ternisse ma gloire,
Je le repousseray d'un air qui fera foy
Qu'on ne doit pas manquer de respect à son Roy.

Salome entre.

A. (L'indication : *Salome entre.* manque.)

650-652. Ceste femme au demeurant chaste, & qui auoit tousiours bien gardé la foy de mariage auoit quelque morosité naturelle de femme, se mocquant trop follement de la patience de son mary, qu'elle tenoit lié : en sorte que sans auoir esgard à la puissance Royale, souuentefois elle luy iettoit des mots à trauers & de brocards outrageux. JOSEPH, *Ant.*, XV, XI.

SCENE CINQVIESME.

SALOME, HERODE.

SALOME.

Quel est donc le suiet qui vous met en colere ?

HERODE.

Celuy qui tous les iours ne fait que me desplaire.

SALOME.

655 C'est possible la Reine avec sa cruauté,
Car ces traits de rigueur n'ont point de nouveauté.

HERODE.

Tu l'as bien deviné, ouy c'est cette cruelle,
Et le dernier affront que ie receuray d'elle.

SALOME.

Vous en direz de mesme encore au premier iour.

HERODE.

660 Nullement, son mespris a destruit mon amour :
Ie la hay maintenant à l'esgal de la peste,
Et trouue que pour moy, c'est vn fleau celeste.

SALOMÈ.

Puis-ie sçauoir quel est ce mescontentement ?

HERODE.

Ie m'en vay te l'apprendre, assis toy seulement.

M. (La division : SCENE 5. n'est pas marquée ici.) — 654. M. C'est
celuy qui tous-iours — 661. M. de mesme que la peste

665 Desirant de la voir, non sans impatience,
 Le l'auois demandée avec beaucoup d'instance,
 Quand cét esprit ingrat qui s'est senty presser,
 M'a rendu ce deuoir afin de m'offencer :
 En vain ie l'ay traictée avec toute l'adresse
 670 Dont vn parfait Amant oblige vne Maistresse :
 Car trauaillant sans fruit dans le soin que i'ay pris,
 Mes faueurs ont tousiours irrité ses mespris.
 Toutes mes passions n'ont fait que luy desplaire,
 Ses yeux estinceloient d'une iniuste colere,
 675 Et dans ces mouuemens cruels & furieux,
 Elle m'a dit des mots si fort iniurieux
 Que ne pouuant souffrir vne telle insolence,
 En fin ie l'ay chassée avecque violence.
 Voila ce qui me pique, et me trouble si fort,
 680 Voy quelle est sa manie, et me dis si i'ay tort.

SALOME.

Ouy, vous auez grand tort, et son ingratitude
 Deuoit vous affliger d'un traictement plus rude,
 Puisque sans redouter ses dangereux effets,
 Vous l'irritez sans cesse à force de bien-faits :
 685 C'est vn monstre d'orgueil & de mesconnoissance
 A qui vostre bonté donne trop de licence :
 Si la faueur du Ciel ne destourne ses coups
 Sa malice à la fin se deffera de vous.

676. B. des maux M, A, C, D. des mots

685-688. Salome sa sœur & sa mere voyans que leur opportunité estoit venuë, penserent que c'estoit l'heure qu'il falloit besongner : & depuis ne cesserent de rompre les oreilles à Herodes de calomnies. IOSEPHÉ, *Ant.*, XV, XI.

HERODE.

690 Estant assez instruit de sa mauuaise enuie,
 Je l'empescheray bien d'attenter sur ma vie.

SALOME.

l'en doute ; nostre sexe est fort vindicatif,
 Et dans ses trahisons se rend bien inuentif :
 - La tigresse qui voit enleuer sa portée,
 Est moins à redouter qu'une femme irritée.
 695 Veillez considerer que dans vn iuste effroy,
 Pour vostre seureté ie parle contre moy.

HERODE.

Je mettray tant de gens à veiller autour d'elle
 Que son ame offencée, apres cette querelle,
 N'aura pas le moyen de prendre aucun party,
 700 Sans que tout à l'instant on m'en tienne aduerty :
 Son meilleur est d'auoir tousiours la bouche close,
 Autrement...

L'Huissier s'auance vers la chaire d'Herode.

Qu'est-ce ?

SALOME.

On vient vous dire quelque chose.

692. M. Et dans les trahisons — 702. M. *L'huissier du cabinet entre.*
 A. (L'indication manque.) M, A, B, C, D. Autrement qu'est-ce ?

692... l'esprit des femmes est inuentif... CAUSSIN (passage non reproduit dans l'*Appendice*).

SCENE SIXIESME.

L'HVISSIER, HERODE, SALOME, L'ESCHANSON,
& LE CAPITAINE DES GARDES.

L'HVISSIER.

Vn de vos Eschançons à la porte arresté
Desire de parler à vostre Maïesté,
705 Et proteste que c'est vn auis d'importance
Dont il doit tout soudain vous donner connoissance.

HERODE.

Vn auis d'importance ? Et bien, fay-le aduancer.
Quel seroit cét auis ?

SALOME.

Je n'en sçay que penser.

HERODE.

Il est tout interdit ; qu'as-tu donc à me dire ?

L'ESCHANSON.

710 Vn complot qui regarde & vous, & vostre Empire.

M. SCENE 5. L'HVISSIER, HERODE, SALOME, & L'ESCHANÇON.

710. Lors sa sœur appercent qu'il estoit esmeu plus que de coustume, & fit entrer l'Eschançon du Roy en la chambre... L'Eschançon contrefaisant son visage & avec vne grande assurance, entra dedans la chambre, & comme ayant proposé quelque chose de grand consequence, il dit que Mariamnè l'auoit sollicité, & offert de grands presens, afin qu'il donnast à boire au Roy vn breuuage d'amours. Et voyant que le Roy estoit troublé en oyant ces propoz, il adiousta qu'on luy auoit présenté vn breuuage, mais il ne sçauoit de quelle efficace il estoit : & qu'il rapportoit cecy, pensant que cela seruiroit de plus grande seurte, tant au Roy qu'à luy mesme. IOSEPHE, *Ant*, XV, XI.

HERODE.

Vien me conter icy le tout distinctement.

SALOME.

Si la fin se rapporte à son commencement,
La victoire est à nous, & pour ceste orgueilleuse,
Ceste nouuelle ruse est assez perilleuse.

715 Nous courons dans la lice, & nos frons à peu près,
Ont, le mien du laurier, & le sien du Cyprés.

HERODE.

O noire perfidie ! ô trahison damnable !
O femme dangereuse ! ô peste abominable !

720 Elle t'a pratiqué pour me faire perir,
Moy qui voulois tout perdre afin de l'acquérir.

Il t'en faut assurer, ou bien tu te hazardes.
Hola ! qu'on vienne à moi, Capitaine des Gardes,

Parlant à part à son Capitaine des Gardes.

Prenez vos compagnons, sans bruit & promptement,
Allez trouuer la Reine en son appartement ;
725 Dites-luy qu'il s'agist au conseil d'une affaire,
Où ie tien sa presence estre fort nécessaire,
N'oubliez pas cét ordre, allez-y de ce pas,
Conduisez-la vous mesme, & ne la quitez pas :
Car si vous y manquez vous me respondrez d'elle.

LE CAPITAINÉ DES GARDES.

730 Ie feray le deuoir d'un seruiteur fidelle.

Pherore entre.

711. M. Vien m'en conter — M. L'eschançon lui parle tout bas. (après le v. 711.) — 716. M. Ont le mien de laurier — M. Parlant au cap^{te} des gardes. (au v. 723.)

SCENE SEPTIESME.

PHERORE, SALOME, HERODE.

PHERORE.

Madame, qu'a le Roy, qui paroist interdit ?

SALOME.

Nous le sçaurons tantost, il ne m'en a rien dit.

PHERORE.

Voila qu'il vient à nous tout changé de visage.

HERODE.

La Reine pour me perdre a mis tout en vsage.

SALOME.

735 Vous rebutiez tousiours nos fidelles auis.

HERODE.

740 J'ay beaucoup de regret qu'ils n'ont esté suiuis.
Mais voyant le peril i'ose bien me promettre,
Que vous approuuerez l'ordre que i'y vay mettre.
Il faut preuenir ceux qui se veulent vanger,
Et courir de bonne heure au deuant du danger.
Assistez au procez qu'aujourd'huy ie veux faire.

Se tournant vers l'Eschançon.

Toy ne t'esloigne pas, càr tu m'es necessaire.

M. (Pas de division scénique) — 731. M. PHERORE, *parlant à Salome.*
— 741. M, A. Suiuez moy la dedans pour vuidre cette affaire. — 742.
M. *En se tournant vers l'Eschançon.*

ARGVMENT DV TROISIESME ACTE.

1. Herode accuse Mariane, & luy produit l'Eschançon, qui la charge de l'empoisonnement supposé. Elle tesmoigne en se deffendant sur ce crime, plus de courage que d'esprit. Mais tandis qu'elle braue la Fortune et la mort avec vne constance digne
5 d'une grande Princesse, elle ne se peut empescher de donner quelques larmes aux sentimens de la Nature ; se representant l'estat où ses enfans se trouueront, estans priuez de son exemple et de son support. 2. Herode est touché de ses pleurs, & l'amour qui estoit sortie de son cœur par la porte de la crainte & de la
10 cholere, y r'entre aussi-tost par celle de la pitié. 3. Dans cette reconciliation apparante, Mariane luy descouure vn sujet de mescontentement qu'elle ne luy pouuoit plus cacher, sur le commandement secret dont il auoit chargé Soesme, afin qu'il se deffist d'elle s'il arriuoit qu'il perist en son voyage de Rodes. 4.
15 Ce Prince naturellement soupçonneux conçoit là dessus vne extrême ialousie de Soesme : il le fait venir ; l'examine sur son peu de fidelité, & ne pouuant moderer sa rage, le fait mourir sur l'heure, avec l'Eunuque de la Reine, qu'il croit auoir esté complice de ce crime imaginaire.

M. (Pas d'ARGVMENT.)

19. *A.* complice d'un crime imaginaire.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

HERODE *au Conseil.*

Observant de l'Estat la blessure inhumaine,
Ostons-en la partie où paroist la cangrene,
745 Oposons sagement l'antidote au poison,
Et gardons la rigueur contre la trahison.
Quoy, n'amene-t'on point encor ma criminelle ?
Pour la faire haster, qu'on aille au deuant d'elle.
En cette occasion ie veux l'interroger,
750 Et mettre son procez en estat de iuger.

Mais la voicy qui vient avec autant d'audace
Que si ie l'attendois pour implorer sa grace :
On diroit que l'altiere en mesurant ses pas
Dépîte ma iustice, et braue le trespas.

M. ACTE TROISIÉSME. SCENE I. HERODE, MARIANE, L'ESCHAN-
ÇON, PHERORE, SALOME, PHALEG. 1. Iuge, SADOE. 2. Iuge, SOESME,
L'EYVQVE, LE CAP^{ne} DES GARDES.

751-752. Prenant hardiesse de ce qu'il l'aymoit si ardemment...
IOSEPHÉ, *Guerre, I, XVII.*

SCENE DEVXIESME.

HERODE, MARIANE, L'ESCHANSON, PHERORE, SALOME,
DEVX IVGES, LE GRAND PREVOST, & LE
CAPITAINE DES GARDES.

HERODE.

755 Auance, mal-heureuse, hé bien, meschante femme,
A qui i'auois donné la moitié de mon ame,
Et qui par le seul droit de cette sainte ardeur,
Partageois avec moy ma gloire & ma grandeur :
Dés sa conception ta rage est auortée,
760 Ton piege est decouvert, ta mine est esuentée,
Et m'ayant pris pour but, par vne iuste loy,
La pointe de tes dards retourne contre toy ;
Voudrois-tu paslier ce crime manifeste,
Que nous a decouuert la iustice celeste ?

MARIANE.

765 Ces discours ambigus ont des obscuritez,
Qui se rapportent fort au sang dont vous sortez.

HERODE.

Insolente, oses-tu me dire ces paroles ?

MARIANE.

Osez-vous m'accuser de ces crimes friuoles ?

M. (Pas de division scénique.) — *A.* SCENE DEVXIESME. HERODE,
MARIANE, L'ESCHANSON, PHERORE, SALOME, & deux Iuges.
759. *D.* Dés sa conception ta race est auortée

HERODE.

Ce n'est que sur son Roy simplement attenter.

MARIANE.

770 Ce crime est fort nouveau, l'on vient de l'inuenter :
Mais iamais vostre esprit n'a manqué d'artifice
Pour perdre l'innocent sous couleur de iustice.

HERODE.

La mort esmoussera tous ces piquans propos,
Qui blessant mon honneur, trauersent mon repos :
775 Au lieu de s'excuser l'ingrate en sa deffence,
Ne sçauroit proferer vn mot qui ne m'offence.

Monstrant l'Eschanson.

Mais voicy le tesmoin de ce noir attentat,
Formé contre ma teste & le corps de l'Estat.
Pour sa confusion il faut qu'on luy confronte ;
780 Desia l'aperceuant, elle rougist de honte.
Vien confirmer icy ton fidelle rapport,
Et dy de quelle adresse on desseignoit ma mort.
Mais que la verité se monstre toute nuë,
Ne fay pas que le crime, ou croisse ou diminuë.

L'ESCHANSON.

785 Sire, que sur ma teste vn foudre soit lancé,
Si ie n'ay dit le tout ainsi qu'il s'est passé.

769. M, A. Empoisonner son Prince est vn crime leger? — 770. M, A. l'on vient de le forger — 777. M, A. (L'indication : *Monstrant l'Eschanson.* manque.) — 786. M. Si ie n'ay le tout dit

770. ... ce crime d'empoisonnement, lequel on auoit forgé. IOSEPHE, *Ant.*, XV, XI. — CAUSSIN, 906-966. — 771-772. CAUSSIN, 910.

HERODE.

Vien donc luy soustenir, et mettre en euidence
 Vn fait qu'elle denie avec tant d'impudence.
 Parle.

L'ESCHANSON.

Si le deuoir d'un fidelle sujet,
 790 Permettoit de celer cét important projet,
 Madame, ie serois encore à me produire :
 Mais le salut du Roy me force de vous nuire,
 Veillez me pardonner si j'ay tout reuelé.

MARIANE.

Quoy, meschant ?

L'ESCHANSON.

Le poison dont vous m'avez parlé.

MARIANE.

795 Monstre issu de l'Enfer pour nuire à l'innocence,
 Oses-tu bien mentir avec tant d'assurance ?
 De ta noire action tu receurois le fruit
 Si tu n'estois porté par ceux qui t'ont instruit :
 Ce tesmoignage faux est digne du suplice,
 800 Mais pour t'en garantir mon iuge est ton complice ;
 De bon cœur ie pardonne à ta mauuaise foy,
 Tu sers par interest de plus meschans que toy,
 Cette iniure est contrainte & n'a rien qui me fasche,
 De tous mes ennemis tu n'es pas le plus lasche.

HERODE.

805 Tu deurois t'efforcer de te deffendre mieux,
 Sur vn crime abhorré de la terre et des Cieux :

Car respondant au fait que ce tesmoin depose,
Il faut ou dénier, ou confesser la chose.

MARIANE.

Par force ou par adresse il sera mal-aisé
810 Qu'on me face auoüer vn crime suposé,
Et n'estoit mes mal-heurs, ie suis assez bien née
Pour n'apprehender pas d'en estre soupçonnée :
Mon esprit que le Sort afflige au dernier point,
Souffre les trahisons, mais il n'en commet point,
815 Encore qu'il en eust vn sujet assez ample,
S'il estoit obligé de faillir par exemple.

HERODE.

Quels exemples as-tu de ces desloyautez ?

MARIANE.

l'ay mille trahisons, & mille cruautez,
Le meurtre d'un Ayeul, l'assassinat d'un Frere.

HERODE.

820 A peine en cét endroit ie retiens ma colere.
Ah ! Cerbere testu, fatal à ma Maison,
Tu sçais bien contre moy produire du poison :
Mais inutilement ta bouche enuenimée,
Iette son aconit contre ma renommée ;
825 Elle est d'une candeur que rien ne peut tacher,
Et sans impieté l'on n'y sçauroit toucher.
Ie me ris de ta rage, & par ces vains blasphemes,

825-828. M. Rien n'en sçauroit iamais tacher la pureté
Ny donner de l'ombrage à sa viue clarté.
Ie me ris de ta rage & par ce vain blaspheme
En pensant m'offenser tu te nuis à toy mesme.

819. Elle... luy reprocha en face ce qu'il auoit fait à son [ayeul] Hyrcanus & ce qu'il auoit commis contre Aristobulus son frere. IOSEPHE, *Guerre*, I, xvii.

En pensant me picquer, tu te blesses toy-mesmes :
 Ce reproche insolent choque la verité,
 830 Et fait voir clairement ton animosité ;
 Par là ta perfidie est assez descouuerte,
 Cette confession suffira pour ta perte.

Il fait signe au Capitaine des Gardes d'esloigner Mariane, tandis qu'il recueille les voix.

Mes amis, prononcez ce qu'ordonnent les loix
 Contre les attentats qui regardent les Rois.
 835 Depeschez, c'est vn droit qu'il faut que l'on me rende,
 La Iustice le veut, & ie vous le demande.

PHERORE.

Ie trouue que ce crime est sans remission.

SALOME.

C'est trop peu qu'une mort pour sa punition.

PHALEG 1. Iuge.

Si vostre Maiesté ne luy fait point de grace,
 840 Le crime est capital, la Loy veut qu'elle passe,

SADOC 2. Iuge.

Ou qu'elle soit au moins confinée en prison,
 En cas que l'on ne puisse auerer le poison.

HERODE. *Regardant en colere le second Iuge.*

Il semble que la chose est assez auerée ;
 Quoy ? n'en auons nous pas vne preuve asseurée ?
 845 Les attentats passez & les discours presans,
 Pour esclaircir ce fait, sont-ils pas suffisans ?

831. M. Par là ton entreprise — M. (L'indication : *Il fait signe... manque.*) — 835. M. Parlez donc, c'est vn droit — 842. M. que l'on ne peust auerer — 843-846. M, A. (Ces quatre vers n'existent pas.)

Le tesmoin qui l'accuse est homme irreprochable,
 C'est vn vieux officier qui me sert à la table.
 Quel ministre plus propre eust-elle pû choisir,
 Pour faire executer son horrible desir ?
 Faloit-il pour tramer cette lasche pratique
 Qu'elle en parlast tout haut en la place publique ?
 Et n'auoit-elle pas assez de cét Agent
 Si sa rage l'eust pû corrompre par argent ?

MARIANE.

855 Poursuy, poursuy, barbare, & sois inexorable,
 Tu me rends vn deuoir qui m'est fort agreable,
 Et ta main obstinée à me priuer du iour,
 M'oblige beaucoup plus que n'a fait ton amour.
 Icy ta passion respond à mon enuie,
 860 Tu flates mon desir en menaçant ma vie,
 Ie dois benir l'excez de ta seuerité,
 Car ie vay de la mort à l'immortalité,
 Ma teste bondissant du coup que tu luy donnes,
 S'en va dedans le Ciel se charger de Couronnes,
 865 Dont les riches brillans n'ont point de pesanteur
 Et que ne peut raurir vn lasche vsurpateur.

Si ie me plains encor d'vn Arrest si seuere,
 C'est à cause que i'ay des sentimens de mere ;
 Ie laisse des enfans, & m'afflige pour eux ;
 870 Ces mal-heureux enfans d'vn pere mal-heureux,

847. M. HERODE. *Parlant au 2. Iuge.* — C. est vn homme irreprochable

851-854. M, A. Faut-il d'autres tesmoins de ce proiet infame ?

Elle en a mille encor qui l'accusent dans l'ame,

Et son cœur en secret est pressé d'un remors

Qui desia la condamne à plus de mille morts.

Ils sortent d'une souche en gloire si féconde
 Qu'elle a fait de l'ombrage aux quatre coins du monde :
 Ces petits orphelins sont dignes de pitié,
 Ces aimables objets de ma tendre amitié,
 875 Qu'une rude Marastre ainsi qu'il est croyable
 Maltraitera bien tost d'un air impitoyable.

Elle se porte un mouchoir sur les yeux.

HERODE.

Au point que mon courroux estoit le plus aigry,
 Par le cours de ses pleurs mon cœur s'est attendry.
 Il semble que l'Amour qui se rend son complice,
 880 Déchire le bandeau que porte ma iustice,
 Afin qu'en la voyant ie luy puisse accorder
 Le pardon que pour elle il me vient demander.
 Desia mon ame incline à la miséricorde.
 Tu demandes sa grace, Amour, ie te l'accorde :
 885 Mais vueille agir près d'elle, & me faire accorder,
 Un bien qu'en mesme temps ie lui veux demander ;
 Fay qu'à iamais son cœur repentant de son crime,
 Responde à mes bontez avecque plus d'estime ;
 Qu'elle quitte pour moy cet insolent orgueil
 890 Qui pourroit quelque iour nous ouvrir le cercueil ;
 Fay luy voir que ie l'ayme à l'égal de moy-mesme,
 Et s'il se peut encore, Amour, fay qu'elle m'ayme.

Il fait signe à ceux qui sont du Conseil qu'ils se retirent.

Vueille essuyer tes yeux, Objet rare & charmant.
 La qualité de Roy cede à celle d'Amant,

M, A. (L'indication : Elle se porte... manque.) — 883. M, A. mon ame encline — M. (L'indication : Il fait signe... manque.)

871-876. Herodes... fit venir à soy... Doris sa première femme... Ceste belle mere estoit enflammée de despit envers ces deux ieunes gens : & encore estoit sa hayne beaucoup pire que la hayne d'une marastre... contr'eux qui estoient naiz d'une Royne. JOSEPHE, *Guerre*, I, XVII.

- 895 Ma iustice pouuoit à mes loix te sousmettre,
 Mais mon affection ne le sçauroit permettre :
 Je me sens trop touché de tes moindres douleurs,
 Je trouue que mon sang coule parmy tes pleurs,
 L'interromps cét Arrest, car ma colere extrême
 900 Te faisant ton procez, me le fait à moy-mesme,
 Et si dans vn moment ie n'arrestoys ton dueil,
 Je sens bien qu'avec toy i'yrois dans le cercueil.
 Je mourrois de ta mort, & les mesmes supplices
 Traicteroient ta Partie ainsi que tes Complices.
 905 Voy de quelle façon mon sort dépend du tien,
 Et si ie t'importune en te voulant du bien,
 Si tu conçois pour moy quelque cruelle enuie,
 N'vses plus de poison pour abreger ma vie,
 S'il te prend vn desir d'auancer mon trespas,
 910 Tu n'as rien qu'à monstrier que tu ne m'aimes pas,
 Tu n'as qu'à m'exprimer cette haine secrete,
 Et bientost mes ennuis te rendront satisfaite.
 Mais confesse moy tout, afin de faire voir
 Que tu veux aujourd'huy rentrer en ton deuoir,
 915 Et que ton cœur touché d'un remors veritable,
 Deteste avec horreur vn crime detestable.

MARIANE.

- On connoist à ce stile, & doux, & deceuant,
 Comme en l'art de trahir ton esprit est sçauant.
 C'est avec trop de soin m'ouurir la sepulture,
 920 Pour me perdre il suffit d'une seule imposture.

899. *M.* Je suspens cet Arrest — 914. *M.* r'entrer dans ton deuoir —
 920. *M.* Il suffit pour cela

898-904. Il ne craignoit rien plus que quand il l'auroit fait mourir, luy mesme ne fust plus griefuement pour cela blessé en son cœur, à cause du regret qu'il auroit d'elle après sa mort. *IOSEPHE. Ant., XV, XI.*

HERODE.

Mauuaise, tu crois donc que ie suis vn trompeur,
 Et toute ceste audace est l'effect de ta peur.
 Ne crains point pour ta grace, elle est enterinée,
 Ie tiendray ma parole apres l'auoir donnée ;
 925 Cesse de m'affliger avecque tes douleurs.

MARIANE.

Mais fay plustost cesser ma vie & mes mal-heurs,
 Tous les miens sont passez, ie brusle de les suiure.

HERODE.

Comment ? veux-tu mourir pour m'empescher de viure ?
 Et violant encor toutes sortes de droits
 930 Attenter sur ton Roy pour la seconde fois ?
 Bien que tu sois de glace, & que ie sois de flame,
 Les Cieux ont attaché mon esprit à ton ame,
 Le beau fil de tes iours ne peut estre accourcy,
 Sans que du mesme temps le mien le soit aussi.

MARIANE.

935 Lors que ta vie au moins finira sa durée,
 La mienne, il est certain, sera mal asseurée,
 Car les precautions de ta soigneuse amour
 Me feront, s'il se peut, partir le mesme iour :
 Certes ce sont des traits d'vne amitié bien tendre.

HERODE.

940 Ce propos est obscur, ie ne sçauois l'entendre.

921. C, D. que ie sois — 925. M. ta douleur — 926. M. mon malheur

935-939. Elle luy dit : Ce n'est point le fait d'un homme qui ayme, de mander que si quelque inconuenient luy aduient, sa femme aussi... luy soit faite compagne de son malheur. IOSEPHE, *Ant.*, XV, iv. — CAUSSIN, 635-636, et 835-839.

MARIANE.

Ne perdons point le temps en discours superflus,
La chose est trop recente.

HERODE.

Il ne m'en souvient plus.

MARIANE.

Quand tu crains laschement la Iustice d'Auguste,
Ma mort est resoluë, & tu la trouue iuste ?

HERODE.

945 D'AVGVSTE ? Ah ! par ce mot ie suis assez instruit,
Et de ce qui t'anime, & de ce qui me nuit,
Ie connoy les raisons qui tes desdains aigrissent,
Et l'ingrate façon dont mes gens me trahissent.
Soesme t'en a fait vn secret entretien ?

MARIANE.

950 Il ne m'en a rien dit, mais ie le sçay fort bien.

HERODE.

Ah ! perfide Soesme, auoir trompé ton Maistre.

Se tournant vers le grand Preuost.

Allez diligemment vous saisir de ce traistre,
Que tout chargé de fers il me vienne trouuer :
Mais ne luy donnez pas le temps de se sauuer,
955 Qu'en de diuers cachots à mesme heure on deuale
Ceux qui seront suspects d'estre de sa cabale,
Viste, & que les Bourreaux ne les espargnent point.

GRAND PREVOST.

Sire, i'accompliray le tout de point en point.

952. M. Il parle au Preuost — 958. M. ACHAM. Prevost.

HERODE.

L'Eunuque de la Reine est de l'intelligence,
 960 Faites qu'on me l'ameine avecque diligence;
 Ce fut à sa faueur que ie fus offencé,
 Mais il me respondra de ce qui s'est passé.
 O maudite auenture! ô dures destinées!
 Pourquoy ne suis-ie mort en mes ieunes années?
 965 Voyant pour mon mal-heur tant de maux assemblez,
 De colere & d'horreur tous mes sens sont troublez;
 La fureur me saisit, & ce cruel outrage
 Me mettant hors de moy m'abandonne à la rage.

Parlant à Mariane.

Soesme sur ce point t'a dit la verité :
 970 Mais quel prix a receu son infidelité?
 Il estoit dans ma Cour en fort bonne posture;
 Il n'a pas mis pour rien sa vie à l'auenture,
 Tu n'as pû l'esbloûir par l'esclat des tresors,
 Tu n'as pû le tenter que par ceux de ton corps;
 975 Il en fut possesseur, comme depositaire,
 Lors qu'il te reuela cét important mystere :
 Tes faueurs ont esté les biens qu'il a receus,
 Ne leue point les yeux, & responds là dessus;
 L'aurois-tu satisfait par d'autres recompences?

MARIANE.

980 Croy tout ce que tu dis, & tout ce que tu penses.

969. *M. Il s'aproche de Mariane.*

970-977. Le Roy commença à s'escrier que Sohemus qui s'estoit monstre fidelle auparauant tant à la personne du Roy qu'à son Royaume, n'eust iamais ouuert la bouche pour descouurir ces choses, s'il n'eust eu quelque accointance secrette entre sa femme & luy. IOSEPHE *Ant.*, XV, XI.

HERODE.

Ouy, ouy, ie le veux croire, & te faire sentir
De cette perfidie vn cuisant repentir.

MARIANE.

Tu peux m'oster la vie, & non pas l'innocence.

HERODE.

985 Ah! ie suis asseuré de cette iouïssance ;
Tu ne te riras plus de m'auoir outragé,
l'en ay receu l'affront, mais i'en seray vangé.
Tu m'as mis dans les fers, tu m'as mis dans la flame,
Tu m'as percé le cœur, tu m'as arraché l'ame,
990 Mais ne te flate pas de cette vanité,
D'auoir fait tant de maux avec impunité ;
La mort pour t'enleuer est desia preparée.

MARIANE.

Elle viendra plus tard qu'elle n'est désirée,
Et me la proposant pour finir ma langueur,
le n'en puis redouter que la seule longueur.

HERODE.

995 On verra ta constance au milieu des supplices :
Mais voicy ton amour & tes cheres delices ;
le m'en vay resioüir avec luy de ce pas,
Parlant au Capitaine des Gardes.
Conduy-la dans la tour, & ne la quitte pas.

991. *M. est toute preparée — M. Soesme entre icy. (au v. 995.)*

SCENE TROISIEME.

HERODE, SOESME, LE GRAND PREVOST.

HERODE.

1000 Execrable sujet de mon impatience,
 Qui t'a fait laschement trahir ma confiance,
 Et porté ton audace au mespris de la mort,
 Descouvrant vn secret qui m'importoit si fort ?
 Responds, tu connois bien l'atteinte qui me blesse.

SOESME.

1005 Hé Sire ! ie commis ce crime par foiblesse !
 Ce fut par imprudence & par legereté
 Que ie fis cette offense à vostre Maiesté.
 Mais le vif repentir qui dans mon cœur s'imprime,
 Deuroit bien effacer l'image de mon crime.
 Prince rare en clemence aussi bien qu'en valeur,
 1010 Excusez vn deffaut arriué par mal-heur.

HERODE.

Ce n'est donc pas vn trait d'une ame desloyale
 Que semer le diuorce en la Maison Royale :
 Et porter vne femme à perdre son Espoux
 N'est qu'une erreur legere indigne de courroux.
 1015 Oses-tu dire encore vn mot pour ta deffence ?

M. (Pas de division scénique.) — A, B, C, D. SCENE DEVXIESME (par erreur). — F. SCENE III. — A. SCENE DEVXIESME. HERODE, SOESME.

1002. M, A. Espanchant vn secret — 1004. M, A. i'ay commis

Ton excuse perfide agraue ton offence ;
 Tu ferois mieux pour toy de ne rien desguiser.

SOESME.

Sire, i'ay trop failly pour vouloir m'excuser ;
 Je suis trop criminel, ayant pû vous desplaire,
 1020 Je n'ay point de raisons contre vostre colere :
 Aussi dans le peril où ie me suis ietté,
 Je n'attends mon salut que de vostre bonté.

HERODE.

Ouy, mais par vn moyen qui n'est pas ordinaire,
 l'ay bien sçeu le secret de toute ceste affaire.
 1025 Si tu veux excuser cét acte plein d'horreur,
 Confesse que l'amour a causé ton erreur :
 On sçait de quels apas Mariane est pourueüe,
 L'esclat de sa beauté te donna dans la veuë,
 Tu ne peus soustenir ses regards tous puissans,
 1030 Et voila le sujet qui te troubla le sens :
 C'est ainsi que la Reine est cause de ton crime ;
 Mais afin que ma grace en ta faueur s'exprime,
 Apprens moy bien au long par ta confession,
 La naissance & le cours de ceste passion ;
 1035 Trouuas-tu dans son ame vn peu de resistance ?
 Et quels progrez fis-tu deuant la iouïssance ?

1017. C, D. de n'en rien — 1020. M. Je n'ay point de raison —
 1021. M, A. dans le mal-heur — 1024. M. Je sçay bien

1027. A grand peine pourroit on dire de combien elle surmontoit
 toutes les autres femmes de son temps en beauté de face. IOSEPHE, *Ant.*,
 XV, XI.

SOESME.

Cét estrange propos m'estonne tellement,
Que i'en pers la parole avec le sentiment,
I'y voudrois repartir, mais il m'est impossible.

HERODE.

1040 Pour vn Amant discret cette atteinte est sensible;
Mais reprens tes esprits, & m'en fay le discours.

SOESME.

O Prince ! la merueille & l'honneur de nos iours,
Peut-on croire qu'une ame & si noble & si belle,
Conçoiue des soupçons qui sont indignes d'elle;
1045 Et qu'un Roy dont l'esprit agit si sagement,
Pour troubler son repos trompe son iugement ?
Ce qui m'est imputé rend mon sort pitoyable;
Puis-je m'en accuser, & me rendre croyable ?
Soesme à ces desseins peut-il auoir pensé,
1050 Sans estre deuenu tout à fait insensé ?
Et s'il estoit tombé dans ceste maladie,
Qui croira qu'un Esclaue eust l'ame assez hardie,
Pour aimer une Reine, & pour luy descourir
Une temerité qui le feroit mourir ?
1055 Mais une Reine encore, & si chaste & si sage
Qu'elle sert de miroir à celles de cet Age ?
Vous luy faites grand tort de prendre ces soupçons.

HERODE.

Traistre, ie suis lassé d'entendre tes leçons :
Crois-tu donc t'excuser en louant ta complice,
1060 Et d'un charme subtil endormir ma iustice ?

1039. M. I'y voudrois respliquer

SOESME.

Si ie parle autrement ie parestray menteur.

HERODE.

Que l'on aille égorger ce fascheux Orateur. 7

SOESME.

On respandra du sang qui doit crier vengeance.

HERODE.

Depeschez ce perfide avecque diligence;

1065 Et l'Eunuque est-il là?

LE GRAND PREVOST.

Ouy, Sire, le voicy.

HERODE.

Il faut qu'en mesme temps on l'expédie aussi,

Il estoit du complot, cét Animal infame,

Qui ne sçauroit passer pour homme, ny pour femme.

1065. M. PREVOST. — 1066. M. qu'en peu de mots ie l'expédie aussy

1062. Et tout incontinent fit prendre Sohemus, ordonnant qu'il fust mis à mort. IOSEPHE, *Ant.*, XV, XI. — CAUSSIN, 904-905.

SCENE QVATRIESME.

HERODE, L'EVNVQVE, LE GRAND PREVOST.

HERODE.

1070 Horreur de la Nature & le mespris des Cieux !
 Monstre sans iugement, Dragon pernicieux,
 Ie t'auois confié le tresor le plus rare,
 Dont avecque raison ie pouuois estre auare.
 Tu donnas cependant assistance au voleur,
 Tu seruis de Ministre à mon dernier malheur.
 1075 Tu fus le confident de ce bel Adultere,
 Tu connus ceste intrigue & me la sceus bien taire.
 Quand Soesme en mon lit contentoit son amour,
 Tu fermois les rideaux & veillois à l'entour :
 Ainsi tu menageois le temps de mon absence ?

L'EVNVQVE.

1080 Sire, vn Dieu tout-puissant qui connoist l'innocence
 Pourra faire connoistre à vostre Maiesté
 Comme ie l'ay seruie avec fidelité.

M. (Pas de division scénique.) — *A, B, C, D.* SCENE TROISIESME
 (par erreur). — *F.* SCENE III (par erreur). — *A.* SCENE TROISIESME.
 HERODE, L'EVNVQVE.

1071-1073. M. T'auois-ie pas commis à me garder deux pommes
 Dont l'abbord deuoit estre inaccessible aux hommes ?
 Tu donnas au contraire

HERODE.

Avec fidélité, meschant ? que l'on l'entraîne,
Et que iusqu'à la mort on l'applique à la gesne :
1085 Il descourrira tout au plus fort du tourment,
S'il n'est fortifié par quelque enchantement.

1084. Et quant & quant fit donner la torture à vn Eunuque de Mariamnè, lequel luy estoit le plus fidelle de tous les autres, sçachant qu'il n'y auoit chose ne grande ne petite qui eust esté brassée sans luy. IOSEPHE, *Ant.*, XV, XI. — CAUSSIN, 886-889.

ARGUMENT DV QVATRIESME ACTE.

1. Herode se trouue agité d'une cruelle inquietude ; il doute de la pudicité de Mariane ; croit qu'elle s'est voulu deffaire de luy ; qu'elle peut encore attenter sur sa vie, & ne peut se resoudre
5 pourtant à la faire mourir. 2. Tandis que son esprit troublé de crainte & d'amour est comme en balance entre la Clemence & la Iustice, Pherore & Salome ioints ensemble le font pancher du costé de la rigueur. 3. Mariane se plaint de ses malheurs, ayant des pressentimens de sa mort, & s'y resout avec beaucoup de constance. 4. Sa mere luy dit des iniures, la voyant aller au sup-
10 plice ; & croit par ce stratageme cruel oster le soupçon qu'on auroit qu'elle fust complice de l'attentat.

M. (Pas d'ARGUMENT.)

3-4. *C, D.* et ne peut pourtant se resoudre — 11. *A.* qu'elle fust sa complice.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

HERODE, SALOME, PHERORE.

HERODE.

Vn Demon diligent qui sans cesse regarde,
Les deposts que le Ciel a commis à sa garde,
Veille pour mon salut, & me faict dissiper
1090 Les mal-heurs où le Sort me veut enueloper :
Ce ministre celeste à toute heure m'inspire
Ce qui doit resulter au bien de mon Empire,
Et lors que ie me trouue au plus fort d'un danger,
Il s'auance à mon aide, & me vient dégager,
1095 Il preserue ma teste, il soustient ma Couronne,
Au milieu des combats son aïse m'environne,
Et d'un secours fatal qui n'est point attendu,
Me fait voir triomphant lors qu'on me tient perdu.
Ouy, le fidele soin qu'il a de me conduire,

1093. *M.* au plus fort du danger

1087-1102. Là luy aduint vn cas merueilleux, & comme vne chose miraculeuse d'une terrible fortune, de laquelle sauué & deliuré contre toute esperance, il acquit opinion d'estre bien aymé de Dieu. IOSEPH, *Guerre*, I, XIII. — En quoi on peut cognoistre que Dieu tenoit conte des affaires d'Herodes... Cela fit penser à tous les autres que Dieu aimoit Herodes, comme celuy qui a esté miraculeusement preserué d'un si grand danger... Il se mit en grand danger, du quel toutefois il eschappa par la prouidence de Dieu. *Ant.*, XIV, XXVI. — Comme si Dieu luy eust fauorisé en cela expressément par sa bonté, de luy faire tousiours euitier les dangers. XV, x — CAUSSIN, 663-665 et 813-815.

1100 Me garantist tousiours lors qu'on me veut destruire,
 Soit par la guerre ouuerte, ou par la trahison,
 A Rome, à la campagne, ou bien dans ma Maison.

Mais i'ay nouuellement des graces à luy rendre,
 Sur ce lasche attentat que vous venez d'apprendre,
 1105 C'est le plus rare effect du soing qu'il a de moy,
 Sans luy vous n'auriez plus de frere ny de Roy,
 S'il n'eust point inspiré cét officier fidelle,
 Ie me trouuois surpris d'une ambusche mortelle,
 L'Amour qui m'auiegloit m'auroit fait ignorer
 1110 Cét autre embrasement qui m'alloit deuorer ;
 Et riant de ma mort, vne meschante femme,
 Eust partagé mon Sceptre avecque son infame,
 Sans cét heureux auis Herode estoit perdu.

SALOME.

Desia pour cét effect le piege estoit tendu,

PHERORE.

1115 Si l'aduertissement eust tardé dauantage,
 Mariane eust finy son mal-heureux ouurage.

HERODE.

Ah ! que ie suis piqué de ce cruel affront,
 I'en ay la rage au cœur comme la honte au front,

1106. *M.* vous n'auiez plus — 1108. *M.* d'une ambusche nouvelle —
 1113. *M.* Herode estoit defait — 1114. *M.* On auoit mis au feu les
 fers pour cet effet

1117-1130. Tantost il estoit transporté d'une affection, tantost d'une
 autre, tant estoit son esprit esbranlé entre l'amour & la haine : telle-
 ment que combien qu'il desirast par plusieurs fois punir l'orgueil de sa
 femme, toutefois l'amitié le retenoit, & empeschoit d'exécuter ce qu'il
 auoit entrepris... Il ne vouloit point... faire quelque chose cruelle ou
 violente contre sa bien-aymée. IOSEPH, *Ant.*, XV, XI. — (Cf. note
 aux vers 898-904.)

Et de quelque façon que ma rigueur la traite,
Jamais ma passion n'en sera satisfaite.

1120

Cependant le desir que i'ay de me venger,
Va mettre mon Salut dans vn autre danger,
Le m'aigry contre moy lors que ie la menace,
Ma perte est enchainée avecque sa disgrâce ;
Le puis bien m'asseurer qu'esteignant ce flambeau
Le ne verray plus rien d'aimable ny de beau ;
Bien que l'on me console, & qu'on me diuertisse,
Mon ame en tous endroits portera son suplice,
A toute heure vn remords me viendra tourmenter,
Yn vautour sans repos me viendra becqueter.

1125

1130

O Cieux ! pourquoy faut-il qu'elle soit infidelle !
Vous deuiez la former moins perfide ou moins belle,
Et les traits de sa grace, ou ceux de sa rigueur,
Ne deuoient point trouuer de place dans mon cœur :
Le ne deuois point voir au fort de ces miseres,
Mes pensers diuisez en deux partis contraires.

1135

Le voudrois que mon nom fust encore inconnu,
Ne me voir point au rang où ie suis paruenue,
Estre encore à monter au Temple de la Gloire,
Estre encore à gagner la premiere victoire ;
Me trouuer en l'estat où i'estois en naissant,
Et que ce cœur ingrat se trouuast innocent.

1140

SALOME.

Ce vif ressentiment d'une amour veritable,
Agraué son offence & la rend plus coupable,
Et son ingratitude est vne lascheté,
Pire que l'homicide et l'impudicité.

1145

Aprenant la noirceur de ceste ame infidelle,
Tout le monde vous plaint & murmure contr'elle :

1150 Mais sans vous consommer en tous ces vains regrets,
Il faut l'oster du monde, & la raison apres,
Vous faisant voir sa rage & son hypocrisie,
Ostera ces ennuis de vostre fantaisie.

HERODE.

1155 Je suis à la punir iustement animé :
Mais quoy, faire perir ce que i'ay tant aimé ?
Pourray-ie me resoudre à foudroyer vn Temple,
Que i'ay tenu si cher, & qui n'a point d'exemple ?
Mon esprit y resiste, & se trouue estonné.

SALOME.

1160 Respectez vous si fort vn Temple profané ?
Le meurtre, l'adultere & l'ingrate arrogance
N'en ont-ils pas osté toute la reuerence ?

HERODE.

L'adultere n'est pas trop bien verifié,
Soesme en expirant s'en est iustifié.

PHERORE.

Il a creu le niant auoir plus d'esperance.
De receuoir de vous quelque trait de clemence.

SALOME.

1165 Quoy, ce traict desloyal ne peut vous estonner ?
Vous ne l'examinez que pour le pardonner ?

Elle fait semblant de pleurer.

Vous voulez que sa haine enfin se satisface,
Et qu'elle vous détruise, & toute vostre race :
Suiuez vos sentimens, nous les approuuons tous,
1170 Il faut bien se resoudre à perir avec vous.

1149. *M.* consumer *C, D.* ses vains regrets — 1157. *M, A.* s'y trouue
— 1167. *M.* Portant vn mouchoir sur ses yeux. *A.* (Pas d'indication.)

PHERORE.

Vostre esprit est contraint par vn charme effroyable,
De prendre contre vous ce dessein pitoyable.

HERODE.

Nullement, le biais que i'y voudrois tenir,
Ne la conserueroit que pour la mieux punir.
1175 En luy donnant la mort ie finis sa misere ;
Vne longue prison luy seroit plus seure,
Là tousiours le dépit, la honte & le regret
Donneroient à son ame vn chastiment secret.
A iamais sa memoire offrant à ses pensées,
1180 Sa disgrace presente et mes faueurs passées,
Et luy representant son crime & mon amour,
La tiendroient à la gesne, & la nuict, & le iour.

PHERORE.

Auec ceste pitié qui nous paroist suspecte,
Vous tentez des bontez dignes qu'on les respecte :
1185 Croyez-vous qu'à iamais les desseins qu'elle fait,
Pour vous prier du iour demeurent sans effet,
Et que tousiours le Ciel y mettant des obstacles,
Pour vostre seureté produise des miracles ?
Sçachez que bien souuent ses auis negligez,
1190 Luy font abandonner ceux qu'il a protegez.

1180. M. & ses faueurs passées — 1182. C, D. La tiendront

1173-1195. Apres que la sentence fut prononcée, combien que luy & aucuns des Assistans furent de ceste opinion qu'on ne deuoit precipiter l'exécution, mais que plutost la falloit enfermer dans quelque prison du Palais : toutefois Salome & toute sa bande procurerent en toutes sortes qu'elle fust sans delay mise à mort. IOSEPHE, *Ant.*, XV, XI. — CAUSIN, 975-984.

SALOME.

Puisque de vos mal-heurs vous aimez tant la cause,
 Vous ne deuiez donc pas faire esclater la chose.

Ce proceder nouueau ne fait rien qu'animer
 Vn esprit qui flaté, n'auoit pû vous aimer :

1195 Que ne fera-t'il point apres ce grand outrage,
 Si mesme vos bontez ont excité sa rage ?

PHERORE.

Lors que l'on veut choquer vn puissant ennemy,
 Il ne faut pas penser le destruire à demy.

En ces occasions l'indiscrete indulgence,

1200 Expose nostre vie au cours de sa vengeance :

Si dés lors qu'on offence on ne pardonne point,

Lorsqu'on est offensé l'on hait au dernier point ;

Et sous quelque serment qu'on se reconcilie,

L'affront demeure au cœur, iamais on ne l'oublie :

1205 Hircane le parjure, a pû vous l'enseigner,

Ce mal-heureux vieillard inhabille à regner,

Ce dernier deshonneur de ceste race ingratte,

Qui viuoit relegué sur les bords de l'Euphrate,

1200. *M.* au cours de la vengeance

1206. Homme stupide & non point d'une tant efficace vertu que le soin du Royaume eust requis. JOSEPHE, *Guerre*, I, VIII. — Il aymoit le repos & sçauoit bien qu'il n'estoit pas propre pour gouverner. *Ant.*, XV, IX. — CAUSSIN, 39-50.

1207-1210. Le Sacrificateur Hyrcanus, qui estoit detenu captif entre les Parthes, ayant entendu qu'Herodes auoit obtenu le Royaume, retourna vers luy... Herodes aussi luy auoit escrit... Dauantage il enuoya vn ambassadeur vers Phraates, assauoir Samaralla, avec grands & riches presens, pour impetrer de luy qu'il ne l'empeschast de recognoistre les biens qu'il auoit receuz d'un homme à qui il estoit obligé grandement... Herodes luy fit bon recueil, & luy faisant tel honneur qu'en toutes assemblées il le faisoit seoir le premier, en tous banquets il luy donnoit le lieu le plus honorable : il l'appelloit son pere. JOSEPHE, *Ant.*, XV, I, II. — CAUSSIN, 227-257.

Et que vostre bonté par vn pieux soucy,
 1210 Auecque tant d'honneur fit reuenir icy ;
 Tous vos bons traitemens le peurent-ils distraire,
 Du desir de vanger ses nepueux & son frere ?
 Et si quelqu'un des siens ne vous eust aduerty,
 Comme auec Malicus il formoit vn party,
 1215 N'auroit-il pas enfin d'une ambusche traistresse,
 Impitoyablement payé vostre tendresse ?

SALOME.

Pourriez-vous conseruer sans apprehension,
 Ce leuain de reuolte & de sedition,
 Dont l'esprit offencé ne pense qu'à vous nuire,
 1220 Et dont le cœur outré brusle de vous destruire ?
 S'il arriuoit qu'Auguste entrast au monument,
 Que le peuple veid iour à quelque changement,
 Ce seroit vn pretexte à sa mutinerie,
 Il viendroit de vos mains tirer ceste Furie,
 1225 On la verroit marcher auecque le Flambeau,
 Pour brusler le Palais, & vous mettre au Tombeau.

1210. B, C. Auec — 1219. C, D. Dont le cœur offensé — 1225. C. auec

1211-1216. Alexandra... sollicita son pere qu'il n'endurast plus les ruses & destours d'Herodes, qui auoit grandement affligé toute sa famille... luy donnant conseil d'escrire à Malchus qui pour lors estoit Roy d'Arabie, & le requerir de luy donner garde & logis... Hyrcanus... donna des lettres à vn sien amy nommé Dosithée, pour porter au Roy d'Arabie, esuelles le contenu estoit qu'il luy enuoyast gens de cheual pour le conduire iusques au lac d'Asphalte... Le Roy d'Arabie rescriuit à Hyrcanus, qu'il estoit prest de le receuoir & toute sa famille, & mesme tous les Iuifs de sa faction, & luy enuoyroit vne suffisante compagnie de gens qui le pourroient conduire en seureté, & obtemperer à sa volonté en tout & par tout. IOSEPHE, *Ant.*, XV, IX. — CAUSSIN, 681-714.

1217-1226. Elles disoient qu'on deuoit craindre qu'il y eust quelque sedition esmeuë entre le peuple quand on sçauroit que Mariamnè seroit gardée viue en la prison. IOSEPHE, *Ant.*, XV, XI. — CAUSSIN, 779-984.

Quand pour vostre mal-heur ceste Erynne infernalle,
Auroit fait dans l'Estat vne forte caballe,
Vous auriez du regret de voir que vous deuiez
1230 Preuenir ces desseins lors que vous le pouuiez,
Vous vous repentiriez d'en auoir fait la faute,
Mais ce seroit trop tard.

HERODE.

Bien, qu'on l'oste, qu'on l'oste.
Il sera necessaire incontinent après
D'en auertir Cesar par vn courier exprés,
1235 De crainte que l'Enuie, avec ses artifices,
Me rende prés de luy quelques mauuais offices,
Et me fasse passer, la verité celant,
Pour vn Prince ombrageux, iniuste & violent.

1232. Sur quoy Herodes lascha cette parole, *Qu'on l'oste*. CAUSSIN, 984-985.

1233-1238. Il depescha... pour aller vers l'Empereur, & luy porter le procez. IOSEPHE, *Guerre*, I, xvii.

SCENE DEVXIESME.

MARIANE en prison.

Pour augmenter l'affront que l'iniuste licence
1240 A fait à l'innocence,
Vn absolu pouuoir rend mon corps prisonnier :
Mais en quelque peril que le mal-heur m'engage,
 l'auray cét auantage
Que mon cœur pour le moins se rendra le dernier.

1245 Ce iour s'en va borner la longueur de ma vie.
 Je voy bien que l'ennuie
Trauaille puissamment à creuser mon tombeau ;
Et que la cruauté du Tyran qui m'opprime
 Ne me suppose vn crime
1250 Que pour auoir sujet d'en commettre vn nouueau.

Qu'il en vse à son gré, me voila toute preste,
 De payer de ma teste,
Afin de contenter ce cœur dénaturé,
Quelque horreur qu'en la mort on puisse reconnoistre
1255 Elle n'a qu'à paroistre,
l'iray la receuoir d'un visage assuré.

Il est temps desormais que le Ciel me separe,
 D'auecque ce barbare,
Son humeur & la mienne ont trop peu de raport,

1242. M. ce mal-heur

- 1260 La vertu respirant parmy l'odeur du vice,
Esprouue le suplice,
Du viuant bouche à bouche attaché contre vn mort.
- Autheur de l'Vniuers, souueraine puissance,
Qui depuis ma naissance,
- 1265 M'as tousiours enuoyé des matieres de pleurs,
Mon ame n'a recours qu'à tes bontez diuines.
Au milieu des espines,
Seigneur, fay-moy bien-tost marcher dessus des fleurs.

- Mais i'entends quelque bruit, suis-ie point exaucée ?
- 1270 De ce dernier espoir ie flatte ma pensée,
Après auoir passé les plus beaux de mes ans
A porter des liens si durs & si pesans.

1266. *M, A.* Mon ame se resigne à tes bontez diuines

1260-1262. C'estoit... coller le corps viuant bouche à bouche sur le mort. CAUSSIN, 280-281.

1263-1268. CAUSSIN, 723-728.

SCENE TROISIÈME.

LE CONCIERGE, MARIANE.

LE CONCIERGE *pleurant.*

Madame, on vous attend dedans la sale basse,
C'est de la part du Roy.

MARIANE.

Mon Dieu ! ie te rends grace.

1275 D'où vient qu'en me parlant tu paroïs si troublé ?

LE CONCIERGE.

D'avoir veu là dehors tout le peuple assemblé,
Dont les cris & les pleurs sont de mauuais presage
Pour vostre Maïesté.

MARIANE.

1280 Le peuple n'est pas sage,
D'affliger son esprit & de se tourmenter,
D'un bien que mes amis me doiuent souhaiter.
Mais ils pourroient là bas s'ennuyer de m'attendre,
Dy leur donc de ma part que ie m'en vay descendre.
Auant que de les voir ie veux parler aux miens
Et départir entr'eux si peu que i'ay de biens.

M. SCENE 3. (Sans indication de personnages.) A. SCENE TROISIÈME. (Sans indication de personnages.) — M. LE GEOLIER. (L'indication : *pleurant.* manque.) A. (L'indication : *pleurant.* manque.)

1276. M. C'est de voir là dehors tout le monde assemblé — 1283.
M, A. Mais auant que les voir

SCENE QVATRIESME.

ALEXANDRA, & SON CHEVALIER D'HONNEUR

ALEXANDRA.

- 1285 On te meine esgorger, innocente victime,
 Tu vas donc au suplice & n'as point fait de crime,
 On t'a donc veu sortir du sang de tant de Rois,
 Pour te voir oprimer par ces iniustes loix ?
 O sentence cruelle ! ô iugement inique !
 1290 O dure violence ! ô pouuoir tyrannique !
 Lasche & cruel Arabe, aujourd'huy sans pitié
 Tu fais sentir ta rage à ta chaste moitié.
 Mais la bonté du Ciel en courroux conuertie,
 Sçaura dans peu de temps frapper l'autre partie :
 1295 Vn Dieu qui de là haut void les secrets des cœurs,
 Te punira bien tost de ces grandes rigueurs.
 Vn iour qui n'est pas loing, sa Iustice animée
 Vangera dessus toy l'Innocence opprimée ;
 S'il a les pieds de laine, il a le bras de fer,
 1300 Et c'est pour tes pareils qu'il a basti l'Enfer.
 O grand Dieu ! ie t'inuoque au fort de ma misere,
 Veille prendre la fille & conseruer la mere.

LE CHEVALIER D'HONNEVR.

Madame, c'est icy qu'on la fera passer.

M. (Pas d'indication de personnages.) — 1285. *A, B, C, D.* (L'indication : ALEXANDRA, manque.) 1298. *M, A.* Viendra vanger de toy
 — *M. OZIAS. chevalier d'honneur. A. L'ESCVIER.*

1291. Idumeen de nation, Arabe de mœurs... Que fait cét Arabe ?
 CAUSSIN, 53 et 60. (Cf. note au vers 510.)

ALEXANDRA.

l'apperceoy bien l'endroit où ie me dois placer.

1305 Pren garde seulement que tes yeux ne produisent,
Voyant ce triste objet des larmes qui me nuisent ;

Ayons à sa rencontre vn visage assuré,

Et qui ne monstre pas que nous ayons pleuré.

Car il faut aujourd'huy pour euitier l'orage

1310 Trahir ses sentimens, & cacher son courage.

SCENE CINQVIESME.

LE CAPITAINE DES GARDES, MARIANE, & DINA.

LE CAPITAINE DES GARDES.

Madame, à contre cœur ie sers à cét office,
 Je vous rends à regret ce funeste seruice :
 Mais mon obeïssance & ma fidelité
 Me tiennent icy lieu d'une necessité.

MARIANE.

1315 Cette compassion m'est fort peu necessaire,
 Ma mort est à la fois contrainte & volontaire;
 Meine moy sans scrupule affronter le trespas;
 Herode le desire, & ie ne le crains pas.
 En cét heureux départ si quelqu'ennuy me presse,
 1320 Il vient de la pitié des enfans que ie laisse,
 Qui dans la defaueur & l'abandonnement
 Seront pour mon sujet traictez indignement.
 Ils restent sans apuy, mais, ô grand Dieu, i'espere
 Que tu leur seruiras de suport & de Pere,

M. SCENE 5. MARIANE, ALEXANDRA, DINA. — A. SCENE CINQVIESME. LE CAPITAINE DES GARDES, MARIANE, ALEXANDRA, DINA, confidente de Mariane. — M. ISBOSETH. *menant Mariane au supplice* (en tête de la réplique.)

1320. M. Il me vient de la part des enfans

1320-1334. Quant à ses fils, il les enuoya en la ville de Sébaste, laquelle est assez loing de Cesarée : & là, par son commandement ils furent estranglez : ayant ainsi exploité, il fit porter leurs corps au chasteau d'Alexandriou, & les fit enterrer avec Alexandre leur oncle, pere de leur mere. Voylà quelle fut la fin de ces deux freres miserables Alexandre & Aristobulus. IOSEPHE, *Guerre*, I, XVII.

1325 Et que pour les conduire en ce temps dangereux,
 Ta haute prouidence ouurira l'œil sur eux.
 Imprime dans leurs cœurs ton amour & ta crainte,
 Fay qu'ils bruslent tousiours d'une ardeur toute sainte;
 Qu'ils conçoient sans cesse un resolu penser
 1330 De mourir mille fois plustost que t'offencer;
 Que iamais nul excez de tristesse ou de ioye,
 Ne destourne leurs pas de ta celeste voye,
 Et s'ils sont oprimez en obseruant ta Loy,
 Que viuans sans reproche, ils meurent comme moy.

1335 Et toy monstre cruel, Ame dénaturée,
 Qui de sang innocent es tousiours alterée,
 Puis que ta cruauté ne sçauroit se fleschir,
 Le m'en vay te verser dequoy te rafraischir :
 Pour estancher ta soif, & pour finir mes peines,
 1340 Le m'en vay te donner tout le sang de mes veines ;
 Boy le, Tygre inhumain, mais ne presume pas
 Qu'un reproche honteux suruiue à mon trespas,
 Que le débordement de ceste humeur si noire,
 En esteignant ma vie esteigne aussi ma gloire,
 1345 Et qu'un iour nos Neueux m'accusent d'un forfait,
 Où ie n'ay point trempé de penser ny d'effect.

Le temps qui met au iour la verité cachée,
 Fera voir ma vertu qui ne s'est point tachée,
 Et qu'en precipitant mon funeste procez,
 1350 Ton iniuste rigueur faillit avec excez.
 L'aueugle cruauté dont tu me fais la guerre,
 Va destruire de moy ce qui n'est rien que terre :

1332. M. leur pas — 1342. M. suiue apres mon trespas — 1348. M. qui ne fut point tachée C, D. qui n'est point tachée

Mais mon ame immortelle & mon nom glorieux,
 Malgré les mouuemens de ton cœur furieux,
 1355 Et toute ta Maison contre moy coniurée,
 Obtiendront vn esclat d'éternelle durée.
 Mais i'aperçoy ma mere, elle attend en ce lieu,
 Afin de m'honorer d'un eternel Adieu.
 Je voudrois que son cœur peust borner sa tristesse,
 1360 Et que pour mon sujet elle eust moins de tendresse,
 Souffre que ie luy donne en l'allant apaiser,
 Et la derniere larme & le dernier baiser,
 Ce sera bien tost fait.

LE CAPITAINE DES GARDES.

Depeschez donc, Madame,
 Car de ceste longueur ie porterois le blasme,
 1365 Mon ordre est fort exprés, & doit estre observé.

1359. C, D. peust honorer — 1363. M. ISBOSETH. — 1365. M. Mon ordre est fortestro it

SCÈNE SIXIÈME.

MARIANE, ALEXANDRA, LE CAPITAINE DES GARDES, DINA.

MARIANE.

Tu verras ce discours en trois mots acheué.

Madame, on me contraint de changer de demeure,
Mais i'en vay habiter vne beaucoup meilleure,
Où les vents ny l'enuie, avecque leurs rigueurs,
N'excitent point d'orage en l'air ny dans les cœurs,
Où sans aueuglement on connoist l'innocence,
Où la main des Tyrans n'estend point sa puissance;
Où l'ame pour le prix de sa fidelité,
Gouste en repos la gloire, & l'immortalité.

Toute cette disgrâce est à mon auantage,
Je me resous sans peine à franchir ce passage,
Consolez vous en donc, & veillez m'embrasser.
Adieu, Madame, Adieu, ie m'en vay vous laisser.

ALEXANDRA.

Acheue tes destins, meschante et mal-heureuse,
Cette mort pour ton crime est trop peu rigoureuse,

M. A. (Pas de division scénique.) — 1366. *M.* Vous verrez ce discours — 1369. *C. D.* avec

1379-1392. Alexandra voyant cela, & entendant bien qu'il luy falloit attendre vne semblable issuë, & qu'Herodes ne la traiteroit point plus gracieusement laissa son premier orgueil & se changea d'une façon qui estoit fort messeante : car voulant monstrier qu'elle n'estoit point coupable du crime, commença à dire outrages de sa fille à tous ceux qui la vouloient ouyr, luy faisant ces reproches que c'estoit vne fort meschante femme, & ingrate enuers son mary, & digne d'une telle mort, veu

Il falloit que la flame expiast ton peché,
 Ou que sur vne croix ton corps fust attaché.
 Va, monstre plus cruel que tous ceux de l’Affrique,
 Va recevoir le prix de ta noire pratique,
 1385 Vouloir empoisonner ainsi cruellement,
 Vn mary qui tousiours t’aima si cherement ?
 Femme sans pieté, nouvelle Danaïde,
 Inhumaine, traïstresse, assassine perfide,
 Qui voulus laschement attenter sur ton Roy,
 1390 Je ne te connois point, tu ne viens pas de moy,
 Car de ces trahisons ie ne suis pas capable.

MARIANE.

Vous viurez innocente, & ie mourray coupable.

LE CAPITAINE DES GARDES.

Alons, Madame, alons.

MARIANE.

Par où ?

LE CAPITAINE DES GARDES.

De ce costé.

DINA.

O Cieux ! quelle constance, & quelle cruauté.

1388. *M.* assassine et perfide *A*, *D.* assassine, perfide — *M.* ISBOSETH.

qu’elle auoit osé commettre vn cas si enorme : car elle n’auoit pas bien traité son mary qui l’aymoit tant, comme il luy appartenoit. Ceste pauure Dame se contrefaisoit ainsi vilainement, & sembloit qu’elle se deust ietter à beaux ongles sur les cheveux de sa pauure fille. IOSEPHE, *At.*, XV, XI. — CAUSSIN, 994-1010.

ALEXANDRA *seule.*

- 1395 O lasche stratagesme ! ô cruel artifice !
Je deuois bien plustost passer pour sa complice.
Pour euiten la mort faloit-il recourir,
A ce fascheux secret qui me fera mourir ?
Mon cœur triste & glacé qu'une horreur enuironne,
1400 Est tout meurtry des coups que la douleur luy donne.
Mon âme se va rendre à l'excez de ce dueil,
Je vay me mettre au lict, ou plustost au Cercueil.

M. ALEXANDRA. (L'indication : *seule.* manque.) — 1402. M, A. Conduisons-nous au lict

1402. La mauuaise mere Alexandra qui auoit querellé si outrageusement sa fille sur l'eschaffaut, passa incontinent le pas, goustant l'amertume de la mort, et en perdant la gloire. CAUSSIN, 1053-1056.

ARGVMENT DV CINQVIESME ACTE.

1. Apres ceste grande bourasque où Mariane a fait naufrage de la vie, Herode reuiet à luy-mesme, & conçoit de l'horreur de sa cruauté. Il voudroit retenir l'Arrest mortel qu'il a prononcé contre cette innocente Reine, & souhaite qu'on n'ait pas hasté
5 son execution. 2. Mais comme il est en ceste inquietude, vn des siens luy vient faire le recit de sa constance & de sa mort. 3. Là dessus cet esprit violent, & qui auoit tousiours eu pour ceste belle & chaste Princesse, vne inuincible inclination, s'abandonne entierement à la douleur. Dans les mouuemens de sa rage
10 il conjure les Iuifs d'expier par sa mort, celle de leur Maistresse legitime; & ne se voyant pas obeï, se laisse transporter à sa cholere, & fait vne furieuse imprecation contr'eux, par la quelle il semble leur predire tous les maux qui leur sont aduenus depuis. 4. Ce Prince tombe en frenesie; son frere & sa sœur
15 entreprennent indiscretement de le venir consoler; mais son ennuy s'irrite si fort par leurs consolations, qu'il les fait sortir de sa chambre. 5. En fin cette Ame troublée fait inutilement debatre ses sentimens sur vne perte irreparable, & n'apperceuant plus rien que les images de son amour & celles de son affliction,
20 qui sont broüillées en sa memoire, s' imagine tout à coup voir Mariane monter au Ciel. 6. Ce mal-heureux Prince luy parle lors de ses ressentimens, avec tant de zeile, qu'il tombe en foiblesse entre les bras de ses gens.

M. (Pas d'ARGVMENT.)

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

HERODE *seul.*

Serpent couuert de fleurs, dangereuse vipere,
Jaune fille d'Amour qui fais mourir ton pere,
1405 Dragon tousiours veillant avec cent yeux ouuers,
Qui prens tout à rebours, & voy tout de trauers,
Vautour insatiable, horrible Ialousie,
Qui de cent faux objects broüilles ma fantaisie,
N'as tu pas pleinement satisfaict ta rigueur?
1410 Et n'as tu point encore assez rongé mon cœur?
Ne m'importune plus, Conseillere indiscrete,
Infidelle Espionne, & mauuaise Interprete,
Qui troubles mon repos en me troublant le sens,
Et me fais sans horreur perdre des innocens,
1415 T'ay-ie pas satisfaite en t'immolant Soesme,
Et donnant des terreurs à Mariane mesme?

Mais donné des terreurs; ah! ne t'abuse pas,
Ta bouche a prononcé l'Arrest de son trespas,
Et comme criminelle, & comme condamnée,
1420 On l'aura promptement au suplice menée.
Elle n'est plus au monde, ou bien l'on m'a trahy,
Et c'est m'auoir perdu que m'auoir obey.
Ma vie est en peril s'il est vray qu'elle viue,
Et si la belle est morte, il faut que ie la suiue.

1408. M. Qui viens gesner mon ame après l'auoir saisie — 1413.
C, D. mon repas

- 1425 O tourment sans égal ! ô dures cruautés !
Le mal-heur à mes yeux s'offre de tous costez,
Et par quelque sentier que mon penser s'adresse,
l'y rencontre tousiours la crainte ou la tristesse.
Alons nous enquerir du cours de son destin,
1430 Et si ceste Beauté tire encore à sa fin,
Changeons par vn effet d'vne bonté celebre,
En triomphe d'honneur ceste pompe funebre.
Mais vn des miens s'auance, & ie voy mes mal-heurs,
Tracez sur son visage avec l'eau de ses pleurs,
1435 Il en parle tout seul.

1430. M. tire encore à la fin

SCÈNE DEUXIÈME.

NARBAL, & HERODE.

NARBAL.

O Cieux ! ceste aventure
Met de grandes vertus dans vne Sepulture,
La constance & l'honneur, comme la pieté
Viennent de rendre l'âme avec ceste Beauté.

HERODE.

Quel accident t'oblige à pleurer de la sorte ?

NARBAL.

1440 Vn grand sujet de dueil.

HERODE.

Quoy ? Mariane est morte ?

NARBAL.

Ouy, Sire, cette Reine est au nombre des morts,
On vient de separer sa teste de son corps ;

Herode tombe en foiblesse.

Il deuient tout changé, le voila qui succombe,
Le coup de cette mort le mettra dans la tombe.

1445 Voicy le triste effet qui fut preueu de tous ;
Hé ! Sire, ouurez les yeux, & reuenez à vous.

HERODE.

Mariane a des morts accru le triste nombre ?
Ce qui fut mon Soleil n'est donc plus rien qu'une ombre ?

1437. M. La constance, l'honneur & la fidelité — M, A. (L'indication : *Herode tombe en foiblesse.* manque.) — 1443. M. le voila qu'il

- Quoy ? dans son Orient cét Astre de beauté,
 1450 En esclairant mon ame a perdu la clarté ?
 Tu dis que Mariane a perdu la lumiere,
 Et le flambeau du monde acheue sa carriere ?
 On le vid autrefois retourner sur ses pas
 A l'object seulement d'un funeste repas,
 1455 Et d'une horreur pareille il se trouue incapable,
 Quand on vient deuant luy d'esteindre son semblable.
 Astre sans connoissance, & sans ressentiment,
 Tu portes la lumiere avec aueuglement !
 Si l'immortelle main qui te forma de flame,
 1460 En te donnant vn corps t'auoit pourueu d'une ame,
 Tu serois plus sensible au sujet de mon dueil,
 De ton lit aujourd'huy tu ferois ton cercueil,
 Et par tout l'Vniuers ta lumiere eclipsée
 Establiroit l'horreur qui regne en ma pensée.
 1465 Mariane a senty la rigueur du trespas ?
 La mort n'a point d'Empire où regnent ses apas.
 Je sçay que cét ouurage à son Auteur ressemble,
 Et qu'il n'est pas celeste & mortel tout ensemble.
 Quoy ? dans si peu de temps auroit-on abatu
 1470 Le Temple le plus beau qu'eut iamais la Vertu ?
 Auroit-on renfermé dans les moindres espaces,
 La retraite d'Amour, & le sejour des Graces,
 Les Astres de ses yeux seroient-ils eclipsez,
 Et les lis de son teint seroient-ils effacez ?
 1475 Auroit-on dissipé ce recueil de miracles ?
 Auroit-on fait cesser mes celestes Oracles ?
 Auroit-on de la sorte enleué tout mon bien,
 Et ce qui fut mon Tout ne seroit-il plus rien ?

Non, non, c'est vn discours, qui priué d'aparence
 1480 Ne doit iamais trouuer de place en ma creance.
 Dis-tu qu'on a destruit ce Chef-d'œuvre des Cieux ?

NARBAL.

Sire, ce triste coup s'est fait deuant mes yeux.

HERODE.

Vien m'en conter au long la pitoyable histoire,
 Je n'en sçauois douter, & ne la sçauois croire.

NARBAL.

1485 Alors que dans la Tour on la vint aduertir,
 Qu'un rigoureux Arrest la pressoit d'en sortir,
 Le funeste recit de sa triste sentence,
 Esbranla tous les cœurs, mais non pas sa constance;
 Car brauant ses mal-heurs, elle fit assez voir
 1490 Que ce choq furieux n'auoit pû l'esmouuoir.
 Elle n'exprima point des sentimens timides,
 Ses yeux resterent secs parmy cent yeux humides,
 Et des rayons de ioye esclairans ses apas
 Firent voir que la mort ne luy desplaisoit pas.
 1495 Apres qu'elle eut fait part de quelques pierreries,
 A ses filles d'honneur qu'elle a le plus cheries,
 Et qu'en les embrassant, elle leur eut enjoint
 De ne la suiure pas, ou de ne pleurer point :
 Elle tourna ses pas, & plus gaye & plus belle,

1481. M. cet ouvrage des cieux — 1482. M. Sire, avecque regret ie l'ay
 veu de mes yeux — 1484. D. & ie ne la sçauois croire

1479-1480. Cette chaleur d'amour le brusloit d'une façon si violente
 qu'il ne pouuoit penser qu'elle fust morte. IOSEPHE, *Guerre*, I, xvii.

1489-1504. Elle auoit vne contenance assurée & s'en alloit hardiment
 sans que la frayeur de la mort luy fist changer de couleur, monstrant
 ouuertement vn noble naturel, voire mesme en la dernière heure de sa
 vie. IOSEPHE, *Ant.*, XV, xi. — CAUSSIN, 991-993, 1014-1017.

- 1500 Où l'eschaffaut dressé prenoit le dueil pour elle.
 Iamais on ne la veid dans vn plus noble orgueil,
 On lisoit sur son front le mespris du cercueil.
 Iamais Reine Amazone auecque plus de gloire
 Ne parut triomphante apres vne victoire ;
- 1505 Le peuple en la suiuant, se fendoit tout en pleurs,
 Admirant sa constance, & pleignant ses malheurs ;
 Mesme beaucoup de gens disoient parmy la presse,
 Qu'on perdoit sans raison cette grande Princesse ;
 Que son cœur sans exemple en generosité,
- 1510 N'auoit pû conceuoir aucune lascheté,
 Que vous regretteriez l'absence de ses charmes,
 Et que son sang versé vous cousteroit des larmes,
 Dés que de son trespas vous seriez aduerty.

HERODE.

Ah ! que n'ay-ie euté ce qu'ils ont pressenty ?

NARBAL.

- 1515 Sa Mere en l'abordant, changea par quelque crainte
 Sa pitié veritable en vne rigueur feinte ;
 Son esprit inuentif pour oster le soupçon,
 Qu'il trempast en son crime en aucune façon,
 Cachant les sentimens que donne la Nature,
- 1520 Sembla se resiouir de sa triste auanture.

1511. *C, D.* Que vous regrettriez

1515-1516. *M.* Ainsi qu'elle passoit à costé d'une arcade
 Sa mere en l'abordant luy fit vne boutade.

1519. *M.* Perdant les sentimens

1515-1524. Cf. note 1379-1392 — Elle ne daigna point ouurir la bouche pour dire vn seul mot à sa mere : & dauantage elle ne fut troublée tant peu que ce soit de la fureur de sa mere : & son visage constant monstroït de quel grand courage elle reprounoit la folie deshonneste d'icelle. JOSEPHE, *Ant.*, XV, XI. — CAUSSIN, 1005-1010.

Mais nostre grande Reine affligée à ce point,
Connut son artifice & ne s'en emeut point,
Et passant, repartit à ceste vaine offence,
D'un modeste sousris, & d'une reuerence.

HERODE.

1525 Ah ! ie suis tout percé des traits de la pitié,
Mon cœur à ce discours se fend par la moitié.
Quoy, dans ce triste estat sa mere la querelle ?
Et sa seule vertu se declare pour elle.
Acheue tout le reste ?

NARBAL.

Estant sur l'eschaffaut

1530 Elle ioignit les mains, leua les yeux en haut,
Coniurant à genoux la diuine Puissance,
De rendre manifeste à tous son innocence,
Et que iamais aux siens il ne fust reproché
Des forfaits dont son cœur ne fut iamais taché.
1535 Protesta que c'estoit par vne calomnie
Qu'on la voyoit traitée avec ignominie,
Et que vous auiez creu par vne aueugle erreur
Ce dont le seul penser luy donnoit de l'horreur.
Elle prit à tesmoing les ordres Angeliques,
1540 Qu'elle n'auoit point fait de ces lasches pratiques,
S'asseura que le Ciel viendrait vous inspirer,
Qu'un regret de sa mort vous feroit souspirer,
Et que vous monstrieriez encor quelque tendresse
Aux ieunes Orphelins d'une grande Princesse,
1545 Qui dans le mauuais sort sceut constamment souffrir,
Qui vescu sans reproche, & sceut fort bien mourir.

1522. D. (Ce vers manque.) — 1523. M, A. repartit à ces marques d'offence — 1538. M. par vne aueugle ardeur

A ces mots prononcez d'un zele tout de flame,
 Elle voulut au Ciel recommander son ame,
 Qui sur mille vertus s'aprestoît d'y voler.
 1550 Puis elle offrit sa gorge, & cessa de parler.
 Et lors l'exécuteur la voyant ainsi preste,
 D'un prompt éclair d'acier luy fit voler la teste.
 Là dessus un grand cry tout autour s'entendit,
 Qui penetra les airs que son ame fendit.
 1555 On veid sourdre aussi-tost mille chaudes fontaines
 Des yeux de tout le Peuple ainsi que de ses veines.
 Voila comme finit vostre illustre moitié,
 Avec un monde entier qui mourut de pitié.

HERODE.

1560 Avoir osté la vie à des beautez si rares,
 O rigueur inconnue aux cœurs les plus barbares !
 Un Sarmate inhumain ne pourroit l'exercer,
 Un Scythe sans horreur ne pourroit y penser.
 Quel fleuve, ou quelle mer sera iamais capable
 D'effacer la noirceur de ce crime execrable ?
 1565 Quelle affreuse montagne, & quel antre escarté
 Pourront servir d'azile à mon impieté ?

1554. *M, A.* Un rayon de clarté sur elle descendit — 1555. *M.* On veid sourdre par tout — 1559. (avant ce vers). *M, A.*

La Neige de son corps n'est donc plus animée ?

La rose de sa bouche est pour iamais fermée ?

Sa voix a donc perdu l'adresse de charmer,

Et ses yeux oublié l'usage d'enflammer ?

1561. *M.* Un Nomade inhumain — 1566. *M, A.* Pourroit

1547-1557. CAUSSIN, 1014-1022,

1563-1570. Il luy sembloit que Dieu estoit courroucé & demandoit vengeance de ce qu'il auoit fait mourir sa femme. IOSEPH, *Ant.*, XV, xx.

- Trouueray-ie vn refuge au centre de la terre,
 Où mon crime se trouue à couuert du tonnerre ?
 Où ie me puisse voir sans peine & sans effroy,
 1570 Où ie ne traisne point mon enfer apres moy ?
 Mais attens-ie en mon deuil que rien me reconforte ?
 Comment, ie vis encore, & Mariane est morte ?
 Ceste belle est partie, & ie ne la suy pas,
 Comme si j'ignorois les chemins du trespas ?
Il se iette sur l'espée de Narbal.
 1575 Ha ! voicy le plus court, il faut que ceste lame
 D'un coup blesse mon cœur, & guerisse mon ame.
 Preste la moy de grace en ce iuste dessein,
 Ou si tu l'aimes mieux, pousse la dans mon sein.

NARBAL.

Hé Sire, reuenez de ces transports extrêmes.

HERODE.

- 1580 C'est empescher l'Arrest que tu donnes toy mesmes,
 Ne m'as-tu pas desia frapé mortellement ?
 Tu m'as dit que la Reine est dans le monument :
 Penses-tu que sans elle icy bas ie demeure ?
 Fay qu'elle ressuscite, ou souffre que ie meure.
 1585 Je ne puis suporter vn remors si pressant,
 Je veux faire iustice à son sang innocent ;

Il veut encore prendre son espée.

Ne me differe point la peine qui m'est deuë,
 Il faut que ie me perde apres l'auoir perduë.

M. A. (L'indication : Il se iette sur l'espée de Narbal. manque, au v. 1575.) — M. Il s'efforce d'oster l'espée à Narbal. A. Il se iette à l'espée de Narbal. (au v. 1587.)

NARBAL.

Sire !

HERODE.

Ah ! ie suis l'auteur de ce meurtre inhumain,
1590 Ma bouche à son boureau mit le fer à la main :
Ma bouche complaisante à ma rage animée,
D'un seul mot pour iamais rend la sienne fermée.

Ah ! bouche sanguinaire, & pleine de rigueur,
Mon regret te conuainc d'auoir trahy mon cœur,
1595 Funeste truchement de mon ame insensée,
Qui sceus pour mon mal-heur exprimer ma pensée,
Sers moy dans ton office avec plus de raison,
Et produits le remede en suite du poison.

Vous, peuples oppressez, spectateurs de mes crimes,
1600 Qui portez tant d'amour à vos Roys legitimes,
Monstrez de ceste ardeur vn veritable effet,
Employant vostre zele à punir mon forfait.
Venez, venez vanger sur vn Tyran profane,
La mort de vostre belle & chaste Mariane ;
1605 Punissez aujourd'huy mon iniuste rigueur,
Acourez me plonger des poignards dans le cœur,
Apaisez de mon sang vostre innocente Reine,
Que ie viens d'immoler à ma cruelle haine.
Mais vous n'en ferez rien, timide Nation,
1610 Qui n'osez entreprendre vne belle action,
Vous avez trop de peur d'acquérir de la gloire,
Vous auriez du regret de viure dans l'histoire,
Et qu'un trait de courage & de fidelité
Vous rendist remarquable à la posterité.

1589. M. de ce crime inhumain — 1599. M. les tesmoins de mes crimes — 1604. M. Le trespas inhumain de la fille d'Hircane

1615 Tesmoins de sa bassesse & de ma violence,
 Cieux qui voyez le tort que souffre l'innocence,
 Versez sur ce climat vn mal-heur infiny.
 Punissez ces ingrats qui ne m'ont point puny,
 Donnez les pour matiere à la fureur des armes,
 1620 Qu'ils flottent dans le sang, qu'ils nagent dans les larmes,
 Faites marcher contr'eux des Scythes, des Gelons,
 Et s'il se peut encor des Monstres plus Felons,
 Qui mettent sans horreur en les venans surprendre,
 Et leurs troupes en sang, & leurs maisons en cendre;
 1625 Qu'on leur vienne enleuer leurs enfans les plus chers,
 Et qu'une main barbare en frappe les rochers;
 Qu'on force deuant eux leurs femmes et leurs filles,
 Que la peste & la faim consomment leurs familles;
 Que leur Temple orgueilleux parmy ces mouuemens,
 1630 Se treuue renuersé iusqu'à ses fondemens.
 Et si rien doit rester de leur maudite Race,
 Que ce soit seulement des sujets de disgrace,
 Des gens que la fortune abandonne aux mal-heurs;
 Qu'ils vivent dans la honte et parmy les douleurs;
 1635 Qu'ils se treuuent tousiours couuerts d'ignominie,
 Qu'on les traite par tout avecque tyrannie,
 Que sans fin par le monde ils errent dispercez,
 Qu'ils soient en tous endroits, & maudits & chassez,
 Qu'égallement par tout on leur face la guerre,
 1640 Qu'ils ne possèdent plus vn seul ponce de terre,
 Et que seruant d'obiet à vostre inimitié,
 L'on aprene leurs maux sans en auoir pitié.
 Faites pleuuoir sur eux de la flame & du souffre,
 De tout Ierusalem ne faites rien qu'un gouffre,

1616. *M.* qui vangez — 1621. *M.* *A.* les Scytes, les Gelons — 1628.
M. consume — 1631. *M.* Que si rien — 1640. *M.* ne possèdent pas

- 1645 Qu'un abisme infernal, qu'un paluds plein d'horreur,
Dont le nom seulement donne de la terreur.
Mariane est donc morte, on me l'a donc raue,
Et pour mon desespoir on me laisse la vie ?
O mort ! en mes ennuis, i'implore ta pitié
1650 Viens enleuer le tout dont tu pris la moitié.

M. Salome et Pherore entrent (au v. 1650.)

SCENE TROISIÈME.

SALOME, NARBAL, PHERORE, HERODE, THARÉ.

SALOME.

Narbal, que fait le Roy ?

NARBAL.

Madame, il se tourmente,
Sa douleur est si viue, & si fort vehemente,
Que si vos bons conseils n'en destournent le cours,
Vous le verrez bien-tost à la fin de ses iours.

SALOME.

1655 Luy seroit-il venu des nouuelles d'Auguste,
Où quelque changement rendist ce trouble iuste ?

NARBAL.

Non, Madame.

SALOME.

Quoy donc ? qui le rend affligé ?

NARBAL.

Le trespas de la Reine.

PHERORE.

Ah ! ie l'ay bien iugé.

M. SCENE 3. SALOME, NARBAL, PHERORE. — 1654. C, D. Vous le verriez — 1656. M. rendist le trouble iuste

1652-1654. Son mal empiroit ce sembloit tellement qu'il ne s'en falloit gueres qu'on ne desesperast de sa vie. IOSEPHE, *Ant.*, XV, XI.

SALOME.

Il conçoit trop d'ennuy d'un sujet d'alegresse.

PHERORE.

1660 Il faudra l'aborder avec beaucoup d'adresse,
Son courroux là dessus doit estre apprehendé.

SALOME.

Nullement, son Esprit veut estre gourmandé.

PHERORE.

Le voicy qui reuient troublé de sa manie :
Mille tristes pensers lui tiennent compagnie,
1665 Il a le teint tout pasle, & les yeux esgarez,
Observez sa démarche, & le considerez.

SALOME.

Seigneur, vos sentimens sont bien melancoliques.

HERODE.

C'est que j'ay trop de soin des affaires publiques,
Mais ie veux aujourd'huy prendre vn peu de repos.

SALOME.

1670 Ce seroit fort bien fait :

PHERORE.

Il seroit à propos.

HERODE.

A parler librement, ce qui me tient en peine,
C'est que depuis hier ie n'ay point veu la Reine,

1660. M. Il ne faut l'aborder qu'avec — 1666. C, D. la considerez
M. SCENE 4. SALOME, HERODE, NARBAL, et PHERORE. (après le v.
1666.) — 1667. M. Monsieur, vos sentimens

Commandez de ma part qu'on la face venir.

SALOME.

Son iugement s'égare, il perd le souuenir.

HERODE.

1675 Enuoyez la querir, faites moy ceste grace.

PHERORE.

Hé ! Seigneur, le moyen que l'on vous satisface ?

HERODE.

Qu'on aille l'aduertir que ie veux luy parler,
Est-il si mal-aisé, n'y veut-on pas aller ?

SALOME.

Vous peut-elle parler, & vous peut-elle entendre ?
C'est vn corps sans chaleur qui se reduit en cendre.

HERODE.

Quoy, Mariane est morte ? ô destins ennemis !

La Parque l'a rauie, & vous l'avez permis ?

Vous avez donc souffert ceste triste auanture,

Sans imposer le dueil à toute la Nature ?

1685 Quoy ? son corps sans chaleur est donc enseuely,

Et l'Vniuers n'est point encore demoly ?

Vous avez donc rompu l'agreable harmonie

Que vous auiez commise à son diuin Genie,

Vous avez donc fermé sa bouche, & ses beaux yeux,

1690 Et n'avez point destruit la structure des Cieux ?

Cruels dans cette perte, à nulle autre seconde,

1676. M. Hé ! Monsieur, le moyen

1671-1678, Bien souuent il commandoit à ses seruiteurs d'appeller sa femme Mariamnè comme si elle eust été encore en vie. JOSEPHE, *Ant.*, XV, XI. — CAUSSIN, 1043-1045.

Vous deuiez faire entrer celle de tout le monde,
 Enleuer l'Vniuers hors de ses fondemens,
 Et confondre les Cieux avec les Elemens,
 1695 Rompre le frein des Mers, esteindre la lumiere,
 Et remettre ce Tout en sa masse premiere.

Mariane est en cendre, & l'ombre du Tombeau,
 Reçoit donc le débris d'un Chef-d'œuvre si beau ?
 Laisse agir ta douleur, mets tes mains en vsage,
 1700 Arrache tes cheveux, déchire ton visage,
 Oblige tous les tiens à te faire perir,
 Ou bien meurs du regret de ne pouuoir mourir.
 Ne te console point, Monarque miserable.

PHERORE.

Oubliez cette perte, elle est irreparable,
 1705 Et si vous employant à la considerer,
 Vous ne la voudriez pas vous mesme reparer.

SALOME.

Vous direz quelque iour que ce trait exemplaire,
 Estoit pour vostre Estat vn mal fort necessaire.

HERODE.

Ministres de mes maux à me nuire obstinez,
 1710 Vous m'osez consoler, vous qui m'assassinez ?
 Vous m'avez fait donner par vos mauuais offices
 Cette attainte mortelle à toutes mes delices,
 Vous m'avez inspiré ce funeste dessein,
 Vous m'avez fait entrer des bourreaux dans le sein.
 1715 Allez, couple infernal, sortez, race maudite,
 Ou ie vous traiteray selon vostre merite.

1695. *M.* sa lumiere — 1698. *M, A.* Conserue le debris — 1709. *D.*
 de ses maux — 1712. *D.* Cette haine mortelle — 1714. *C.* enterrer
 — 1715. *C, D.* Allez, couple infernale, sortez

S'adressant à Narbal et à son Capitaine des Gardes.

Et vous, mes vrayz amis & mes chers seruiteurs,
Qui n'estes point comme eux, ny traistres, ny flateurs :
Qui separans de moy l'esclat de ma Couronne,
1720 Attachez vostre zele à ma seule personne,
Vous qui m'avez tousiours aymé sincerement,
Ioignez à ma douleur vostre ressentiment,
Meslons nos pleurs ensemble, & regrettons sans cesse,
La mort de ceste belle, & diuine Princesse.

1725 Mais elle n'est point morte, elle vit dans les Cieux,
Et ses rares vertus l'ont mise au rang des Dieux.
Il faut que l'on construise vn Temple à ceste Belle,
Qui soit de son merite vne marque eternelle,
Vn Temple qui paroisse vn ouurage immortel,
1730 Et que sa belle image y soit sur vn Autel :
Ouy, ie veux que sa feste en ces lieux s'establisce,
Et qu'on la solemnize, ou bien que l'on perisse.

NARBAL. *S'adressant à Tharé.*

La douleur de ce Prince est sans comparaison,
Le trouble de son ame offusque sa raison.

THARÉ.

1735 On void à ces propos qu'il perd la connoissance.

HERODE.

Ie ne sçaurois souffrir plus long-temps son absence :
Ce long esloignement me met au desespoir,

M. (L'indication : S'adressant à Narbal et à son Capitaine des gardes manque.) — M, A. (L'indication : S'adressant à Tharé, manque.)

1735. Il tomba en vne grosse & griefue maladie... C'estoit vne inflammation & grande douleur de cerueau : & eust aussi l'entendement troublé. IOSEPHÉ, *Ant.*, XV, XI. — CA SSN, 1049-1051.

Dites-luy de ma part qu'elle me vienne voir,
Par sa seule presence elle cause ma joye,
1740 Je luy pardonne tout pourueu que ie la voye.
On mettra son Eunuque en pleine liberté,
Quand i'auray là dessus apris sa volonté.

NARBAL.

L'excez de cét ennuy broüille sa fantaisie.

THARÉ.

En effet l'on diroit qu'il est en frenesie.

HERODE.

1745 Alors que ie commande on ne m'obeît pas.
Quoy, pour me faire entendre ay-ie parlé trop bas?

NARBAL.

Sire, que vous plaist-il ?

HERODE.

Qu'on aille en diligence
Faire venir la Reine. Ah ! i'ay trop d'indulgence.

NARBAL.

Vous demandez la Reine ? Hé, Sire ?

HERODE.

Pourquoy non ?

NARBAL.

1750 Il ne reste plus rien d'elle que son beau nom.

1741-1742. M. Je remis son Eunucque en plaine liberté
Si tost que la dessus i'apris sa volonté.

HERODE.

Son nom seul est resté ? seroit-elle expirée ?

NARBAL.

Je vous en ay porté la nouvelle assurée.

HERODE.

Ah ! Narbal, ie commence à m'en ressouuenir ;

Cét obiet affligeant revient pour me punir ;

1755 Et ma triste memoire en m'offrant son image,

Deuiet en cet endroit fidelle à mon damage.

Elle est trop diligente à me représenter

Ce qui ne me paroist que pour me tourmenter ;

Erreurs qui me causez des remors si sensibles,

1760 Procédez violens, vous m'estes trop visibles,

Et faites trop bien voir à mes sens confondus,

Dans les maux que i'ay faits, les biens que i'ay perdus.

Mais i'apperçoy la Reine, elle est dans cette nuë,

On void vn tour de sang dessus sa gorge nuë,

1765 Elle s'esleue au Ciel pleine de Maïesté,

Sa grace est augmentée ainsi que sa beauté.

Des esprits bien-heureux la troupe l'enuironne,

L'vn luy tend vne Palme & l'autre vne Couronne,

Elle tourne sur moy ses regards innocens

1770 Pour obseruer l'excez des peines que ie sens.

O belle Mariane ! escoute ma parole,

Toy dont l'aspect diuin me trouble et me console,

Sujet de mes pensers, obiet de mes desirs,

1754. M. Ce lamantable obiet

1771. Il l'appelloit souuentefois par son nom : il lamentoit bien
souuent. IOSEPHE, *Ant.*, XV, XI. — Pour la grande amertume de son
cœur il parloit à elle comme si elle eust esté viuante. *Guerre*, I, XVII.

- Ministre de ma joye, & de mes desplaisirs,
 1775 Malgré tant d'ennemis qui te firent la guerre,
 Doux et puissant esprit, tu vainquis sur la terre,
 Et dans vn char de feu te perdant à nos yeux,
 Tu vas donc aujourd'huy triompher dans les Cieux?
 Gouste en paix le doux fruit que parmy tant d'alarmes,
 1780 Je te fis arrouser, & de sang, & de larmes.
 Mais oubliant tes maux de qui ie fus l'auteur,
 O bel Ange ! pardonne à ton persecuteur.
 Je deuois t'estimer par dessus toutes choses,
 Tu ne deuois iamais marcher que sur des roses,
 1785 Et tes grandes vertus, & tes rares beautez
 Deuoient tousiours regner dessus mes volontez.
 Et troublé toutefois d'une aueugle furie,
 Je t'ay vrayment traitée avecque barbarie.
 Mais à tout l'Vnivers ie m'en viens accuser,
 1790 Et l'ennuy que i'en ay te doit bien apaiser,
 Si mon forfait est grand, si mon crime est horrible,
 l'en conçois vn regret bien vif & bien sensible.
 Merueille de beauté ! rare exemple d'honneur !
 Qui t'enuolant là haut y portes mon bon-heur,
 1795 Chaste hostesse du Ciel, cher sujet de mes plaintes,
 Ne t' imagine pas que mes douleurs soient feintes ;
 Pour t'aller tesmoigner quel est mon repentir,
 Mon ame avec mes pleurs s'efforce de sortir.
 Voy l'excez de l'ennuy dont elle est desolée,
 1800 Et comment pour te suiure elle prend sa volée.

THARÉ.

La force luy défaut, & le teint luy paslit,

1775. *M, A.* qui te faisoient — 1783. *C, D.* Je deuois estimer —
 1788. *B, C.* avec — 1796. *B.* Ne t'imagines *C, D.* Ne t'imaginans

Il est euanöy, portons-le sur vn lit.
Possible que des sens il reprendra l'vsage,
Quand on aura ietté de l'eau sur son visage.

NARBAL.

1805 O Prince pitoyable en tes grandes douleurs !
Toy mesme és l'Artisan de tes propres mal-heurs,
Ton amour, tes soupçons, ta crainte & ta colere
Ont offusqué ta gloire, & causé ta misere :
Tu sçais donner des loix à tant de Nations,
1810 Et ne sçais pas regner dessus tes passions.
Mais les meilleurs esprits font des fautes extrêmes,
Et les Rois bien souuent sont esclaves d'eux-mesmes.

FIN.

PRIVILEGE DV ROY.

LOVIS PAR LA GRACE DÈ DIEV ROY DE FRANCE ET DE NAVARRE. A nos amez & feaux Conseillers, les gens tenans nos Cours de Parlement, Maistres de Requestes ordinaires de nostre Hostel, Baillifs, Seneschaux, Preuosts, leurs Lieutenans, & tous autres de nos Iusticiers, & Officiers qu'il appartiendra, Salut. Nostre bien amé Augustin Courbé Libraire à Paris, nous a fait remonstrer qu'il desireroit imprimer *Vne Tragedie intitulée, Mariane, composée par le Sieur de Tristan l'Hermite*, S'il auoit sur ce nos Lettres necessaires, lesquelles il nous a tres-humblement supplié de luy accorder : A CES CAUSES, Nous auons permis et permettons à l'exposant d'imprimer, ou faire imprimer, vendre, & debiter en tous les lieux de nostre obeyssance ladite Tragedie, en telles marges, en tels caracteres, & autant de fois qu'il voudra durant l'espace de neuf ans entiers & accomplis : à compter du iour qu'elle sera acheuée d'imprimer pour la premiere fois, & faisons tres-expresses deffences à toutes personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient, de l'imprimer, faire imprimer, vendre, ny distribuer en aucun endroit de ce Royaume durant ledit temps, sous pretexte d'augmentation, correction, changement de tiltre, ou autrement, en quelque sorte & maniere que ce soit, à peine de quinze cens liures d'amende, payables sans déport par chacun des contreuenans, et applicables vn tiers à nous, vn tiers à l'Hostel-Dieu de Paris, & l'autre tiers à l'exposant ; de confiscation des exemplaires contrefaits, & de tous despens, dommages & interests : A condition qu'il en sera mis deux Exemplaires en nostre Bibliotheque publique, & vn en celle de nostre tres-cher & feal le Sieur Seguier, Chancelier de France, auant que de l'exposer en vente, à peine de nullité des presentes : du contenu desquelles nous vous mandons que vous faciez iouïr plainement & paisiblement l'exposant, & ceux qui auront droit d'iceluy, sans qu'il leur soit fait aucun trouble, ny empeschement. Voulons

aussi qu'en mettant au commencement, ou à la fin du Liure vn bref extraict des presentes, elles soient tenuës pour deuëment signifiées, & que foy y soit adioustée, & aux coppies d'icelles, collationnées par vn de nos amez et feaux Conseillers, & Secretaires, comme à l'Original. Mandons aussi au premier nostre Huissier ou Sergens sur ce requis de faire pour l'exécution des presentes, tous exploits necessaires, sans demander autre permission : Car tel est nostre plaisir, nonobstant oppositions ou appellations quelconques, & sans preiudice d'icelles, Clameur de Haro, Chartre Normande, & autres Lettres à ce contraires. Donné à Paris le quatorziesme iour de Iuin l'an de grace mi six cens trente-six. Et de nostre regne le vingt-septiesme.

Par le Roy en son Conseil.

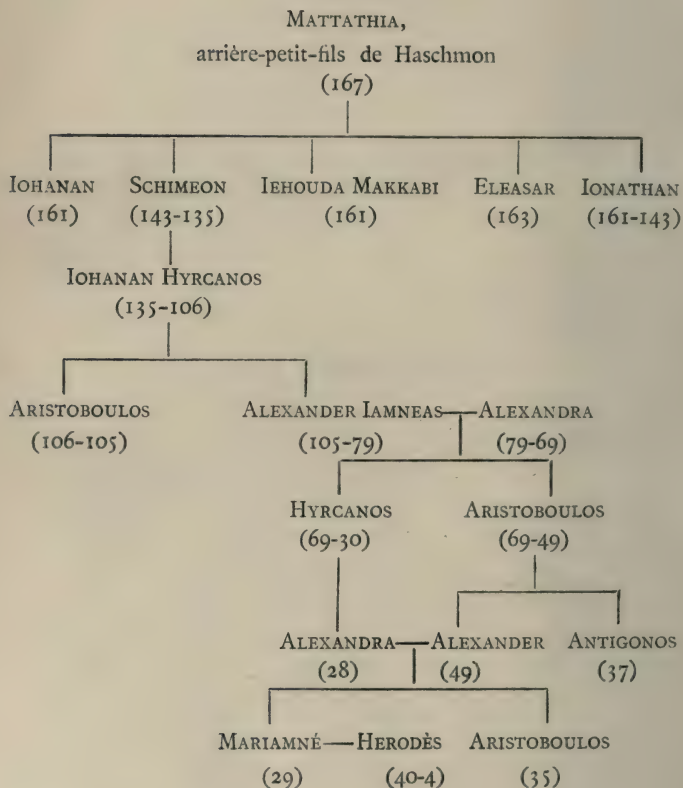
Signé, CONRART.

Acheué d'imprimer le 15. iour de Feurier 1637.

Les Exemplaires ont esté fournis, ainsi qu'il est porté
par le Priuilege.

APPENDICE

GÉNÉALOGIE DE LA FAMILLE DES HASCHMONIDES ou Asmonéens.



Une date unique (av. J.-C.) est celle de la mort. Lorsqu'il y a deux dates, la première est celle de l'avènement soit à la dignité de grand-prêtre, soit à la dignité royale ; la seconde est celle de la mort.

LA COVR SAINTE, ou l'Institution Chrestienne des Grands.
Avec les exemples de ceux qui dans les Cours ont fleury en Saincteté.
Par le R. P. NICOLAS CAVSSIN, de la Compagnie de Iesus. —
A Paris, chez Sebastien Chappelet, rue St Jacques, au Chapelet.
MDCXXIII. *Avec Priuilege et Approbation.* In 12.

LIVRE QVATRIESME, DE L'IMPIETÉ DES COVRS.

LE POLYTIQVE MALHEVREVV

...J'ay ietté l'œil de ma consideration sur diuerses histoires et
ie n'ay rien veu qui puisse faire apprehender plus sensiblement
aux Grands combien ceux qui se gouuernent aux Cours, et aux
estats par pure police, et prudence humaine, accommodant la
religion à leurs interests, sont trompez, que la vie et la mort de
cet infortuné Roy de Iudée. C'estoit vn grand iugement natu-
rel, vn esprit perçant à merueille, vn courage esleué autant
qu'il se peut dire. Vn homme qui venu de rien poussa sa fortune
iusques au throsne, et l'affermist parmy tant d'affaires espineuses,
iusques à se faire admirer par les plus sensez du monde... Ce
qui m'a fait encore resoudre à ceste histoire que i'ay tirée de
Ioseph avec quelques autres petits fragmens et memoires, l'esten-
dant selon mon style, sans m'asseruir à aucune traduction,
c'est qu'outre le *Polytique desastreux* vous y lirez *l'innocence per-*
secutée en la vie d'une Dame, qui a esté vn vray miroir de
patience, et que ie veux mettre en auant comme vn des plus
grands ornemens de nostre Cour Sainte.... Dieu qui releue
tousiours la gloire de ses eslus comme sur le fond des plus
grandes miseres, voyant l'ame de ceste Princesse des plus fortes
et des plus illustres, iugea qu'il luy falloit donner vn plus grand
champ de bataille, pour moissonner les plus riches palmes de
la patience, et il luy donna Herodes mauuais mary, persecuteur
barbare, infame bourreau : mais tousiours plus agreable à la
patiente Mariamne en qualité de persecuteur et de bourreau, qu'en
celle de mary... Pour bien parler de la singuliere vertu de ceste

Reine, il luy faut opposer la malice d'Herodes : il faut voir
 necessairement comme ce desloyal tenant la vie, le sceptre, et la
 couronne de la maison de Mariamne, pour recompense luy osta
 le sceptre, la couronne, la vie, apres avoir tiré ses entrailles, luy
 30 faisant mourir ses plus proches deuant ses yeux, puis la iettant
 toute sanglante sur le bucher où brusloient les corps de ses
 peres et de ses freres, comme la derniere victime de sa fureur,
 sans toutefois iamais esbranler son inuincible patience...

Cinquante ans enuiron deuant la Natiuité de Nostre Seigneur,
 35 le Royaume de Iudée, qui auoit demeuré sur pied, quoyque
 parmy d'estranges eclipses et d'horribles vicissitudes, depuis
 Daud pres de mille ans, apres auoir tant de fois branlé, et tant
 de fois s'estre affermy par ses esbranlemens, trouua sa ruine
 totale et son tombeau dans le discord de deux freres. Hyrcan
 40 regnoit pour lors homme de bien et mauuais Roy qui n'auoit ny
 armes, ny resolution, ny courage ; autant qu'il y auoit d'innocence
 en ses mœurs, autant y auoit-il de lascheté en sa charge ;
 sa trop grande facilité le faisoit degenerer en vne certaine stupi-
 dité ; incapable qu'il estoit de faire du mal, il se rendoit capable
 45 d'estre l'instrument de toutes sortes de maux pour estre trop
 susceptible des impressions d'autrui. Luy recognoissant sa foiblesse
 auoit remis de son plain gré la dignité et le faix du
 Royaume sur les espauls de son frere Aristobule, homme vail-
 lant et courageux, qui auoit peu de bon-heur, et beaucoup d'en-
 50 treprises.

Cependant la Palestine dans le branle de ceste Royauté, estoit
 fort muguetée de ses voisins, et sur tous Antipatre pere d'He-
 rodes, Idumeen de nation, Arabe de mœurs, pecunieux, factieux,
 capable de renuerser vn grand Empire par ses artifices, auoit de
 55 long-temps la gueule beante sur le Royaume de Iudée. Il pre-
 uoyoit bien qu'il luy seroit tres difficile de percer vne entrée à
 son malheureux dessein, tant que ce genereux lyon Aristobule
 tiendrait le haut-bout ; mais que s'il estoit vne fois desarçonné,
 et Hyrcan remis en sa place ; tout estoit en sa puissance. Que fait
 60 cét Arabe ? il va semant en l'ame des peuples des reuoltes contre
 Aristobule, disant, *Qu'ils estoient bien lasches et infidelles de laisser
 ainsi deposseder Hyrcan leur Roy legitime, à qui la nation auoit mis*

le sceptre dans les mains, pour transferer le Royaume à un esprit mutin et broüillon, qui luy feroit bientost connoistre en ses deportemens la ruine et la desolation de toute la Palestine... Cet esprit rusé, par de semblables remonstrances trouuoit desia beaucoup de creance, partie en l'ame de ceux qui aimoient la nouuauté, partie aussy parmy ceux là qui se laissoient conduire par la iustice, et tous ne voyoient pas que sous couleur du bien public, il alloit bastissant vne Monarchie pour soy, ou pour ses heritiers. Luy ayant desia mis si auant les fers au feu, gagna le cœur de Hyrcan par toutes sortes de seruices et tesmoignages d'amitié, ce qui ne luy fut pas difficile, ce Prince se laissant gouuerner à ceux qui luy monstroient tant soit peu de bonne volonté. Le voilà desia comme procureur et tuteur, et maistre de cet esprit flexible que sous pretexte d'amitié, il possedoit tellement que les esprits d'Hyrcan ne iouoient plus par autres ressorts que par les pensées et conseils d'Antipatre. Neantmoins quand il luy mettoit en auant de faire la guerre à son frere pour se remettre dans le throsne Royal, il trouuoit ce cœur tout glacé, et auoit toutes les peines de luy faire prendre feu, à cause des excessiues froideurs de son naturel... Il battoit les oreilles de ce Prince de tant de fortes paroles, qu'il commençoit desia à le gagner; mais il se trouuoit combattu de deux puissantes raisons, l'une estoit son serment, par lequel il auoit renoncé à la Royauté, et l'autre son impuissance. Du serment Antipatre l'absout, luy disant qu'il auoit iuré vn crime, et qu'il n'auoit aucune obligation à l'executer. Pour l'impuissance, il luy fait ouuerture du secours des Arabes qu'il auoit en sa disposition... La pomme de discorde est iettée, Antipatre ne manque pas de solliciter Arethas Roy des Arabes qui vient avec vne grosse armée inonder sur la Palestine, non sans de furieuses hostilitéz, et desolations grandement deplorables, iusques à serrer de bien pres Aristobule, et le tenir assiégué dans Hierusalem, ville capitale de son Royaume.

Mais comme le plus gros serpent deuore le petit, arriue sur ces entrefaictes, que les Romains sous la conduite de Pompée le Grand, faisant desia reluire leurs aigles dans la Surie, et menant vne armée de feu deuant laquelle les petits Roys n'estoient que

- 100 paille, font retirer l'Arabe dans son Royaume, marchent par tout victorieux, et se meslent de donner la loy, la paix, et la guerre à qui bon leur semble. Les deux freres ne manquerent pas de rechercher la bonne grace du Romain, chacun de son costé, avec beaucoup d'effort, voyant bien que c'estoit là l'en-
- 105 cloûeure de l'affaire... Antipatre voyant du commencement la balance pancher du costé d'Aristobule, comme celuy duquel les Romains auoient suiet d'esperer plus de seruice pour leurs pre-tentions, ne cessa de le decrier, de le noircir, de ietter les Romains en deffiance de son esprit, et de faire perpetuel-
- 110 lement le chien couchant deuant Pompée, de sorte qu'Aris-tobule preuoyant bien que ce pernicieux esprit, abusant du nom et de l'impuissance de son frere, les vendoit tous deux aux Romains, se mit sur les deffenses, où il n'auoit que trop de courage, et peu de force pour resister à l'armée d'un
- 115 grand Empire. Le pauvre Prince succombant aux faix d'une telle entreprise est prins, mis aux fers avec deux de ses fils, et autant de filles, et emmené à Rome pour seruir de iouët au triomphe de Pompée. Hierusalem est renduë tributaire, le Pontifi-cat donné à Hyrcan, et toute l'autorité entre les mains d'Anti-
- 120 patre... Antipatre cueille la palme de cette victoire encore toute sanglante, et établit sa petite Monarchie qu'il auoit tramé de long-temps. Hyrcan ressembloit un vieux sepulchre qui ne retient plus que le nom, tout se faisoit par luy en apparence, et rien pour luy en effet, l'autre entretenoit les Romains de son
- 125 argent, faisoit des presens, enuoyoit et receuoit les Ambassa-deurs, pratiquoit les appuis, gagnoit les volontez, corrompoit les puissances, ruinoit les resistances qui s'opposoient à sa grandeur, et faisoit en tout porter la marotte à ce pauvre Pon-tife. Puis le voyant tous les iours deuenir plus foible que soy-
- 130 mesme, pour asseurer desia l'Estat à ses fils, fait l'ainé sçauoir Phaselus Gouverneur de Hierusalem, et donne à Herodes son puisné le Gouuernement de Galilée...

Antipatre mort, ses deux fils Phaselus et Herodes partagent la succession, chacun tient fermement son bout, et tasche de

135 posseder l'esprit d'Hyrcan, pour luy faire tousiours iouer son personnage. Herodes aussi tost qu'il fut en charge, mesme du

viuant de son pere, n'estant encore âgé que de quinze ans, monstra bien ce qu'il deuoit estre aux traits de son naturel, qu'il faisoit sortir dehors comme les bluettes sortent de la nuë pour se
140 changer puis apres en esclairs. C'estoit vn esprit malin, fin, et ambitieux iusques à la rage, à qui les ongles demangeoient perpetuellement apres le sang et le carnage. Et de fait, il tacha ses tendres années, et le commencement de son Empire par l'effusion du sang humain, se iettant sur vn Ezechias, qui de vray
145 auoit la reputation de coursaire : mais aussi il tailla en pieces avec luy plusieurs autres Iuifs sans autre auçu ny cognoissance de cause, ce qui faisoit que plusieurs innocens pouuoient estre enueloppez dans cette ruine. Les meres de ces gens massacrez par le ieune Herodes, ne bougeoient du Temple, tristes et echeue-
150 uelées, demandant iustice à Hyrcan, qui n'estoit plus qu'une idole de Royauté : neantmoins importuné des cris de ces deplorables femmes, et poussé par les principaux de son Estat, il ordonne qu'Herodes comparoistroit en iugement. Ce fut bien en cette action que ce ieune homme monstra la fierté de son esprit, et l'asseurance de son courage. Les autres accusez venoient à ce
155 Parlement de Iudée, tout en dueil, luy s'y transporta comme en vn festin, en vn theatre, assisté d'une fleurissante escorte, vestu d'escarlate, frisé, musqué, et de surplus avec des recommandations des Romains, qui ne portoient que paroles armées, commandant aux Iuges de pardonner sans autre procez ; luy n'ayant
160 pour lors que quinze ans, estonna tellement de sa seule mine les Iuges et les Aduocats, que de tous ceux qui auoient préparé de longs plaidoyez contre luy il ne s'en trouua pas vn seul qui eust la hardiesse de parler en sa presence. Vn des Iuges nommé
165 Sameas grand homme de bien, et plus hardy que tous les autres, s'escria tout haut au Roy Hyrcan qui estoit là present. *Je ne m'estonne pas si ce ieune seigneur vient en tel equipage en ce Parquet, chacun fait ce qu'il peut pour sa seureté. Mais, Sire, ie m'estonne que vous, et vostre Conseil luy permettez telles procedures,*
170 *comme s'il venoit icy, non pour estre iugé, mais pour esgorger les Iuges. Vous le voulez maintenant deliurer par faueur, mais vn iour il vous assassinera par Iustice...* Hyrcan voyant alors les Iuges animez par Sameas, plus penchans du costé de la Iustice, que

de celuy de la misericorde, le fit secretement esquiuer : car il
175 l'aimoit d'amour, et couuoit ainsi l'œuf du serpent dans son sein.

Herodes qui ne cedoit en rien aux ruses de son pere, suyuant
ses exemples, et ses pratiques, s'attacha inseparablement aux
Romains, les gagnant par toutes sortes de seruices, et entrete-
180 nant Hyrcan pour luy seruir d'ombre avec toutes complaisances
et flatteries. Le Royaume de Iudée sembloit encore ne le regarder
que de bien loin. Phaselus son frere, comme l'aisné, tenoit
la meilleure part. Aristobule que vous auez veu dans les fers
emmené à Rome auoit encore deux fils, dont l'aisné se nom-
185 moit Alexandre pere de cette chaste Mariamne, dont nous escri-
uons la patience : l'autre estoit Antigone, avec lequel Herodes
eut vne longue fusée à desmeler. De tous deux il se defit, par
succession de temps, car l'infortuné Alexandre, successeur du
mal-heur de son pere Aristobule, s'estant ietté aux champs avec
190 les troupes qu'il pouuoit ramasser dans le desastre de sa fortune,
fut opprimé par les Romains en faueur d'Herodes. Antigone
eschappé des prisons où il estoit detenu à Rome avec Aristobule
son pere, tailla bien de la besongne à Herodes : car s'estant ietté
entre les bras des Parthes, il fait tant par promesses et par espe-
195 rances, qu'ils entreprennent de le remettre dans le throsne Royal.
Et de fait ils arment par terre et par mer, et font tant et par
force et par ruse qu'ils enleuent Hyrcan et Phaselus. Herodes à
toute peine se sauua, et quoy qu'il auoit vn courage d'acier, il
fut tellement effaré de cette surprise, que peu s'en fallut qu'il ne
200 terminast sa vie par son propre glaue. Hyrcan indignement traic-
té par le commandement d'Antigone son neuueu, est essorillé,
et rendu à iamais inhabile pour tenir le Pontificat. Phaselus
frere d'Herodes, enragé du changement de sa fortune, s'ecraza
volontairement la teste contre vn rocher.

205 Herodes qui s'estoit tousiours attaché à la fortune des Romains,
comme le lierre fait à la muraille, voyant ses affaires dans l'ex-
tremité, implore leur assistance, represente les violences d'An-
tigone, les hostilitéz des Parthes, remonstre les seruices de son
pere Antipatre, promet de son costé la mer et les poissons, et
210 fait tant que par dessus son esperance, il est proclamé Roy, et

en mesme temps Antigone ennemy du peuple Romain, comme vn fugitif et alié des Parthes. Herodes le poursuit à cor et à cry, assisté des forces de l'Empire Romain. Le miserable Antigone apres vne longue resistance s'enferme, et fut tout le premier des
215 Roys qui par le commandement de Marc Antoine, fut executé d'un supplice bien indigne de sa qualité et non ordinaire aux Romains, laissant la teste sur vn eschaffaut en la ville d'Antioche, non pour autre suiet que d'auoir defendu l'heritage de son pere. Mais Strabon dit que Marc Antoine ne trouuoit point d'autre
220 moyen de faire recognoistre Herodes pour Roy, lors qu'il y auoit encore du sang royal capable de tenir le sceptre, tant le peuple aymoit son Roy naturel, et detestoit l'estranger.

Après ces carnages Herodes monte au dessus de la rouë, voilà toutes les espines, ce luy semble, hors de ses pieds, il ne restoit
225 plus à combattre que contre vn vieillard, vn enfant, et deux femmes, qui restoient de ce sang illustre des Asmoneens.

Hyrkan estoit le vieillard, qui de verité auoit vieilly dans les espines, et dans les horribles vicissitudes de son estat. Il estoit encore pour lors captif chez les Parthes; mais le Roy, quoy que
230 Barbare, eut tant de pitié de ceste grande débonnairété si affligée, qu'il le laissa viure dans Babylone avec toute liberté. Ce pauvre Prince qui auoit vescu toute sa vie sans ambition, portoit le changement de sa fortune avec vne grande égalité d'esprit. Les Iuifs qui habitoient dans le domaine du Roy des Parthes, le voyant
235 tout playé et mutilé, pauvre, abandonné, depouillé, le respectoient encore comme leur Roy, avec tant d'honneur et de reuerence qu'il auoit presque trouué vn Royaume dans la captiuité. Herodes qui voyoit que cest homme pouuoit seruir d'ombrage à ceux qui voudroient le heurter dans le branle de ses affaires, non
240 encore bien affermies, depesche vn Ambassadeur expres au Roy des Parthes, avec force presens, et des lettres remplies de paroles de soye, par lesquelles il le prioit de ne le priuer point du plus grand contentement qu'il scauroit auoir en ce monde, c'estoit de rendre la pareille à ceux qui l'auoient obligé. Hyrcan, disoit-il,
245 estoit son bien-faiteur, son protecteur, son pere : puisque Dieu luy auoit donné quelque repos en ses affaires, ce luy estoit vne consolation sensible de partager le sceptre, les grandeurs et les

plaisirs des Roys avec vn amy si fidelle, et si digne d'estre
aimé. Le Roy des Parthes qui vouloit gratifier Herodes, le voyant
250 appuyé de l'Empire romain, dont il craignoit plus la puissance,
qu'il n'honnoroit la vertu, donne toute permission à Hyrcan
d'aller où bon luy sembloit. Luy met l'affaire en consultation
avec les principaux de sa nation qui luy dissuaderent : mais la
facilité de son bon naturel, qui prenoit tousiours l'amorce sans
255 considerer l'hameçon, se rendit à ces feintes courtoisies d'He-
rodes, et s'en retourna droit en Hierusalem, où il est receu avec
de grandes demonstrations d'amitié.

Voilà toute la famille Royale entre les mains de ce Barbare.
Hyrcan n'auoit qu'une seule fille nommée Alexandra... Elle
260 estoit mere de deux enfans, d'un fils et d'une fille, le fils estoit le
petit Aristobule, et la fille Mariamne, qui fut mariée à Herodes.

Mariamne estoit estimée pour la plus belle Princesse du
monde, car Gellius qui alloit furettant toutes les beautés de
l'Vniuers pour en faire le recit à Marc Antoine, ayant bien con-
265 deré tous les plus rares chefs d'œuvres, quand il vit Mariamne
dans la Palestine, il asseura que toutes les autres beautés estoient
de terre en comparaison de ceste-cy, qui sembloit estre formée
parmy les globes celestes. Cet homme ne voyoit que l'escorce, et
estoit tout rauy en admiration, mais sa beauté n'estoit rien en
270 comparaison des nobles qualitez de son ame. C'estoit une petite
fille de ces grand Machabées, bien versée en la Loy de Dieu, dis-
crete, accorte, deferante, respectueuse, debonnaire, chaste
comme une Susanne, mais surtout courageuse et patiente, qui
vivoit dans la Cour d'Herodes, comme Iob sur le fumier. Iamais
275 beauté ny vertu ne furent si defauorisées en la rencontre d'un
party. Ceste creature qui pouuoit faire soupirer apres elle tant
de braues Princes, et qui pouuoit voir tant de seruices à ses
pieds, eut donc Herodes pour mary, qui n'auoit quasy rien d'hu-
main que la peau et la figure. C'estoit bien allier la brebis au
280 loup, la colombe à l'espruiier, et coller le corps viuant bouche à
bouche sur le mort, que de marier une telle Dame à un homme
si monstrueux. Mais luy qui auoit desia la puissance en main,
la recherche passionnement, tant pour son excellente beauté, que
pour asseurer tousiours d'auantage son Estat, considerant que

285 l'alliance de cette petite fille de tant de Roys, couuroit l'obscurité de sa maison, et lui donneroient plus de créance envers les Juifs. Hyrcan ayeul de Mariamne, et Alexandra sa mere, voyant qu'Herodes estoit au dessus de ses affaires, desia le sceptre en main, quoy que par iniustice et tyrannie, mesurant tout à sa fortune, et non à sa personne, iugerent que ce party estoit encore
290 avantageux, et que sa femme pourroit l'amollir et le rendre plus fauorable à la maison royale. La genereuse fille preuoyoit bien que la mettant entre les mains d'Herodes, c'estoit la ietter en la gueule du Lyon. Mais pour ne contredire à ceux ausquels
295 elle auoit appris à deferer toute sa vie, et pour obeïr aux loix de la necessité, elle se mit le ioug au col, fortifiant son cœur royal contre tous les orages qui sembloient desia la menacer.

La voila mariée. Herodes l'ayme comme le chasseur fait la venaison, pour sa passion, et son aduantage, sans que l'amour
300 luy face perdre vn seul grain de son ambition et de sa cruauté. Ce peruers qui tenoit le Royaume comme vn loup par les oreilles, tousiours branslant, mesme dans la seureté de ses affaires, ne cherchoit qu'à se deffaire de ceux dont il tenoit les despoüilles, sans que le respect de ceste bonne Reine adoucist
305 ses sauuages humeurs. Il monstra bien combien peu d'affection il auoit envers sa patrie, quand il y alloit de son interest pretendu, lors qu'il fut question de subroger vn grand Pontife en la place de Hyrcan, lequel ayant les oreilles couppees avec vne grand deformité, tomboit necessairement en l'irregularité ordonnée
310 par la loy qui luy defendoit les Autels. Herodes voyoit tous les iours en son Palais le ieune Aristobule, fils d'Alexandra et frere vnique de Mariamne, vn Prince du tout accompli, que chascun destinoit à la tiare, luy en escarta les yeux, et s'en va chercher de là l'Euphrate en la ville de Babylone vn Iuif incogneu nommé
315 Ananel, et le crée grand Pontife. Ce fut vne pilule qu'Alexandra mere d'Aristobule et de Mariamne, ne pouuoit aualer; on auoit beau luy sucrer, elle voyoit vn rebut manifeste de sa maison: de dire que son fils apres tant d'obligations, estoit depossédé d'vn honneur où le sang, la nature, et le consentement de tout le
320 monde l'appelloit pour le donner à vn homme de neant. Elle ne peust si bien mascher la colere qu'elle n'esclatast plus haut que

permettoit la misere du temps et la malice d'Herodes. Mariamne demeurant tousiours dans la tranquillité de son noble esprit, alloit remonstrant au Roy avec ses naturelles douceurs : *Qu'il estoit l'appuy de sa maison grandement desmembrée, et pour lors en tel estat qu'elle n'auoit garde de pretendre les sceptres, seulement desiroit elle expirer dans le monde avec l'honneur. Quand il donneroit vne mitre à son frere Aristobule, ce seroit faire vne creature de la quelle il ne pouuoit rien craindre, son sceptre n'estant que trop affermy, et de qui il pouuoit raisonnablement tout esperer, ayant la ieunesse de ce Prince comme vne cire molle dans ses mains. Cet acte le feroit regner dans les cœurs aussi bien que dans les Prouinces, quand on le verroit pere et protecteur d'un petit fils d'Hyrcan...* Herodes se laissa gangner pour ce coup là aux charmantes douceurs de Mariamne, et apres auoir concerté l'affaire en son conseil, se resolut de donner le Pontificat au ieune Aristobule son beau frere, ce qu'il ne fit pas sans grande ceremonie...

Arriue la feste des Tabernacles grandement celebre parmy les Hebreux. Ananel, apres auoir seruy d'o en chiffre, est honteusement reietté, Aristobule commence l'exercice de sa charge. Il estoit pour lors âgé seulement de dix sept ans, mais d'une tres riche taille, grand et droit comme vne palme, beau comme vn Astre, et fort semblable à sa sœur. Quand le peuple le vit reuestu des habits Pontificaux qui estoient pleins de maiesté, marcher droit à l'Autel, et officier avec tant de grauité et bien seance, il sembloit que c'estoit vn nouveau Soleil, qui sortoit des nuages et venoit dorer le monde, couuert auparauant de tenebres. Tous les cœurs de ces pauvres Hebreux qui auoient tant soupiré dans les guerres ciuiles, s'espanouissoient comme des roses aux fauorables aspects de ce ieune Pontife. Sa bonne grace naturelle enchâssée dans la maiesté de son habit rendoit vn esclat incroyable qui esblouyssoit les yeux de tout le monde. Les vns le regardoient fixement et demeuroient comme des statuës, monstrant bien toutes fois à leurs larmes que leurs yeux n'estoient pas de marbre. Les autres luy parloient avec vne infinité de tesmoignages d'une bien veillance non muette. Les autres faisoient esclater les ressentimens de leur cœur dans leurs bouches, ne pouuant retenir les acclamations vn peu trop libres pour le temps,

mais pardonnables à leurs affections. Ils se ressouuenoient de la
360 vertu de ces anciens Machabees, qui les auoient deliurez de
l'idolatrie ; ils sçauoient comme le pauvre Hyrcan n'estoit qu'une
ombre suruiuant à ses funeraillies, ils auoient la memoire toute
fraische de l'ayeul de ce ieune Pontife, le grand Aristobule qui
365 auoit esté emmené lié et garroté à Rome comme vn forçat, ils
n'ignoroient point comme Alexandre son pere, et Antigone son
oncle, auoient perdu la vie en s'opposant à la domination d'un
estraner. Ce ieune Prince restoit seul eschappé de tant de nau-
frages, et dans sa verdoyante ieunesse ils voyoient pousser et
germer toutes les esperances de la patrie. Et comme on est cre-
370 dule à ouyr ce qu'on ayme, ils se persuadoient qu'Herodes, que
auoit demandé au commencement le Royaume au nom de ce
ieune Aristobule, viendroît à lascher prise, cedant à la Iustice,
et pour cet effect, ils monstrent ces applaudissemens avec plus
de liberté, mais les simples gens estoient bien loin de leur
375 compte. Herodes ayant veu cette contenance du peuple, remar-
qua tout incontinent qu'à parler selon ses maximes, il auoit
fait vn pas de clerc : et que cela n'estoit point de son style
ordinaire ; des lors entrant en vne furieuse ialousie, il fait esclai-
rer et le Pontife, et sa mere, et sa femme, de si près que dedans
380 ny dehors le Palais ils ne pouuoient remuer le doigt sans qu'He-
rodes en fust aduerti...

Le malin apres auoir donné tant de morts dans l'horreur et
l'effroy des armes, en voulut donner vne en iouant. Vn iour
d'Esté, comme il disnoit chez la miserable Alexandra, feignant
385 auoir enseuely dans vne profonde oubliance tout ce qui s'estoit
passé, dit qu'en faueur de la ieunesse il vouloit faire aujour-
d'huy le ieune homme, et inuite le Pontife Aristobule son beau
frère à iouer à la paume ou quelque autre exercice semblable.
La partie se fait, l'emulation s'eschauffe, le ieune Prince qui estoit
390 ardent ne ioua pas long temps sans se mettre tout en eau,
comme il arriua lors à plusieurs autres Seigneurs, et Gentils-
hommes. Les voila tous qui courent aux riuieres qui estoient dans
ce lieu de plaisance où le disner s'estoit passé. Herodes qui sça-
uoit la coustume d'Aristobule, et preuoyoit bien qu'il ne manque-
395 roit pas de s'aller ietter dans ces bains froids, attire de mauuais

garnemens, qui sous ombre de ieu le deuoient faire boire plus qu'il ne voudroit. Tout reüssit comme le desloyal l'auoit premedité. Aristobule voyant les autres dedans l'eau, se despoüille d'une prompte allegresse et leur tient compagnie. Il n'y auoit
400 que pour luy à nager, iouer, escrimer sur cet element, tousiours dangereux, quoy que moins perfide qu'Herodes. La pauvre victime bondissoit, ne sçachant pas le mal-heur qui l'attendoit. Mais les execrables bourreaux le sçauoient bien : car espiant leur coup dans ce funeste ieu, ils estoufferent sous ces cruelles eaux
405 le pauvre Pontife, l'an dix-huictieme de son âge, et le premier de son Pontificat. Ce beau Soleil qui s'estoit leué avec tant d'esclat et d'applaudissemens, se coucha dans les ondes pour n'en ressortir iamais que les palleurs de la mort sur le visage...

410 A cette nouuelle toute la ville de Hierusalem fut en vne aussi grande confusion, comme si Nabuchodonosor retournant de l'autre monde eust esté à ses portes. Par tout ce n'estoit que larmes, que gemissemens, qu'horreur, qu'effroy, qu'heurlemens, et qu'images de mort. Vous eussiez dit que chaque maison por-
415 toit en terre son premier né, comme iadis on vit arriuer aux Egyptiens. Mais sur tout Alexandra la dolente mere s'affligeoit d'une douleur inconsolable : tantost elle pleuroit, prosternée sur le corps de son fils, et cherchoit dans ses yeux eclipsez, et sur ses leures mortes, les restes de sa vie. Tantost elle rouloit
420 les yeux comme vne Bacchante effarée, demandant le fer et le feu, les cordes et les precipices, pour trouuer le bout de sa vie. La deplorable Mariamne, quoy que tres patiente, auoit toutes les peines de resister aux violences d'une douleur incomparable. Elle aimoit ce frere vniquement, comme sa vraye image,
425 comme le depositaire de son cœur, comme l'esperance de sa maison deschirée par lambeaux... Que dirons nous qu'Herodes mesme en ce triste concert de douleurs voulut tenir sa partie? il fit paroistre au dehors dans vne feinte hypocrisie tous les symptomes d'une vraye tristesse. Il detestoit le ieu, il accusoit la
430 fortune, il se plaignoit que le Ciel luy auoit enuié sinistrement vn obiet sur le quel il desiroit faire paroistre tout l'amour et le respect qu'il portoit à la maison royale...

Alexandra ioignant la passion de sa douleur à celle de sa vengeance, incontinent apres les funerailles ne manque point de
435 donner advis à la Reine Cleopatre de tout ce qui s'estoit passé, avec vne lettre si pathetique que chaque parole sembloit trempée dans des larmes de sang. Cleopatre qui n'estoit desia que trop disposée, prend feu subitement, et espouse l'affaire d'ardeur, comme le sien propre : elle alarme toute la Cour, elle tempeste,
440 elle frappe perpetuellement les oreilles de Marc Antoine, criant que c'estoit vne chose insupportable de voir vn estranger tenir vn sceptre qui ne luy appartenoit point, massacrer l'heritier avec vne si barbare cruauté, gesner dans la seruitude des pauvres Reines contre toute raison et le droit de leur naissance. Marc
445 Antoine qui sçauoit qu'Herodes estoit sa creature et l'œuvre de ses mains, n'entendoit pas volontiers telles plaintes : Neantmoins pour contenter Cleopatre, il fit vn grand serment, qu'il examineroit l'affaire, en mandant Herodes, et que s'il estoit trouué coupable d'une telle barbarie, il en feroit vne punition exemplaire.
450 Voila Herodes cité à Laodicée où Marc Antoine deuoit faire quelque seiour. Le voila qu'il est adjourné pour comparoistre, et se purger du meurtre d'Aristobule, dont il estoit tenu pour auteur. Ce fut vn coup de tonnerre à ce desloyal qui l'esueillapuisamment lors qu'il y pensoit le moins, et le mit dans des
455 affres qu'on ne sçauoit assez imaginer. D'un costé il auoit deuant luy l'image de son crime, et la voix du sang qui crioit à ses oreilles. De l'autre il voyoit que toute sa fortune dependoit de Marc Antoine, qui n'agissoit alors que par les conseils de Cleopatre son ennemie mortelle, et qu'il sçauoit bien auoir des
460 entreprises sur le Royaume de Judée pour son accommodement. Mais rien ne le tenoit tant en ceruelle qu'une furieuse ialousie : car il s'imaginoit qu'Antoine, Prince lascif qui alloit muguettant toutes les beautés des Reines, en vouloit à sa femme, dont on luy auoit porté le portrait, et que pour en iouyr plus à l'aise il
465 le feroit seruir de victime à ses funestes amours. Cet esprit estoit tenaillé de tous costez, et descouuroit en tous les obiets de l'abysme et de l'effroy. Tantost il sembloit se resoudre à prendre vn bannissement volontaire, tantost il estimoit la mort plus sortable, tantost il alloit bastissant quelque dessein de resis-

470 ter, mais rien ne luy sembloit meilleur que dilayer et trainer
l'affaire tant qu'il luy seroit possible. Antoine pressé du voyage
qu'il entreprenoit pour faire la guerre aux Parthes, le mande
instamment, les remises et les eschappatoires le mettent plus
475 auant dans le soupçon. Il faut marcher necessairement, ou se
resoudre à tout perdre. Luy prend congé de sa belle mere
Alexandra, et de Mariamne sa femme, sans faire l'estonné, sans
se plaindre, sans tesmoigner son mescontentement, comme s'il
eût fait vn petit voyage de gayeté de cœur. Au reste il auoit
480 encore sa propre mere en Cour, et sa sœur Salome, ausquelles il
recommanda fort de veiller sur les deportemens de celles qu'il
estimoit luy auoir ourdi cette trame. Puis tirant à part son oncle
Ioseph, il luy dit ces mots : *Mon oncle, vous sçavez l'affaire qui*
me mene à Laodicée, lequel de vray est vn peu espineux, voyant mon
innocence combatuë de puissantes brigues, qui seroient tant plus for-
485 *midables si elles auoient autant d'effet que de passion : mais i'esperè*
que ie feray iour à trauers l'orage, et que vous me reuerrez triom-
phant de la calomnie par mon integrité, comme i'ay desia triomphé
des hostilitéz par les armes : si Dieu en disposoit autrement, tout ce
party me seroit dressé pour la beauté de ma femme, sur la quelle
490 *Marc Antoine pourroit auoir quelque dessein, et cela seroit cause*
d'auancer mes iours pour donner plus de liberté à sa passion. Mais à
present ie vous coniure par le respect que ie vous ay tousiours porté,
par ma fortune, que vous reuerés par le sang et par la nature : Si
d'auanture vous entendiez qu'on m'eust traicté autrement que ne
495 *porte et ma qualité et mon innocence, ne permettez iamais que la*
mort d'Herodes soit suiuië de l'iniure de son lict, gardez le Royaume
pour vous et pour vostre sang, et faictes partir incontinent la Reine
ma femme de ce monde pour me tenir compagnie en l'autre vie, tuez
la hardiment de peur qu'vn autre n'en iouisse apres mon trespas ; si
500 *les ames des morts ont quelque sentiment des affaires de ce monde, cela*
me seruira de rafraichissement. Ioseph bien estonné de cette pro-
cedure, luy promet neantmoins qu'il executeroit le tout selon sa
volonté, en cas que la necessité le requist : mais que sa fortune
tousiours puissante, et tousiours inuincible, luy faisoit conceuoir
505 *de toutes autres esperances.*

Là dessus il se met en chemin, tirant les plus belles pieces

de ses thresors, pour faire des presens à ceux dont il auroit besoin montrant au reste autant d'asseurance en son visage, qu'il cou-
uoit de desespoir en son cœur. Quand il fut arriué à Laodicée, il
510 trouua de merueilleuses informations dressées contre luy qui le
chargeoient puissamment du meurtre d'Aristobule... Tout ce
procez (disoit-on) estoit si clair que, quant il seroit escrit avec
le rayon du soleil, on n'y sçauroit desirer plus de clairté. La voix
du sang crioit au Ciel que le perfide ne pouuoit estouffer. On
515 representoit l'image de ce pauvre Prince qui auoit esté vn peu
deuant sa mort portée en Egypte par vne singuliere admiration
de sa beauté. On faisoit parler son ombre qui demandoit iustice
à Marc Antoine, pour auoir esté si indignement assassiné en la
fleur de ses années par la plus funeste trahison qui fut iamais
520 tramée. Les regrets de la pauvre mere n'y estoient point oubliez
en son absence. Cleopatre faisait iouer toute la tragédie, le com-
bat estoit fort enflammé, et la batterie tres puissante. Herodes
qui ne manquoit pas d'eloquence en son affaire repartit d'une
constance fort modeste, et fort humble.

525 PRINCE, *Et vous Messieurs, qui assistez à ce conseil, ie ne tiens
le sceptre de Iudée ny de Hyrcan, ny d'Alexandra, n'ayant iamais
eu aucun dessein de les flatter pour cet effect, et encore moins de suiet
de les craindre. Vous sçaués, ô tres illustre Antoine, que le Royaume
qui est entre mes mains ie le tiens de vous, de vous releue toute ma
530 grandeur, et en vous se terminent toutes mes esperances : si vous le
commandés, ie suis prest aujourd'huy non seulement de quitter le
sceptre, mais aussi la vie, que iamais ie n'ay esté desireux de conser-
uer que pour vostre seruice. Mais il me fasche que le chemin de la
mort estant ouuert à tout le monde, celui de la reputation, qui m'est
535 plus chere que la vie, est fermé à mon innocence. Je suis persecute
par les femmes, et ie m'estonne comme l'ame de la Reine Cleopatre
toute celeste, peut nourrir tant de colere contre vn Roy qui n'a iamais
manqué du respect deu legitiment à son merite. Pour Alexandra,
ie ne m'esmerueille pas si elle excite cette tempeste contre moy, son
540 esprit fier et hautain a tousiours combatu ma patience, taschant par
toutes voyes de descrier mon gouuernement, pour me raurir vne Cou-
ronne qu'une plus puissante main que celles de ses peres m'a mise sur
la teste. Quelle apparence que par la grace des Romains estant pai-*

sible possesseur d'un Royaume, lequel par le consentement mesme de
 545 mes aduersaires, ie ne demandois pas (tant mon ambition estoit re-
 glée) i'aye voulu tenter vn crime horrible, qui ne peut tomber qu'en
 l'ame d'un loup garou. A quel propos attenter à la vie d'Aristobule ?
 pour affermir mes affaires ? elles estoient desia tout affermies. Vostre
 faueur (tres illustre Antoine) m'en auoit plus donné, que toutes les
 550 meschanceitez n'en scauroient conquerir. Mais i'ay tousiours esloigné la
 maison royale des dignitez. Quel esloignement, de les auoir tous ralié
 dans mon sein, autant qu'il m'a esté possible ? Chacun scait que Hyrcan,
 chef de cette Royale famille, estant detenu prisonnier chez les Parthes,
 i'ay bandé toutes mes veines, et employé tout mon credit, pour le
 555 mettre en liberté, et le faire retourner à la Cour, où il vit mainte-
 nant en profonde paix, iouissant de tous les apennages de la
 Royauté, hormis du soin des affaires. On scait que i'ay partagé ma
 Couronne et mon lit avec sa petite fille Mariamne, la faisant
 et Reine des peuples, et Espouse du Roy. I'ay donné le Ponti-
 560 ficat à son frere Aristobule de pure et franche volonté, n'y estant
 nécessité d'aucune contrainte, comme estant absolu au gouuernement
 de mes affaires, et si i'ay dilayé, c'est que l'âge de l'enfant ne suiuiot
 pas egalemeut mes affections, car enfin on l'a veu Pontife à l'âge de
 XVIII. ans, qui est vne faueur du tout extraordinaire... Quelque
 565 temps apres, la mort de ce ieune Prince est interuenue, qui me tira
 les larmes de compassion, car ie l'aimois, et il me faschoit que sa
 mere alteroit la douceur de son bon naturel, et tailloit plus de besogne
 à sa ieunesse, qu'il n'en pouuoit coudre. Il est mort non point chez
 moy, mais en la maison de sa mere, mort d'un accident que personne
 570 ne pourroit preuoir. Mort, ioüant dedans l'eau, qui est vn element
 sans fidelité, où mille et mille sont peris sans dessein. Mort entre
 vne ieunesse de Cour, avec la quelle il prenoit tous les iours ses esbats.
 Son motif l'a porté dedans l'eau, la gayeté de sa ieunesse l'a fait
 ioüer dans le peril mesme, sans qu'on l'en peust empescher, et son
 575 malheur l'a noyé. C'est me donner vne condition bien dure, si
 Alexandra me veut rendre comptable et des ieunesses de son fils,
 comme si i'en estois le gouuerneur, et de la fresle inconstance des
 elemens, comme si i'en estois le seigneur.

Ce pernicieux esprit disoit cecy avec tant de grace et de pro-
 580 babilité, qu'il enleuoit les cœurs, tant vne eloquence a de force

mesme entre les mains de l'iniquité. Le voila quasi d'abord hors de peril, demeurant en la Cour d'Antoine, en toute liberté, pour attendre acte de sa iustification. Cependant comme il estoit accort et liberal aux occasions, à force de presens il gagne
 585 les cœurs des principaux, et fait paroistre toute l'accusation de Cleopatre vne colere de femme mal informée. Marc Antoine mesme disoit à Cleopatre qu'elle auoit tort de se mesler tant des Royaumes estrangers, et que s'il venoit faute de luy, elle se feroit des ennemis preiudiciables à son Estat. Qu'Herodes estant
 590 Roy, il n'estoit pas convenable de le traiter en subiect, et que c'estoit son bien de l'auoir plustost pour amy que pour ennemy.

Comme toutes ces affaires se traitoient en la Cour d'Antoine, la Reine Mariamne et sa mere Alexandra ne cessoient d'estre esclairées par les diligences importunes de la mere et de la sœur
 595 d'Herodes. Ioseph son oncle faisoit du concierge, et visitoit souvent la Reine Mariamne, tantost pour traicter quelque affaire, tantost par maniere de compliment. Cet homme commençoit à se brusler comme vn papillon aux yeux de ceste incomparable beauté, et auoit beaucoup d'affection pour elle, combien qu'il se voyoit fort esloigné de toutes sortes de pretentions. Neantmoins
 600 il auoit quelque complaisance d'auoir logé son amitié en si haut lieu. Cette passion le rendoit niais et langard, ayant desia assez de rusticité de son naturel ; ce qui luy fit dire vne merueilleuse sottise. Car vn iour comme on parloit de l'affection qu'Herodes portoit à Mariamne sa femme, Alexandra sa mere s'en mocquoit d'vne façon rioteuse et vn peu piquante selon sa coustume. Ioseph qui vouloit entretenir la Reine aux bonnes graces de son maistre, soit qu'il fut fol, ou yure, dit tout haut : *Madame, vostre mere Alexandra dira tout ce qu'il luy plaira : mais pour vous
 605 donner vn tesmoignage tres manifeste de l'amour du Roy Herodes vostre mary, c'est qu'en cas qu'il vint à mourir, il auoit commandé de vous tuer, ne pouuant demeurer en l'autre monde sans vous. A cette parole les pauvres Dames blesmirent d'horreur. Helas l'enragé (disoit Alexandra en son cœur) que fera-t-il viuant si mort il
 610 pretend faire mourir ceux qui restent en vie ?...*

Herodes en fin retourne victorieux avec tesmoignages authentiques de sa iustification et l'amitié d'Antoine, nonobstant les

efforts de Cleopatre, Dieu reseruant ce parricide à vne vie de Cain, suiuite d'une mort plus espouuantable. Sa mere et sa sœur
620 ne manquerent pas de le seruir incontinent à son arriuée d'un plat de leur mestier. . . Salome, enuieuse sur Mariamne iusques à la rage, trempant sa langue serpentine dans le fiel d'une noire medisance, l'accusa de quelques secretes familiaritez avecque Ioseph, de quoy Herodes qui estoit extremement ialoux pensa
625 sur l'heure affoler et tirant à part Mariamne luy demanda d'où venoit ceste amitié qu'elle auoit contractée avecque Ioseph. La tres chaste Reine, à qui iamais la patience n'eschappoit, se monstra d'œil, de visage, de contenance, de parole, si piquée de cette maudite calomnie, que le perfide reconnut bien combien
630 elle estoit esloignée de telles pensées, et de faict honteux de luy auoir auancé semblables paroles, il luy demanda pardon pleurant à chaudes larmes sa credulité, la remerciant de luy auoir esté si fidele, et faisant mille protestations d'une immortelle affection. La sainte Dame qui se desplaisoit de voir tant d'hypocrisie, luy
635 dit couuertement, *Que c'estoit de verité bien aimer sa femme, de la vouloir necessairement auoir pour compagne en l'autre monde.* Luy qui entendoit à demi-mot, comprit incontinent ce qu'elle vouloit dire, et entra dans des fougues si desesperées, qu'il sembloit vouloir enrager, s'arrachant la barbe, et les cheveux, et criant
640 que Ioseph l'auoit trahi et qu'il falloit bien dire qu'il eust de grandes intelligences avec Mariamne, autrement iamais vne si enorme bestise n'eschaperoit à un homme, de reueler un tel secret. La dessus il commande qu'on massacre Ioseph sur le champ, pour seruir de victime à son retour, ne le voulant pas
645 voir, ny ouyr vne seule parole de sa iustification. Peu s'en fallust qu'il n'acheuast des lors le sacrifice de sa lasche cruauté, et que pour contenter ses chimeres, il ne fit mourir Mariamne. Mais les preuues assurées de son innocence, et les ardeurs impatientes de
650 son amour retindrent le coup; seulement pour faire voler plus loin les esclats de sa colere, il les descharge sur Alexandra, et la renferme pour quelque temps, la gardant separée de la Reine sa fille, et tenant pour certain que c'estoit dans sa boutique que se forgeoient et limoient tous les conseils coniurez à sa ruine.

Quelque temps apres Herodes se veid embarqué dans un

655 autre affaire, qu'il iugeoit aussi perilleux pour le moins que le
premier. Marc Antoine qui luy auoit tousiours presté l'espaule,
apres auoir long temps luité contre la fortune d'Auguste Cesar,
660 donna du nez en terre à la bataille Actiaque, terminant ses
esperances et sa vie, d'une tres lugubre catastrophe. Cet accident
estonna le tyran plus qu'on ne scauroit penser, voyant son appuy
ruiné, ses affaires qu'il pensoit auoir si bien establies, descousues
en vne nuict, et qu'il auoit pour ennemy celuy qui s'en alloit faire
chef de l'Empire du monde. Ses amis et ennemis en iugeoient
665 comme d'un homme perdu ; luy qui auoit desia eschappé tant de
naufrages, ne se desespere point en cette extremité, prend reso-
lution d'aller trouuer Cesar, qui estoit pour lors à Rhodes, et se
ietter à ses pieds, mais deuant que de se mettre au chemin il fit
vn acte du tout barbare et inhumain.

Hyrcan le vray et legitime Roy qui par sa douceur et sa faci-
670 lité auoit premierement eleué Antipatre, puis sauué la vie à
Herodes, le portant à la Royauté au preiudice des siens, restoit
encore en vie ; acablé d'une profonde vieillesse : car il auoit
quatre-vingts ans passez. Le tyran craignant que luy estant
demeuré seul du sang Royal, il ne fust remis dans le throsne
675 par les supplications du peuple qui cherissoit son innocence ; le
voyant desia sur le bord de sa fosse, le precipita dedans, luy arra-
chant d'une brutale violence l'âme qu'il estoit prest de rendre à
la nature. On tient que ce fust par pure cruauté sans autre cou-
leur de iustice dont cet abominable Prince vouloit encore colorer
680 ses actions. Les autres escriuent que les iours d'Hyrcan furent
auancez pour vne telle occasion. Alexandra ne pouuant despouil-
ler l'ambition qu'avec la peau, voyant qu'Herodes s'en alloit en
voyage d'où peut-estre il ne trouueroit iamais de retour, aborde
son pere Hyrcan et luy remonstre que le temps est venu
685 auquel Dieu veut encore faire refleurir sa venerable vieillesse
dans la pourpre Royale. . . Hyrcan luy respond, *Ma fille, le temps
est venu auquel ie dois plutost penser au sepulchre qu'au throsne...*
Alexandra replique que quand bien sa personne ne pretendroit
plus rien à la vie, ny à la fortune des viuans, neantmoins qu'il
690 ne doit point negliger son sang, qu'il laisse faire iustice, et ne se
mesle de rien que d'escrire vn petit mot de lettre à Malichus,

Lieutenant de l'Arabie qui l'assisteroit de finances et de forces
 autant qu'il seroit besoin. En fin qu'il estoit obligé de sauuer sa
 fille, et sa petite fille, des dents de ce tigre. Elle estourdit ses
 695 oreilles de tant de raisons, qu'enfin il se rend, et traicte avec
 Malichus qui le deuoit enleuer avec bon nombre de cheuaux.
 Les lettres sont mises entre les mains d'un certain Dositheus
 cousin de ce Ioseph qu'Herodes auoit fait tout fraichement
 700 massacrer, pour estre portées avec toute seureté. Mais le perfide
 trahissant le sang de son allié, et la fortune d'Hyrchan, au lieu
 de porter fidèlement la lettre à Malichus, la met entre les mains
 d'Herodes, qui luy commande d'en tirer la response, et luy
 apporter pour esuenter encore dauantage la mine et voir le des-
 sein de l'Arabe. Il ne manque pas de promettre à Hyrcan toute
 705 assistance, l'inuitant avec passion de se rendre au plustost prez de
 luy. Herodes ayant descouuert toute l'affaire, mande Hyrcan, et
 l'interroge s'il n'auoit pas reçu quelques lettres de Malichus?
Ouy bien, respond-il : *mais elles ne contiennent autre chose que des*
complimens. L'autre adioute, si avec ces lettres il n'y auoit aucun
 710 present? Luy confesse que de vray Malichus luy a fait present
 de quatre cheuaux pour traisner son carosse. La dessus sans autre
 forme de procez, le tyran fait assassiner ce venerable vieillard,
 trempant dans le sang les cheueux gris de celuy qui luy auoit
 seruy de nourrisier, de pere, de protecteur, et de tout. Puis apres
 715 auoir renfermé Alexandra et Mariamne dans vne forte place
 sous la garde de Ioseph son thresorier, et Sohemus Itureen, il
 s'en va droit à Rhodes, laissant toute la charge du Royaume à
 son frere Pheroras...

Alexandra rongeoit son frein d'impatience. Mariamne combat-
 720 toit les longueurs de ceste captiuité d'une genereuse constance,
 et taschoit d'adoucir les aigreurs de sa mere, toute sa consolation
 estoit en Dieu; car que pouuoit-elle dire, ou penser autre chose?
Mon Dieu, disoit-elle, ... *depuis que j'ay commencé à porter le dia-*
desme sur la teste, ie n'ay senti qu'espines, et la Royauté ne m'a esté
 725 *qu'un specieux esclauage. Mon Dieu iusques à quand? ne verrons nous*
point reluire sur nos testes ce beau iour qui est tousiours en son leuant,
lequel essuira nos larmes, et rompant les liens de nostre captiuité,
nous mettra dans le sein d'Abraham dans la liberté de vos esleus!

Ces pauvres Dames demeuroient là perpetuellement enfermées entre des affreuses murailles, ne descourant rien que des rochers, et des solitudes sauvages qui sembloient retentir de compassion à leurs regrets. Elles ne sçauoient en quel estat estoit le monde, moins encore les affaires de la Cour, à chaque fois que le concierge les venoit visiter, elles n'attendoient autres nouvelles que celles de leur mort. Les gardes se monstroient au commencement seueres en leurs vsages, et reseruez en paroles, tout estoit plein d'horreur, d'effroy, et d'un morne silence. En fin, il n'y a fer qui ne s'amolisse dedans le feu. Sohemus les visitant plus souuent selon la commission qu'il en auoit, sentit des traits ardens sortis des yeux de Mariamne, si acerez qu'ils luy percerent le cœur de compassion, iugeant qu'il estoit bien difficile de tenir captiue vne Reine, qui pouuoit captiuer tous les cœurs par tant d'auantages que le Ciel auoit mis en sa personne. Il commence à luy monstrier un visage plus benin; et Mariamne le voyant un iour en bonne humeur, print occasion de luy parler en toute confiance, pour sçauoir un peu des nouvelles de l'autre monde. *Soheme* (luy disoit cette Princesse) *vous nous voyez maintenant en un estat fort calamiteux et tres indigne de nos personnes: mais un iour viendra peut estre que l'orage passera: Le mal-heur n'est pas tousiours à une porte. Vous sçavez ce que ie suis, et qu'en m'obligeant, vous n'obligerez point une creature impuissante, et encore moins une ingrate. Dites nous seulement un mot, à quel dessein le Roy Herodes nous tient icy, et en quel estat sont maintenant les affaires.* Soheme à ces paroles sentit son cœur combattu de tres furieuses attaques, d'une part il se representoit la vengeance d'Herodes marquée tout fraichement en l'exemple de Ioseph: De l'autre il estoit tellement touché de compassion des propos que luy tenoit cette genereuse Reine que les glaces de son cœur se fondoient, et commençoient desia à s'euaporer par les yeux. Mariamne le voyant chancelant: *Dites hardiment, Soheme, c'est une parole qui ne vous peut nuire, estant gardée dans un profond secret, et qui nous peut beaucoup servir pour la seureté de nos affaires.* Soheme pensant, ou qu'Herodes ne retourneroit iamais en qualité de Roy, ou que luy estant sous la protection de Mariamne, il moyenneroit facilement sa reconciliation, luy

ouure son cœur, et luy dit : *Madame, ie mets mon secret, et ma vie entre vos mains, aussi désiré-je mourir deuant que iamais ie ne vienne à executer le barbare commandement que m'a fait Herodes en cas que les affaires qu'il traite maintenant avec Cesar ne luy succedent selon son desir. Et quel* (dit Mariamne). *Luy, Madame, i'ay horreur seulement d'y penser, c'est chose qui touche vostre vie. Mon amy* (replique la bonne Reine) *c'est son style ordinaire, autant en auoit il commandé à Ioseph son oncle en son premier voyage...*

Herodes qui s'estoit embarqué encore tout sanglant du massacre commis en la personne d'Hyrchan, trouue la mer, les vents, les hommes et les affaires fauorables. Ce Protée qui ployoit son esprit à toutes rencontres, voyant qu'il ne pouuoit couurir les seruices qu'il auoit rendu à Marc Antoine, faisant tousiours le chien couchant soubz les pieds de la fortune, s'auise de les colorer, et de les affubler du manteau de vertu. Il sçauoit qu'Auguste estoit vn Prince né au bien, genereux, equitable, et qui vouloit faire des fidellès seruiteurs, en ce nouveau remument d'affaires qu'il alloit entreprendre, il le pipe sous ombre de vertu, couleur de constance, et pretexte de fidelité. Le voila qui se presente à l'Empereur, et luy parle en ces termes.

O grand Auguste, voicy ma personne et ma couronne à vos pieds, c'est bien raison que tout releue de vostre grandeur, puisque Dieu veut mettre l'empire de l'uniuers en ses mains. Pour moy ie ne puis desmentir ce que i'ay esté, non plus que ie ne veux dissimuler ce que ie dois, et ce que ie veux estre. I'ay esté iusqu'icy grand amy de Marc Antoine, il est vray : et s'il m'eust cru comme il a fait Cleopatre sa maistresse, vous eussiez expérimenté, Cesar, combien i'estois vostre ennemi, et luy combien i'estois son ami. Mais ce miserable Prince, coiffé de cette creature, prenoit de moy des deniers, et d'elle des conseils, pour ruiner en ce faisant sa fortune, et bastir la vostre sur ses ruines. Ie l'ay suiuy iusques sur le bord de la fosse, sans entrer dedans, puisque ma mort ne pouuoit auancer de rien son seruice ; il est en l'estat où ie ne puis rien luy rendre que des larmes. A vous sont deus, O Cesar, les seruices, que ie vous offre de bon cœur s'il vous pluist les accepter, à telle condition que vous ne me contraindrez ni d'entendre, ni de mal parler de mon ancien maistre, lequel ne pouuant plus seruir ie dois toutefois aimer apres le trespas.

Auguste prit plaisir à cette liberté, et iugea que cet homme estoit du bois de quoy on faisoit les bons seruiteurs, ne voyant
805 pas la finesse du renard, qui mesuroit tout à ses interests. Il prend donc la couronne qu'Herodes auoit mise à ses pieds, et luy met sur la teste, en disant, *Je veux que vous demeuriez paisible en vos Estats. Soyez moy seulement aussi fidelle que vous auez esté à Marc Antoine.* Herodes apres cet abord si fauorable, ne cessa de se
810 mettre bien auant aux bonnes graces d'Auguste, en recherchant toutes occasions de ce faire, et nommément au voyage que l'Empereur fit en Egypte, où il l'assista perpetuellement et lui rendit de tres bons offices. Cette affaire si heureusement vidée il retourne triomphant dans la ville de Hierusalem avec l'estonne-
815 ment de tout le monde.

C'est icy que la vertueuse Reine Mariamne acheue sa course pour seruir comme de victime aux funestes triumphes de son mary...

Aussitost qu'Herodes fut entré dans sa ville capitale, il s'en
820 va saluer la Reine son espouse qu'il auoit désia fait relascher, estant dans la seureté de ses affaires, et luy porte tout le premier les nouuelles de l'heureux succez de son voyage. Il estoit si enflé de ses prosperitez qu'il ne pouuoit tenir dedans sa peau, et l'amour d'un obiect si aimable qu'il voyoit pour lors en sa
825 presence apres tant de perils, luy deslioit la langue en beaucoup de vanteries et superfluitez de paroles, estimant qu'il se rendoit par ses discours fort recommandable. Mariamne sechoit sur pieds de l'entendre, et comme elle estoit franche et naïfue en toutes ses procedures, elle monstroït ne pas prendre beaucoup
830 de plaisir à ses rodomontades, que la passion rendoit encore un peu niaises. Luy iugeant au commencement que ce n'estoit qu'une petite humeur de melancholie qui s'en iroit bien tost en fumée, la caressoit tant plus de paroles, se faisant plus muguet que ne portoit sa coustume. A telles caresses la pauvre
835 Dame rendoit des souspirs, se souuenant du commandement secret donné tout fraichement à Sohemus. Luy vit bien à ce visage qu'elle n'estoit point contente, et commence à entrer en soupçon que Sohemus n'eust eu le flux de langue, aussi bien que Ioseph. Il ne sçauoit pour lors quelle contenance tenir, tant il

840 estoit agité, l'amour, la colere, la ialousie, le soupçon, le tiroient à quatre cheuaux. Il ne pouuoit se colerer comme il vouloit, et ne pouuoit ne pas aymer ce qu'il aymoit. Cet esprit orgueilleux qui ne sçauoit plier sous personne que pour le tromper, estoit honteux de sé voir désarmé, et deueneu comme badin en des
845 carresses amoureuses non tant ordinaires à son naturel; puis voyant que ceste mommerie ne luy succedoit pas, il s'affligeoit dauantage, et pensa dès lors iouer de son cimenterre, mais l'amour fut plus fort que la colere, et retint le coup. Il se retire branslant la teste et marmotant ie ne sçay quoy entre ses dents, comme
850 maudissant l'amour qui le faisoit misericordieux malgré qu'il en eust. Helas, sçauoit-on trouuer vne pire haine que des femmes contre des femmes, quand la ialousie s'est emparée de leur ceruelle? Cypre, Arabe de nation, mere d'Herodes, et Salome sa sœur, le voyant ainsi passionné ne cessent de souffler
855 le feu avec la langue; et de l'attiser avec force calomnies, que le tyran croyoit en partie, et neantmoins ne se pouuoit resoudre à faire le coup.

Il fut long temps à marchander sans pouuoir rien conclure, en fin arriue vn malheureux iour auquel sur le midy estant retiré
860 dans sa chambre, il mande Mariamne, la quelle s'y transporte sur l'heure: mais requise qu'elle fust du deuoir coniugal, elle demeura dans le refus, disant que la loy de nature luy defendoit d'habiter avec vn homme qui auoit meurtry son pere, et son frere, parlant de son Pere Alexandre, qui à la poursuite d'He-
865 rodes auoit esté opprimé par les Romains, et de son frere Aristobule si cruellement estouffé... Herodes qui n'attendoit pas telle liberté, fut si piqué de ces paroles que peu s'en fallust qu'il ne l'outrageast, monstrant à ses yeux estincellans de colere, sa voix aigre, et ses mains leuées qu'il vouloit en venir à la force. Et
870 comme il trepignoit de rage, escrimant dans la chambre contre sa colere, sans que Mariamne luy repondit autre chose, la perfide Salome conceut bien qu'il estoit temps de frapper son coup. Elle enuoye vn seruiteur affidé qu'elle auoit de long-temps suborné pour luy faire deposer vne calomnie autant meschante,
875 qu'elle estoit ridicule, sçauoir que Mariamne ayant dessein de donner vn philtre à Hérodes, s'estoit adressée à luy, qui faisoit

l'office d'eschanson du Roy, pour le corrompre avec force promesses auxquelles iamais il n'auoit presté l'oreille. Au reste on luy auoit tellement fait le bec, que si d'auanture Herodes demandoit quel estoit ce philtre, il deuoit respondre sans s'intriquer plus auant, que la Reine en auoit l'inuention, et que seulement elle auoit requis le ministere de sa main. Cé malheureux homme éntre dans la chambre de sang froid, et fait sa deposition fort serieusement, de quoy Herodes qui estoit desia tout en feu, plus enflammé que iamais pense à part soy qu'il ne falloit plus s'estonner d'où luy venoient ces impatiences d'amour. Sur l'heure il fait empoigner vn Eunuque des plus fidelles de la Reine, estimant que rien ne s'estoit passé sans son sceu, il le met à la gesne et le fait tourmenter tres cruellement, de fait que ce corps assez foible ne pouuant supporter la violence des tortures, et d'autre costé n'ayant rien à dire contre sa bonne maistresse, en la conuërsation de la quelle iamais il n'auoit recogneu qu'honneur, et vertu, demeueroit long temps en de tres grandes perplexitez. Enfin il lasche vne parole disant qu'il auoit veu Sohemus parler long temps en secret à la Reine Mariamne, comme luy faisant quelque declaration, et que depuis ce temps là il s'estoit bien apperceu qu'elle en estoit piquée. Herodes n'eust pas plus tost ouï la parole. *C'est assez, dit-il, ostez le de la torture; qu'on appelle Sohemus.* Sohemus ne scauoit rien de ce qui se passoit, et viuoit fort content, ayant obtenu tout fraichement vn bon gouuernement par la recommandation de la Reine; il est tout estonné qu'on luy met la main sur le collet, et qu'on le force de confesser les discours qu'il auoit tenus à Mariamne durant cette specieuse prison. Luy persistant en la negatiue est massacré sur le champ.

Herodes se retire en son cabinet beuuant à longs traits le fiel et le venin de sa funeste colere, et machinant en son cœur la rage qu'il deuoit bien tôt faire esclatter en public : car sans donner tresue à son esprit, il assemble son conseil priué, et mande la Reine qui n'attendoit rien moins qu'une telle procedure. Ce monstre qui taschoit de donner tousiours couleur de iustice à ses plus desraisonnables actions, commence vne assez longue harangue qu'il auoit concertée tout à loisir, et comme chacun

estoit dans l'horreur, et dans le silence, ne sçachant quelle deuoit
 915 estre la catastrophe de la tragedie hors la courageuse Mariamne, qui s'estoit preparée à tous les euenemens d'une constance inuincible, il leur parla en semblables termes.

SEIGNEURS, *Il semble que Dieu veut contrebalancer les prosperitez de mon Estat par les infortunes de ma maison. J'ay trouué la*
 920 *seurté dans les vents et les orages, dans tant de laborieux voyages que j'ay entrepris, tant d'espineuses affaires que j'ay mis à chef, pour trouuer la tempeste dans mon Palais... Voila la Reine ma femme qui suiuant les traces de sa mere, sera tousiours à harceler mon repos. Aussi tost que ie fus de retour de ce voyage si dangereux que vous*
 925 *sçaez, ie luy portay les nouuelles de l'heureux succez de mes affaires : elle, montrant le peu d'estime qu'elle faisoit de mon estat, et de ma personne m'escouta pour lors avec un si grand desdain, que quelque effort de courtoisie que ie fisse, iamais ie ne peus arracher de son orgueil une bonne parole. Et depuis ne se contentant pas de cela,*
 930 *elle est venue aux iniures fort sanglantes, que j'aime mieux taire pour l'honneur de vos oreilles, et venir aux effets. Voila un de mes fidelles seruiteurs, qui tesmoigne comme elle l'a voulu suborner pour me donner un philtre, c'est à dire, un poison, à dessein de me renuerser la ceruelle ou m'oster la vie que Dieu me reserue pour recô-*
 935 *gnoistre tant de bons offices, que tous en general et chacun en particulier m'auex rendu. Ainsi vous voyez comme ie suis reuenu le chef couuert de lauriers, honoré, et caressé des premiers hommes du monde, pour servir de ioüet à la malice, et de bute à la perfidie d'une femme, que ie ne puis appriuoiser à force d'amour, ny de bien-faits : non*
 940 *plus que si elle estoit une lyonne. Aduisez ce que vous en deuez faire, ie la liure entre les mains de vostre iustice, ne me voulant conduire en cecy de mon propre aduis, affin que tout le monde sçache que mes propres interests vont tousiours au dessous de la verité.*

Herodes disant ces paroles, vouloit paroistre moins passionné,
 945 donnant toutes les gesnes à son naturel assez pliable : mais neantmoins il escumoit si fort, que tout le conseil reconnut bien qu'il estoit en chaude colere, et que son dessein n'estoit autre que d'exterminer la pauvre Reine. On la somme de respondre sur l'heure sans Aduocat. La glorieuse Amazone, petite fille des
 950 Machabées et heritiere de leur patience estant présentée à ce

parquet des malins,... n'vsa d'un seul mot de recrimination, et pouuant représenter au conseil mille et mille outrages qu'elle auoit receu en sa personne, et en celle de ses plus proches, elle deuora toutes les amertumes d'une patience plus que humaine. Seulement
 955 dit elle que *pour l'article essentiel de cette accusation, sçauoir, le breu-
 uage d'amour, qu'on luy obiectoit, c'estoit vne chose, aux iugemens de
 tous ceux qui la voudroient considerer, tres esloignée de sa pensée : veu
 qu'elle auoit tousiours d'auantage redouté l'amour du Roy Herodes, que
 sa haine. Au reste qu'elle ne faisoit point de cas de la vie où elle n'auoit*
 960 *que trop souffert de douleurs, moins encore de la Cour, d'où iamais
 elle n'auoit tiré de plaisir, et que si on la vouloit oprimer par faux
 tesmoignage, il estoit tres aysé de vaincre en un suiet qui ne rendoit
 point de combat ; tres aysé de luy oster le diademe de dessus la
 teste, et la teste de dessus les espauls, mais tres malaysé de lui rauir*
 965 *la reputation de Princesse d'honneur, qu'elle tenoit de ses peres, et
 qu'elle feroit passer iusques aux cendres de son tombeau.*

La pauurette estoit comme vne simple brebis à la gueule du lyon, et entre les pattes de plusieurs loups. On procede aux sentences, tout alloit à la seruitude, on iugeoit que le Roy s'en
 970 vouloit deffaire, et cela suffisoit. Iamais ne s'en trouua vn seul
 qui eust la hardiesse de représenter le droit de cette innocente
 Reine, ou d'amollir la passion d'Herodes en quelque façon :
 toutes ces consciences estoient opprimées de crimes ou de timi-
 dité, d'où proceda que ces faux Iuges firent pour le tyran plus
 975 qu'il ne vouloit, car ils conclurent tous à la mort. Luy soudain
 en eut horreur, tout homme de carnage qu'il estoit, et com-
 manda qu'on la gardast dans vne prison du Palais, avec surseance
 d'exécution, estimant peut-estre qu'il la rendroit par ce moyen
 plus souple à sa passion. Mais l'enragée Salome qui auoit excité
 980 cette tempeste, ne voulant pas faire vne affaire à demy, s'ap-
 proche du Roy son frere et luy remonstre qu'on ne tenoit pas
 en cage de tels oyseaux, qu'il y alloit de sa couronne et de sa
 vie, que tout tendoit desia à la reuolte, et que s'il dilayoit cette
 exécution, il auançoit sa ruine et celle de son Estat. Sur quoy
 985 Herodes lascha cette parole, *Qu'on l'oste*, et incontinent voila vn
 Tribun despatché à la bonne Reine qui luy porte les nouuelles
 de la dernière heure de sa vie, la saluant d'une profonde reue-

rence, et luy disant, *Madame, le Roy vous mande qu'il faut mourir tout maintenant.* Elle sans se troubler, *Allons de ce pas, mon amy, ce ne scauroit estre si tost pour le Roy Herodes que ce ne soit tousiours trop tard pour moy,* et disant cette parole elle auance le pas, et marche droit au supplice, sans changer de couleur, d'un visage serein qui tiroit les larmes de tout le monde.

Pour couronner sa patience, comme elle estoit preste de recevoir le coup de la mort, Alexandra sa propre mere, la compagne de sa prison, la depositaire de ses pensées, qui n'auoit tousiours esté qu'un cœur avec elle, trahissant le sang, la nature, et toute pieté, par vne mal-heureuse raison d'Estat, pour n'estre soupçonnée d'Herodes, comme consentante à l'humeur de sa fille, la vient charger d'iniures tres sanglantes, et peu s'en fallust qu'elle ne print cette pauvre Princesse par les cheveux, pour la traisner sur le pavé, luy disant avec des escumes de bouillante colere, *Qu'elle estoit meschante et orgueilleuse à toute extremité et qu'elle meritoit de mourir en la façon, n'ayant peu supporter un si bon mary...* La patiente Mariamne ne luy dit pas seulement, *Ma mere, laissez aller mon ame en paix, qui est desia sur les léures, et ne troublez point le repos de ma mort :* mais par un genereux silence, fermant sa bouche aux repliques, et ouurant son cœur à Dieu, seul tesmoin de son innocence indignement traictée, tendit le col au bourreau...

Cette belle aube du iour qui portoit encore en ses rayons l'allegresse et le rafraichissement aux ames des pauvres affligez dans les horribles confusions de la tyrannie, fut alors esteinte dans son sein. Encore les yeux de toute l'assistance baignez en larmes la contemploient en son eclipse : quand on vit ce front plein d'une royale Maïesté, affronter courageusement la mort prochaine, qui fait trembler les plus hardis, et qu'on apperceust ce col d'albâtre tendu et plié sous le fer estincellant, pour estre separé de ce beau corps, le frisson se coula dans tous les os de tous les regardans, et il n'y auoit roche si dure qui ne luy donnast l'eau de ses pleurs auant qu'elle rendist son propre sang. La teste fut separée du corps, et le corps de l'ame : mais l'ame iamais ne se separa de Dieu, bastissant à la mort un tel trophée de patience. Les membres demurerent tous froids

1025 estendus sur la place, et la voix du sang innocent qui alloit desia
perçant les nues pour demander vengeance à Dieu, fut incont-
1030 nent exaucée.

Le desloyal mary qui auoit si barbarement traité vne Prin-
cesse, digne de tout respect, aussi tost qu'elle eut rendu l'ame,
1030 comme s'il eust esté frappé de quelque dard inuisible, s'escria
de douleur et dit qu'il auoit fait vn coup digne de l'ire de Dieu,
puis heurlant effroyablement inuquoit sans cesse la memoire
et le nom de la pauvre defuncte, à qui il ne pouuoit plus rendre
par ses regrets ce qu'il luy auoit osté par l'espée d'un bourreau.

1035 Par tout où il alloit, il estoit accompagné de l'image de son
crime, tousiours harassé et tempesté de noires fureurs, de
monstres et de brutalitez sauuages. Il experimenta toutes
sortés de festins, de balets, de délices, pour tascher à rompre
son mal, mais il alloit sans cesse augmentant : de fait qu'il fut

1040 contraint d'abandonner toutes les affaires du Royaume, quoy
qu'il eust esté tousiours tres aspre, et tres ardent à cet exercice;
il deuint premierement tout niais, et hebeté, nē sçachant plus
ce qu'il faisoit : car souuent en disnant il parloit à ses valets et
leur commandoit de faire venir la Reine, comme si elle eust esté

1045 encore viuante, eux s'escouloient sans luy dire mot, et toute la
Cour estoit abismée dans l'effroy et le silence. Enfin ne pouuant
plus supporter les parois du Palais, comme si elles luy eussent
reproché sa cruauté, il s'en alla courir les forest ainsi qu'un
sauuage, d'où il gagna vne estrange maladie d'esprit, et vne
1050 phrenesie si horrible, que les Medecins n'y voyoient goutte,
disant librement que c'estoit vn coup du Ciel.

Dieu qui le reseruoit encore à de plus grandes calamitez, ne
luy voulut pas raur la vie sur l'heure. La mauuaise mere
Alexandra qui auoit querellé si outrageusement sa fille sur l'es-
1055 chaffaut, passa incontinent le pas, goustant l'amertume de la
mort, et en perdant la gloire.

LE THEATRE D'ALEXANDRE HARDY PARISIEN. Tome Second.
Dedié à Monseigneur le Duc d'Aluyn. — A Paris, Chez Iacques
Quesnel, rue S. Iacques, aux Colombes, près S. Benoist.
M.DC.XXV. *Avec Priuilege du Roy.*

MARIAMNE, tragedie. — ARGVMENT.

Ce mesme Herode, qui signala ses cruantez par le meurtre des Saints Innocens, prit à femme, autant pour la commodité de ses affaires, que pour vne excellence de beauté, Mariamne, issuë du sang Royal des Assamoneens : mais ceste genereuse Princesse ne peut iamais aymer cordialement vn Tyran, qui luy auoit fait tuer ses pere & frere, afin de paruenir à la Couronne de Iudée : si bien que toutes les caresses d'un mary qui l'idolatroit meprisées, ne seruoient qu'à faire éclater la haine d'une humeur altiere, tant sur Herode, que sur sa parenté, ce qui occasionna Pherore & Salome, frere & seur du Roy, à conceuoir vne haine irreconciliable contre Mariamne, & à pratiquer toute sorte d'impostures et d'inuentions pour la perdre. L'amour d'Herode tint toutesfois long temps bon à l'encontre, sans se pouuoir resoudre à priuer de lumiere ce Soleil de vertueuse beauté qui l'animoit ; Nonobstant Salome s'auise en fin de suborner le premier Eschanson du Roy, deferant Mariamne vers sa Majesté, comme celle qui luy auoit voulu persuader vn meslange de poison, parmy son breuuage. La fraude succeda à cause que Salome sceut prendre son temps, & choisir l'occasion du courroux d'Herode, n'agueres épris contre sa moitié, pour certain refus qui se lit dans Iosephe, plus honneste à taire, qu'utile à reueler. Tant y a que ce Monstre de cruauté lâchant la bride à vne vengeance inconsiderée sur telle faulse accusation, fait decapiter sa femme ; Saisy à mesme temps d'un tel regret de sa perte, qu'il en deuint furieux, & la regretta depuis jusques à la mort.

LES ACTEVRS.

L'OMBRE D'ARISTOVLÉ. — HERODE. — MARIAMNE. — PHERORE. — SALOME. — SOHESME. — NOVRRICE. — PREVOST. — ESCHANSON. — MESSAGER. — EVNVQVE. — PAGE.

ACTE V.

HERODE.

- O terre ! englouty moy dans tes caues boyaux,
Ouure le plus profond de tes gouffreux abysmes,
Et y plonge ce corps chargé de tant de crimes.
1565 Mariamne defaite ! O Astres inclemens,
O Ciel, injuste Ciel, perfides Elemens,
Et ne pouuiez-vous pas resister à ma haine ?
Et ne deuiez-vous pas me repandre sa peine ?
Mariamne defaite ! Ah ! ie ne le croy pas,
1570 L'Vniuers tout en dueil pleureroit son trespas,
Phœbus à qui ses yeux fournissoient de lumiere
Dormiroit pour iamais sous l'onde mariniere.
Mariamne defaite ! Helas ! le sçais-tu bien ?
Tu t'abuses, Cloton sur elle ne peut rien.
.....
O barbare sentence ! O Arrest deloyal,
Acte de Lestrigon, beaucoup plus que Royal !
Vengez, peuples, vengez sur les Autheurs du crime
Celle qui vous restoit de Reyne legitime,
1585 Heritiere d'Hyrcale au Sceptre Palestin.
Faites-nous compagnons de son sanglant Destin,
Egorgez, egorgez ces meurtriers sur sa tombe,
Et que moy le premier plus coupable ie tombe ;
Reduit au desespoir furieux que ie suis,
1590 Vous me deliurerez d'un deluge d'ennuis.
Le Ciel vous saura gré d'une telle iustice.
Qu'au moins encore un coup, chere Ame, ie te visse ;
Qu'au moins encore un coup, ie te peusse parler,
Ains, qu'helas ne me puis-je en ta place immoler !

- 1595 Que ne me puis-je perdre en te sauvant la vie ?
 La vie : Hé ! Cieux, comment ? Qui te l'auroit rauie ?
 Diuine de l'esprit, & diuine du corps,
 Quel accident auroit rompu leurs saints accords ?
 Quelle de ces trois sœurs filandieres de l'age
- 1600 Eust entrepris de faire à tes beautez outrage ?
 Nulle certainement. La mort n'a point de traits
 Que n'eussent emoussez leurs amoureux attraits ;
 Helas ! ie ne repais mes douleurs que d'un songe,
 Ie me console en vain d'un frauduleux mensonge,
- 1605 Mariamne n'est plus, Mariamne a passé
 Ce fleuve de l'Enfer neuf fois entrelassé.
 Mariamne n'est plus qu'une insensible souche,
 Python ne coulera plus du miel de sa bouche,
 Plus de dards dans ses yeux Amour ne trempera,
- 1610 Qu'un long somme d'airain tousiours occupera.
 Las ! hélas ! ie n'attens de reuoir que son ombre
 Cruelle, epouuentable, en la demeure sombre,
 Armée de flambeaux, de tortures, de fers.
 Que dis-je ? jà déjà hors du seuil des Enfers,
- 1615 Suiuie d'une bande affreuse elle s'elance.
 Pardonne à mon outrage, & à ma violence,
 Pardonne-moy, ma vie ; à grands coups redoublez
 Ie m'en vay satisfaire à tes Manes troublez,
 Plomber ce sein caduc, me déchirer la face,
- 1620 Arracher ces cheveux, me meurtrir sur la place.
 Ha cruel ! ha bourreau ! quelle punition
 Feroit de ton forfait digne expiation ?

 Que cesses-tu, meurtrier ? donnes-tu déjà tréue
 Aux assauts redoublez de l'ennuy qui te gréue.
- 1685 Suffit-il d'honorer de soupireux sanglots
 De ton autre moitié la memoire & le los ?
 Suffit-il que toy seul dans ton cœur la reueres ?
 Non, non, malgré l'effort des trois Vierges seueres
 Mariamne reuit en la terre & aux Cieux,

- 1690 Chacun ainsi que moy l'aura deuant les yeux.
Fidelles seruiteurs, vous quiconques l'aimâtes,
Quiconque à mon vouloir deuots vous conformâtes,
Venez tous, accourez, ie vous commande exprés,
La larme aux yeux, le front tout enceint de Ciprés,
1695 De reclaimer par tout Mariamne Deesse,
Ie vous commande exprés qu'un autel on luy dresse
Icy dans le Palais, où les vœux, & l'encens
Appaisent chaque iour ses Manes innocens,
Où ie vous donne un lieu d'inuiolable asyle,
1700 Où ie veux que ma vie en larmes se distile,
Où ce precieux corps inhumé quelquefois
Reuoquera l'esprit aux accens de ma voix,
Consolant mes ennuis d'une douce parole,
Permettant à mes bras d'etraindre son idole,
1705 A ma bouche obtenir sa piteuse mercy,
Premier que ie descende au Royaume noircy,
Premier que le trespas criminel me preuienne,
Premier qu'ombre là bas à elle ie paruienne;
Car certain du pardon, & que purifié
1710 J'auray ce bel esprit du tout propicié,
Un moment superflu ne traînera ma vie,
De plus de mille morts elle absente suiuite,
Dessus l'heure content ie la vay retrouver,
Heure qui ne sçauroit assez tost arriuer.

FIN.

TABLE

Introduction.....	v
-------------------	---

LA MARIANE

Lettre à Monseigneur le Duc d'Orleans.....	3
Ode pour Monseigneur le Duc d'Orleans	5
Aduertissement.....	9
Les Personnages.....	11
LA MARIANE, tragedie	13
Privilege du Roy.....	124

APPENDICE

Généalogie des Haschmonides, ou Asmonéens.....	128
N. CAUSSIN, <i>Le Polytique malheureux</i>	129
ALEXANDRE HARDY, <i>Mariamne</i>	159



SOCIÉTÉ DES TEXTES FRANÇAIS MODERNES

La Société des Textes français modernes a pour but de réimprimer des textes publiés dans les quatre derniers siècles, et d'imprimer des textes inédits appartenant à ces mêmes siècles.

Les membres de la Société paient une cotisation annuelle de *dix francs* dont ils peuvent se libérer par un versement de *deux cents francs*.

Moyennant une cotisation annuelle de *vingt francs*, ou un versement de *quatre cents francs*, ils peuvent recevoir les publications tirées sur papier de Hollande.

Les exemplaires sur papier de Hollande ne sont pas mis dans le commerce.

Les sociétaires ont droit à toutes les publications de la Société, à partir de l'année de leur adhésion.

La Librairie HACHETTE et Cie, à qui a été confié le soin de recevoir les cotisations, se charge également de transmettre à la SOCIÉTÉ les adhésions nouvelles.

PUBLICATIONS DE LA SOCIÉTÉ

PREMIER EXERCICE (1905) :

AMYOT. <i>Pericles et Fabius Maximus</i> (L. Clément)	épuisé
DES MASURES. <i>Tragédies saintes</i> (Ch. Comte)	7 fr. »
MAIRET. <i>La Sylvie</i> (J. Marsan)	épuisé

DEUXIÈME EXERCICE (1906) :

Maistre Pierre Pathelin, fac-similé de l'édition de Guillaume Le Roy (E. Picot)	épuisé
Le Festin de Pierre avant Molière (G. de Bévotte)	8 »
BERNARDIN DE SAINT-PIERRE. <i>La Vie et les Ouvrages de J.-J. Rousseau</i> (M. Souriau)	3 50
La Muse Française, t. I (J. Marsan)	6 »

TROISIÈME EXERCICE (1907) :

✓ DU BELLAY. <i>Œuvres Poétiques</i> , t. I (H. Chamard).....	3	50
✓ J. DE SCHELANDRE. <i>Tyr et Sidon</i> (1608) (J. Haraszti).....	6	»
✓ FONTENELLE. <i>Histoire des Oracles</i> (L. Maigron).....	6	»

QUATRIÈME EXERCICE (1908) :

✓ VOLTAIRE. <i>Lettres Philosophiques</i> (G. Lanson), 2 vol.....	10	»
✓ <i>La Muse Française</i> , t. II (J. Marsan).....	6	»

CINQUIÈME EXERCICE (1909) :

✓ HÉROËT. <i>Œuvres Poétiques</i> (F. Gohin).....	6	»
✓ DU BELLAY. <i>Œuvres Poétiques</i> , t. II (H. Chamard).....	6	»
✓ TRISTAN. <i>Plaintes d'Acante</i> (J. Madeleine).....	6	»

SIXIÈME EXERCICE (1910) :

✓ SEBILLET. <i>L'Art Poétique François</i> (F. GaiFFE).....	6	»
✓ <i>Correspondance de J.-B. Rousseau et de Brossette</i> , t. I (P. Bonnefon)...	6	»
✓ SENANCOUR. <i>Réveries</i> , t. I (J. Merlant).....	6	»

SEPTIÈME EXERCICE (1911) :

✓ DU VAIR. <i>Actions et Traictex Oratoires</i> (R. Radouant).....	6	»
✓ BAYLE. <i>Pensées sur la Comète</i> , t. I (A. Prat).....	6	»
✓ <i>Correspondance de J.-B. Rousseau et de Brossette</i> , t. II (P. Bonnefon).....	6	»

HUITIÈME EXERCICE (1912) :

✓ DU BELLAY. <i>Œuvres Poétiques</i> , t. III (H. Chamard).....	3	50
✓ BRÉBEUF. <i>Entretiens Solitaires</i> (R. Harmand).....	6	»
✓ BAYLE. <i>Pensées sur la Comète</i> , t. II (A. Prat).....	6	»
✓ SENANCOUR. <i>Obermann</i> , t. I (G. Michaut).....	5	»

NEUVIÈME EXERCICE (1913) :

✓ MONTESQUIEU. <i>Lettres Persanes</i> (H. Barckhausen), 2 vol.....	10	»
✓ VOLTAIRE. <i>Candide</i> (A. Morize).....	6	»
✓ SENANCOUR. <i>Obermann</i> , t. II (G. Michaut).....	5	»

DIXIÈME EXERCICE (1914 et 1915) :

✓ RONSARD. <i>Œuvres complètes</i> , t. I et II (P. Laumonier).....	10	»
Chaque volume pris séparément : 6 fr.		
✓ JEAN DE LINGENDES. <i>Œuvres Poétiques</i> (E.-T. Griffiths).....	6	»
✓ ALFRED DE VIGNY. <i>Poèmes Antiques et Modernes</i> (E. Estève).....	3	50

ONZIÈME EXERCICE (1916 et 1917) :

MAURICE SCÈVE. <i>Délie</i> (E. Parturier).....	12	»
✓ TRISTAN. <i>La Mariane</i> (J. Madeleine).....	6	»

EN PRÉPARATION

HERBERAY DES ESSARTS. Traduction d'*Amadis de Gaule*, livres I-IV (H. Vaganay).

RONCARD. *Œuvres complètes*, t. III et suiv. (P. Laumonier).

DU BELLAY. *Œuvres poétiques*, t. IV et suiv. (H. Chamard).

AGRIPPA D'AUBIGNÉ. *Œuvres complètes*, à l'exception de l'*Histoire Universelle* (A. Garnier).

E. PASQUIER. *Recherches de la France*, livre VII (G. Michaut) ; livre VIII (F. Gohin).

HARDY. *Didon se sacrifiant*, *Scédase*, *Panthée* (E. Rigal).

CH. SOREL. *Histoire comique de Francion* (E. Roy).

— *Polyandre* (E. Roy).

TRISTAN. *La Mort de Sénèque* (J. Madeleine).

SCARRON. *Nouvelles tragi-comiques* (J. Caillat).

BOILEAU. *Satires* (A. Cahen).

Articles et brochures relatifs aux *Lettres Philosophiques* de Voltaire (G. Lanson).

SENAUCOUR. *Réveries*, t. II (J. Merlant).

LAMARTINE. *Saül* (J. des Cognets).

Le Conservateur littéraire (J. Marsan).

Etc., etc.

PUBLICATIONS DE LA SOCIÉTÉ

CLASSEMENT PAR ÉPOQUES

XV^e SIÈCLE

Maistre Pierre Patheelin (E. Ficot).

XVI^e SIÈCLE

HÉROËT. *Œuvres Poétiques* (F. Gohin).

MAURICE SCÈVE. *Délie* (E. Parturier).

SEBILLET. *L'Art Poétique François* (F. Gaiffe).

ROMSARD. *Œuvres complètes* (P. Laumonier), t. I et II.

DU BELLAY. *Œuvres Poétiques* (H. Chamard), t. I-III.

AMYOT. *Pericles et Fabius Maximus* (L. Clément).

DES MASURES. *Tragédies saintes* (Ch. Comte).

DU VAIR. *Actions et Traictez Oratoires* (R. Radouant).

XVII^e SIÈCLE

J. DE SCHELANDRE. *Tyr et Sidon* (J. Haraszti).

J. DE LINGENDES. *Œuvres Poétiques* (E.-T. Griffiths).

MAIRET. *La Sylvie* (J. Marsan).

TRISTAN. *Les Plaintes d'Acanie* (J. Madeleine).

— *La Mariane* (J. Madeleine).

Le Festin de Pierre avant Molière (G. de Bévotte).

BRÉBEUF. *Entretiens Solitaires* (R. Harmant).

FONTENELLE. *Histoire des Oracles* (L. Maigron).

BAYLE. *Pensées sur la Comète* (A. Prat).

XVIII^e SIÈCLE

VOLTAIRE. *Lettres Philosophiques* (G. Lanson).

— *Candide* (A. MORIZE).

MONTESQUIEU. *Lettres Persanes* (H. Barckhausen).

Correspondance de J.-B. Rousseau et de Brossette (P. Bonnefon).

BERNARDIN DE SAINT-PIERRE. *La Vie et les Ouvrages de J.-J. Rousseau*
(M. Souriau).

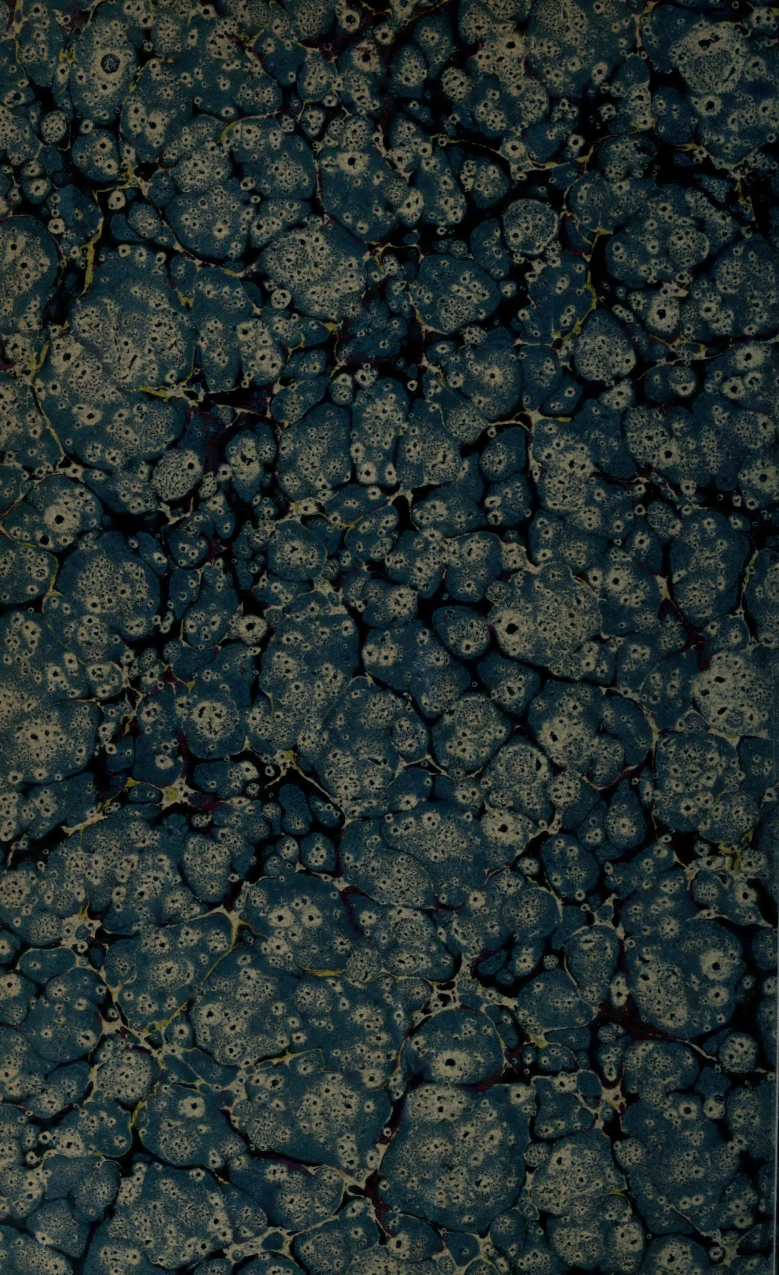
XIX^e SIÈCLE

SENANCOUR. *Réveries* (J. Merlant), t. I.

— *Obermann* (G. Michaut).

La Muse Française (J. Marsan).

ALFRED DE VIGNY. *Poèmes Antiques et Modernes* (E. Estève).



149895

LF.
T8385m

Tristan l'Hermite, François

Author

La Mariane, tragédie, pub. par Jacques

Title

Madeleine.

University of Toronto
Library

DO NOT
REMOVE
THE
CARD
FROM
THIS
POCKET

Acme Library Card Pocket
Under Pat. "Ref. Index File"
Made by LIBRARY BUREAU

